

LONDRES.

TOME PREMIER.



LONDRES.

Transivi ut viderem sapientiam, erroresque & stultitiam. Ecclesiast.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & considérablement augmentée.

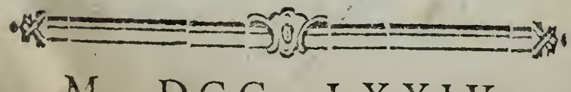
TOME PREMIER.

Prix, 3 livres le volume relié.

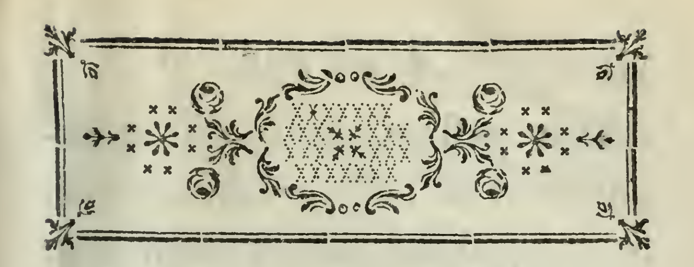


ou

A LAUSANNE.



M. DCC. LXXIV.



AVIS

DU LIBRAIRE.

Ces obſervations rédigées en 1766 & 1767, & miſes dans le cours de cette derniere année entre les mains des Imprimeurs, parurent enfin en 1770 ſous le titre de *Londres* : on s'appercevra, en les liſant, qu'à pluſieurs égards, l'indication de ces époques étoit néceſſaire.

La derniere fut celle du début de l'*Obſervateur François à Londres* : le *Londres* n'étoit

qu'un passe-volant en comparaison de l'*Observateur*, qui, se proposant une très-longue carriere à fournir, usa de ses droits en s'emparant de toutes les trompettes de la Renommée.

J'ai cependant eu à me louer du débit du *Londres* : si les circonstances eussent été plus favorables, cette seconde Édition auroit pu paroître en 1773.

Dès l'année précédente, M. le Docteur de Nugent avoit publié, en 2 vol. *in*-8°, exécutés avec le plus grand soin par l'Imprimeur de la Société Royale, une traduction Angloise du *Londres*, que,

ſous cette époque, des Imprimeurs Flamands contrefirent d'après mon Édition.

Il vient de m'en tomber entre les mains une autre de la même eſpèce, avec la date de 1772, & le nom de *Neuchâtel*: le *Londres* y eſt annoncé comme *ouvrage d'un François, augmenté, dans cette Édition, des notes d'un Anglois*. Ces *notes* très-peu nombreuſes, & qui, la plupart, ont pour objet de cenſurer *l'Auteur François*, confondues avec celles qui ſe trouvoient dans mon Édition, ne ſont accompagnées d'aucun renſeignement qui diſtingue ce qui appartient à l'Éditeur Suiſſe, de ce qui eſt à l'*Au-*

teur François. Au moyen de cette confuſion, ou toutes les notes paroiſſent appartenir à l'Éditeur; ou, ce qui eſt plus ſingulier, l'*Auteur François* a l'air de ſe cenſurer ſoi-même dans toutes celles où l'Éditeur s'eſt propoſé de le redreſſer : ce dernier pourra faire uſage de cet avis dans une ſeconde édition, à laquelle l'engagera peut-être le retard forcé de celle que je donne aujourd'hui.

Dans ſes deux derniers volumes, publiés en 1774, le *Voyageur François* a fait entrer le *Londres* à large doſe, c'eſt-à-dire par paquets de 4, de 7, de 15 pages continues.

Une Lettre insérée au Journal Encyclopédique, Septembre 1773, offre la date d'un Bill du Parlement d'Angleterre, qui, faisant droit sur une des observations du *Londres*, a abrogé à jamais & dans tous les cas, *la Peine forte & dure*. Cette Lettre est terminée par des vœux pour l'abrogation de la corvée en France, vœux qui, contre toutes les apparences, se trouvent aujourd'hui heureusement remplis.

Les additions de cette nouvelle Édition sont au ton du fond de l'ouvrage. D'après une étude suivie de tout ce qui a paru en François sur l'Angleterre, l'Auteur paroît s'être

attaché à ne rien répéter de ce qui avoit été obſervé, dit ou indiqué par les Ecrivains antérieurs. Les additions ſont le fruit de nouvelles réminiſcences ou d'obſervations adreſſées à l'Auteur, par des amis, par des inconnus, par des Cenſeurs dont ſa docilité lui a fait des amis. Parmi ces derniers, je nommerai M. de la Condamine, qui, par la voie du Journal Encyclopédique (*), s'étant plaint d'un fait rapporté par l'Auteur ſur des Mémoires peu exacts, l'a depuis honoré de ſon amitié, pour gage de laquelle il l'a forcé d'accepter le dernier exem-

(*) Octobre 1770.

plaire qui lui reſtoit de ſon *Voyage à l'Équateur*, enrichi de corrections, de notes & d'additions de ſa main ; il lui a auſſi fait part, pour cette nouvelle Édition, de pluſieurs obſervations parmi leſquelles il ſuffira d'indiquer celle qui ſe trouve à la page 314 de ce volume.

Pour ne rien omettre de ce qui peut préſenter avantageuſement un Ouvrage que j'ai intérêt de faire valoir, j'ajouterai qu'il a complettement déplu aux Auteurs de l'*Année Littéraire*.

Je finis, en demandant grace pour les fautes indiquées dans *l'errata* de chacun des volu-

mes; il mérite d'autant plus d'attention, que plusieurs de ces fautes forment de vrais contre-sens. Les sutures de quelques additions abandonnées à la discrétion du Compositeur, reclament également l'indulgence du Lecteur. Enfin quelques pages qui trouvoient leur place sous l'Art. *Eglise Anglicane*, mal-adroitement transposées & jetées sous l'Article *Gouvernement*, sont venues obstruer le cours des évènemens qui ont enlevé au Clergé Anglican, la dignité de *puissance intermédiaire*. Ces petits désordres sont inévitables dans toute Édition qui ne se donne pas sous les yeux de *l'Auteur*.

LONDRES.



LONDRES.

J'AVOIS pris à Paris la route de Calais. Je me promettois de voir cette ville : la Tragédie, dont elle avoit fourni le ſujet, étoit alors au plus haut période de ſa gloire. Se trouver à portée de Calais, ſans le viſiter, eût été une mal-adreſſe qu'aucun Pariſien ne m'auroit pardonnée; & il faut ſavoir ſe prêter aux fantaiſies de ſes amis.

Malgré ma réſolution, de très-honnêtes gens de Boulogne, à qui j'étois recommandé, mirent un *embargo* ſur mon équipage & ſur ma perſonne : ils firent leur affaire de mon paſſage en Angleterre. Je ſéjournai quelques jours avec eux, en attendant que la furie de l'équinoxe de Mars fût un peu calmée.

Je profitai de ce ſéjour pour examiner la ville de Boulogne & ſon

port que mes hôtes prétendoient fortement être le *Portus Iccius* de César.

Ils ont, en faveur de cette prétention, trois autorités d'autant plus imposantes, qu'elles sont détachées de tout intérêt domestique, celles de Cluvier, de Bergier & du savant Joseph Scaliger (*a*).

Le port actuel de Boulogne est formé par l'embouchure d'une petite riviere qui, coulant du midi à l'ouest, offre un abri sûr sous les collines qui la bordent par sa gauche. La plus élevée de ces collines

(*a*) Il s'exprime ainsi dans ses notes sur les Commentaires de Jules-César : *Delirant qui Iccium Portum aliud volunt esse à navali Bononiensi : multa adversùs eorum pertinaciam objici possunt. Qui Iccium portum* Calais *esse putant, à Ptolomeo refelluntur, qui priùs ponit Iccium, indè Gessoriacum à quo* Calais *distat plusquàm* 20 *mill. pass. hoc est leucis Belgicis VII.* Dans un Mém. inséré au 28e. vol. de l'Acad. des Belles-Lettres, M. Danville établit à Wissend, le *Portus Iccius*. Des mesures exactement prises, des calculs adaptés à ces mesures sont la base de ce Mémoire, où le savant Géographe a considéré comme une eau morte, le bras de mer qui sépare le Boulonnois de l'Angleterre.

domine également le port & la plage. On y voit les restes d'un fort, que les gens du pays appellent *le Castillon*. En dépassant le port, cette colline forme un môle naturel qui rompt les flots que pousse le vent du sud : par la droite, la plage a pour défense, contre les vents du nord, une falaise qui court à l'ouest, environ deux-cents pas en mer. On voit sur la crête de cette falaise, les restes d'une tour élevée par Caligula, pour servir de fanal & de défense au port dont cette construction annonce l'ancienne importance (*a*). Une carrière, mal-adroitement ouverte sous les fondemens de cette tour, les a livrés à l'action du flot, qui, en les minant, a enfin renversé l'édifice : une partie de sa maçonnerie est roulée dans la rade, par énormes quartiers que

(*a*) On l'appelloit *Tour d'Ordre*, & peut-être originairement *Tour d'Ardre* à cause du fanal qu'elle portoit. En 1545, elle faisoit encore partie des défenses de la ville de Boulogne, & Henri VIII s'en servit utilement contre les efforts des François pour le troubler dans sa nouvelle conquête. V. *le dernier Livre des Mém. de Langey.*

n'ont pu entamer ni l'air ni la mer, à l'action desquels ils sont successivement exposés.

Autrefois le port remontoit environ une lieue dans les terres, où il s'étendoit par différens rameaux. On voit encore sur un de ces rameaux, actuellement comblé & que traverse le chemin royal, une chapelle où dans le X ou XIe. siécle vint aborder une N. D. que les Boulonnois accueillirent avec une ferveur dont ils ont été abondamment récompensés par l'argent que leur a long-temps apporté la dévotion des matelots envers cette image miraculeuse.

En 1478, Louis XI donna à cette N. D. le comté de Boulogne en pleine souveraineté, après l'avoir démembré du comté d'Artois. Il sauvoit par-là aux rois ses successeurs le désagrément de relever, pour ce comté, d'une puissance étrangere ou ennemie, si le comté d'Artois, d'où relevoit celui de Boulogne, venoit à être démembré de la couronne de France.

Le terrein qui formoit le fond du port, est occupé par un village

qui, ainſi que ſon territoire, porte le nom d'*Ixe*. Les Boulonnois joignent cette dénomination aux autorités ſur leſquelles ils établiſſent l'identité de leur port avec le *Portus Iccius* de Céſar. Il en réſulteroit une démonſtration complette, ſi, ce que je n'ai pas été à portée de vérifier, le nom d'*Ixe* n'a point été impoſé à ce village, depuis que différens ports de Picardie ſe ſont diſputé l'honneur de repréſenter le *Portus Iccius*.

Les Boulonnois prétendent auſſi que, ſous les Romains & juſqu'à l'établiſſement des Anglois à Boulogne, leur port avoit ſon embouchure ſous le *Caſtillon*, & que, la mer y entrant alors de droit fil, le juſſant, plus vif dans cette poſition, entraînoit tous les ſables que dépoſe la riviere.

Les Anglois, s'étant emparés de Boulogne, n'avoient pu joindre le *Caſtillon* à leur conquête : ce fort, & tout le territoire de la gauche du port, étoient demeurés à la France. Pour être maîtres chez eux, les Anglois comblerent l'ancienne embouchure, & ils en ouvrirent

une nouvelle, dont la mauvaiſe poſition a inſenſiblement encombré un port où la mer n'arrive & d'où elle ne ſe retire que par bricole, en frappant la grande falaiſe.

Pour conſerver, ou plutôt pour rendre à la France un port infiniment précieux par ſa poſition, il ne s'agiroit que de nettoyer celui de Boulogne & de rouvrir ſon ancienne embouchure : en cet état, il ſuffira par ſon étendue à tous les beſoins de la marine, même royale ; il ſe nettoiera de lui-même. Enfin, on lui donnera une rade auſſi sûre qu'étendue, en prolongeant parallelement à la falaiſe de la droite, le môle naturel qu'offre à la gauche le promontoire du *Caſtillon*.

Tout ſe réduit à rétablir entre la riviere & la mer, le balancement établi par la nature, & que les Anglois ont rompu, en ouvrant l'embouchure actuelle. On propoſe d'aider la nature & non de la forcer, ainſi qu'on l'a fait à Dunkerque. Dans le premier cas, les dépenſes ſont circonſcrites, elles ont des

bornes certaines : dans le ſecond, elles n'en ont point, & elles ſont preſque toujours haſardées.

En paſſant de Paris à Boulogne, les bords de l'Oyſe m'avoient mis ſous les yeux un phénomène dont il eſt impoſſible de n'être pas frappé. Ces bords & le reſte de la Picardie offrent une race d'hommes & de femmes qui ne reſſemble point à celle qui peuple les environs de Paris. Hommes & femmes, tout, en général, eſt de la grande taille : les villageoiſes elles-mêmes ont un teint & un embonpoint qu'on ne trouve point ailleurs dans les perſonnes de cet état : le teint des bergères a la fraîcheur que leur donne la poëſie paſtorale : l'âge altère cette fraîcheur, ſans la détruire entièrement.

En examinant de plus près le peuple de ce climat, on découvre avec étonnement qu'en général il eſt autrement taillé que le peuple du Pariſis & des provinces ſituées à l'eſt & au midi de Paris. Les épaules & les hanches, rabattues ſur l'emmanchement, s'éloignent de la

forme quarrée : les parties charnues, ſans préjudice à la fermeté que l'on y peut deſirer, doucement prolongées, s'éloignent de la forme ſphérique, dans la même proportion. Preſque toute la Picardie eſt taillée ſur ce modèle, que l'on retrouve en Angleterre, & dont Beaumont m'offrit le premier ſpectacle.

Sur la route que je tenois, cette ville étoit la première place de l'ancienne Belgique. Il me parut très-ſingulier que cette partie des Gaules fût encore diſtinguée de la Celtique par des renſeignemens auſſi peu méconnoiſſables.

On conçoit aiſément que l'uſage de la biere, du cidre, du poiré, que les travaux de la campagne, dont la culture des vignes ne fait point partie, peuvent entretenir dans le ſang & dans toute l'habitude du corps, une fraîcheur qui ſe manifeſte par celle du teint ; mais comment expliquer cette différence ſenſible dans la manière dont les corps & leurs parties les plus frappantes ſont taillés ?



PASSAGE

EN ANGLETERRE.

Le Jeudi 11 Avril 1765, je m'embarquai à Boulogne (*a*) dans le paquebot du capitaine Mériton, occupé toute l'année à paſſer en bouteilles, de Boulogne à Douvres, ou à Londres même, le vin François que les Anglois tiennent en cave dans la premiere de ces villes. Au moyen de cet arrangement, ils ne paient qu'au fur de la conſommation, les droits immenſes dont ce vin eſt chargé.

Avant & depuis l'équinoxe, la Manche s'étoit trouvée dans une tourmente perpétuelle, & cette tourmente avoit retenu dans les ports d'Angleterre, les bâtimens

(*a*) Je ne quittai cette ville qu'après avoir rendu mes devoirs à la ſépulture du célebre le Sage, qui y avoit paſſé les dernieres années de ſa vie & y eſt mort en 1747.

Anglois prêts à mettre à la voile. Elle avoit jetté dans ces mêmes ports & dans ceux de Flandre & de Hollande les bâtimens Hollandois, Suédois, Danois, que le mauvais temps avoit ſurpris en route : enfin, en fermant les ports de France, elle y retenoit depuis long-temps un grand nombre de paſſagers que leurs affaires ou la curioſité appelloient en Angleterre.

Le vent n'étant point encore décidé, le capitaine Mériton s'arrangea ſur cette indéciſion, pour le temps qu'il croyoit néceſſaire au paſſage; mais à peine fûmes-nous en pleine mer, qu'il devint abſolument arrière; ce qui mit dans le calcul du capitaine, trois heures d'erreur que nous paſſâmes à l'ancre. A la vue des côtes d'Angleterre, ſur une mer encore très-groſſe, nous attendîmes, dans une ſituation cruelle pour gens peu marins, que la marée nous ouvrît le port de Douvres.

Le reſte de la tourmente agit à l'ordinaire ſur les paſſagers, parmi leſquels étoient quatre femmes : il fit ſans relâche, particulièrement

ſur ces femmes, l'effet du plus violent émétique.

Je vérifiai par moi-même ce que j'avois ouï dire à un capitaine de vaiſſeau dans la marine royale de France, que les habitans de l'intérieur du royaume ſont infiniment plus durs à la mer, que ceux des provinces maritimes. La peur a ſans doute quelque part à l'effet de la mer : or, elle doit être très-forte dans des gens qui, dès l'enfance, n'entendent parler que de naufrages & d'échouemens, dont enſuite ils ſont ſouvent les témoins. Un habitant des provinces Méditerranées n'a, au contraire, entendu parler de naufrages que de fort loin, & il les regarde comme des exceptions à l'allure générale de la navigation. Lorſqu'il voit la mer pour la premiere fois, un bâtiment eſt pour lui un objet non de terreur, mais de curioſité; & la vue de l'Océan ne laiſſe de place dans ſon ame, qu'à l'admiration qu'y excite l'objet le plus capable de remplir toute l'idée qu'il ſoit poſſible à l'homme de ſe faire de l'immenſité.

Dans cette heureuſe diſpoſition,

fortifiée par la résignation à la mort, qui doit être la premiere cargaison de tout voyage de curiosité, je m'occupai moins de la dureté de la mer, que de la manœuvre du pilote & des matelots : courant presque toujours le tillac, je jouis, à la faveur d'une très-belle nuit, d'un spectacle aussi rare qu'amusant.

Les bâtimens enfermés dans les ports de France, d'Angleterre, &c. avoient profité de la fin de la tourmente pour déboucher & faire route. Nous les coupions pendant que nous voguâmes, & ils défilerent autour de nous, tout le temps que nous passâmes à l'ancre. La quantité de ces bâtimens de toute espece étoit prodigieuse, la Manche en paroissoit couverte : je n'étois rassuré que par mon ignorance dans la manœuvre, contre le danger que nous courions à chaque instant d'être heurtés & brisés par les plus grands : ils paroissoient venir sur nous à pleines voiles, mais tout s'arrangeoit de leur part & de la nôtre, de maniere qu'ils nous cotoyoient ensuite à la portée de

la voix, chacun ſe demandant où il alloit, & ſe ſouhaitant mutuellement un bon voyage.

Les bâtimens François, qui, depuis pluſieurs jours, attendoient à Calais, à Dunkerque, &c. l'inſtant du paſſage, arriverent avec nous à Douvres (a) qui ſe trouva rempli de François.

J'eus beaucoup à me louer des douaniers Anglois. C'étoient deux hommes que je pris, au premier coup-d'œil, pour des mendians : ils avoient l'air de leur état, qui en Angleterre eſt le dernier & le plus vil de tous les états. Ils vinrent à la rade me demander très-humblement la permiſſion de viſiter ma malle, l'entr'ouvrirent & ſe retirerent en toute humilité, ſans avoir fait mine de mettre la main à mes poches ni même à mon ſac de nuit. Il m'en coûta un écu pour retirer mes effets de la douane, où ils avoient été dépoſés en arrivant à terre; mais c'eſt un ancien droit,

(a) Trois ou quatre de ces bâtimens échouèrent.

& non une exaction de commis : ils l'appellent *Droit de Vicomté*. L'aubergiste chez lequel je fus logé, en étoit le fermier.

Douvres n'a de fortification qu'un antique château, assis sur un promontoire de craie, coupé à pic dans son centre, par la mer. Elle n'a d'habitans que des matelots, des gens de mer & des aubergistes (*a*). Je n'y vis de remarquable que la grandeur démesurée des enseignes d'auberge, la ridicule magnificence des ornemens dont elles sont chargées, la hauteur des especes d'arcs de triomphe qui les soutiennent & dont la plupart traversent la rue. J'y vis partir des chaises de poste sous la conduite de petits garçons de 12 à 13 ans, que l'on me dit être excellens postillons. J'y cherchai une église ou temple; mais dans toute la ville, rien n'annonce un bâtiment de cette espece, & je ne pus le trouver.

Les auberges étoient entièrement remplies de François, au transport

---

(*a*) *Differtum nautis, cauponibus atque malignis.*

desquels la poste & les voitures publiques ne pouvoient fournir. Je ne pus avoir à manger qu'en allant moi-même à la cuisine tirer de dessus la braise, des tranches de bœuf qui y grilloient : c'étoit l'unique bonne chere que l'on pût se procurer. Toute l'affaire du cuisinier étoit de souffler sans relâche le charbon de terre à demi-éteint par la graisse des grillades, & d'en substituer de nouvelles à celles que tous les gens de l'auberge venoient successivement lui arracher. Dans la nuit, on vint m'éveiller à trois heures, pour me faire donner mon lit à des arrivans : il est vrai que je l'occupois depuis six heures du soir. Malgré tout le tintamarre que l'on me fit, je tins bon & ne désemparai qu'à cinq heures.

J'étois parti de Boulogne avec une Angloise, demeurant ordinairement à Boulogne, & qui passoit en Angleterre avec une fille très-aimable. Cette Angloise arrangea, avec un grand & vieil Irlandois, qui se disoit officier, & qui avoit passé avec nous, que je paierois une partie du prix de leur passage : en

conſéquence ils firent exiger de moi, par le capitaine, le double de ce que je devois payer. Je ne parle ici de ce petit égrefinage, que pour obſerver, à l'honneur des Anglois, que c'eſt l'unique que j'aie eſſuyé en Angleterre. J'en fus indemniſé, en retour, en repaſſant de Douvres à Boulogne, dans un paquebot frété par un homme, que je ne vis point, qui ſe tint caché pendant tout le paſſage, & qui, en débarquant à Boulogne, uſa des mêmes précautions pour n'être ni vu ni connu. Le Capitaine de ce bâtiment m'offrit & me donna le paſſage, moyennant ſix livres, pour moi, mon domeſtique & mon équipage. Tout y eſt très-cher, mais c'eſt autant pour l'Anglois lui-même que pour l'étranger.

L'arrangement entre l'Angloiſe, l'Irlandois & le Capitaine, s'étoit fait en Anglois, que je n'entends point; mais comme un ſens ſe ſupplée ordinairement par un autre (*a*), je voyois en quelque façon ce que

---

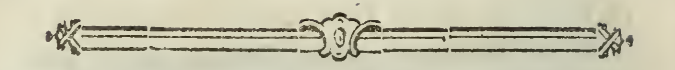
(*a*) Rabelais, L. 4. C. 5. dit, en ce ſens,

je n'entendois pas. Ainſi, pendant mon ſéjour en Angleterre, c'eſt par les yeux que j'ai entendu : un mot me ſuffiſoit pour ſaiſir bien des choſes qui échappoient le plus ſouvent à ceux qui n'étoient pas affligés, comme moi, de l'ignorance de la langue Angloiſe. J'ai vu dans le même embarras pluſieurs François, qu'une étude ſuivie de la langue Angloiſe avoit mis en état d'entendre les poëtes mêmes : ils étoient ſourds & muets pour l'Anglois uſuel.

---

que *Panurge, depuis qu'il avoit pris lunettes, oyoit des oreilles beaucoup plus clair que de couſtume.*





ROUTE

DE DOUVRES A LONDRES.

LA quantité de paſſagers dont Douvres ſe trouvoit ſurchargé, fut une raiſon pour rompre une loi inviolable de police, qui défend en Angleterre aux voitures publiques de ſe mettre en route le dimanche. Je partis un dimanche, moi huitieme, dans deux voitures qu'ils appellent *Machines Originales* ou *Volantes*. Ces voitures à ſix chevaux font en un jour les 24 lieues de Douvres à Londres, pour le prix d'une guinée. Les domeſtiques ont leurs places à moitié prix, ou ſur l'impériale ou ſur le ſiége du cocher, qui eſt à trois places. Un vaſte magaſin ménagé ſous ce ſiége très-élevé, porte les hardes, qui ſe paient à part. Les cochers, dont nous changions, en changeant de relais, étoient de gros hommes de bonne mine & vêtus d'une bonne

panne. Lorſqu'ils partoient ou vouloient animer leurs chevaux, j'entendois un bruit périodique, ſemblable à celui d'un bâton qui auroit battu ſur le moyeu d'une des roues de l'avant-train. J'ai ſu & vu depuis que c'eſt l'uſage des cochers d'Angleterre, en frappant du pied en meſure ſur leur marche-pied, de donner à leurs chevaux, par ce battement, le ſignal de partance : ils l'emploient auſſi pour les exciter à doubler le pas. Le fouet, qui eſt une très-longue baleine recouverte de crin & terminée par une cordelette, n'eſt entre leurs mains que ce qu'eſt, en hiver, l'éventail dans celles de nos dames : il ne leur ſert que de contenance, & leurs chevaux ne le ſentent preſque jamais. J'entrerai ailleurs dans un plus grand détail ſur les attentions & ſur les ménagemens des Anglois pour leurs chevaux.

Comme, ainſi que je l'ai dit, il n'arrive preſque jamais que les voitures publiques ſoient en route le dimanche, nous fîmes ſpectacle dans les villes & dans tous les lieux que nous traversâmes, & il en

résulta pour nous, des avantages & des inconvéniens.

1°. Nous ne trouvâmes point de commis dans les lieux où ils ont leurs postes ordinaires; ce qui nous épargna des fouilles & des visites.

2°. Il y avoit à parier que nous ne verrions point de ces voleurs de grand chemin, qu'ils appellent *Gentils hommes des chemins*, & qui sont très-répandus sur cette route : en effet, nous ne vîmes de gens de cette espece, que ceux qui étoient accrochés à des potences, le long du chemin : ils figurent-là en perruque & habillés de pied-en-cap.

Ces avantages furent balancés par deux inconvéniens.

1°. Vu l'absence des commis, que l'on prévoyoit, on avoit rempli les coffres de nos voitures de barillets d'eau-de-vie, que nous répandions dans les auberges de la route, ce qui nous arrêtoit fort souvent. Nous en étions consolés par le plaisir de faire innocemment la contrebande, & par la bonne humeur que répandoit ce petit trafic parmi les cochers & les postillons.

2°. Entre Cantorbéry & Roches-

ter, les habitans d'un village qui borde le grand chemin, avoient choisi ce jour-là, où la route devoit être libre, pour transférer un moulin à vent, de la gauche à la droite du chemin, dans un lieu qui leur paroissoit plus avantageux. Or, vu la nature du pays très-boisé, le corps de ces moulins est une espece de cage très-élevée qui va prendre le vent au-dessus des arbres : cette cage, très-ressemblante à une grande ruche, est composée d'un chassis circulaire de bois, recouvert d'un treillis crépi en chaux. Celle qu'il s'agissoit de transférer, sous la forme d'un cône de 30 pieds d'élévation sur 12 à 15 de diamètre, cheminoit dans une voie creuse où nous nous trouvions engagés & qu'elle remplissoit : vingt ou trente hommes, dont une partie la tiroit avec des cordes & l'autre la poussoit à la main ; avançoient lentement ; & 20 toises de chemin qu'elle avoit encore à parcourir, ne nous promettoient pas d'en être bientôt débarrassés : cochers, postillons, passagers, tout le monde mit pied à terre & se joignit à ceux

qui tiroient ou pouſſoient. Après un quart d'heure de travail, on gagna un endroit du chemin où le talut, qui le bordoit d'un des côtés, ſe trouvoit moins eſcarpé : on rabattit, on prolongea ce talut à coups de pic : enfin les deux voitures gagnerent la crête du chemin, par le ſecours de cordes paſſées dans le corps de chaque voiture & dans le ſiége du cocher. Tout ce qu'il y avoit-là de François rioit à gorge déployée de l'aventure, qui ne prit rien ſur le flegme des Anglois : jeunes & vieux, ils raiſonnerent long-temps & froidement ſur les moyens de ſe débarraſſer de nous : ils mirent enſuite la main à l'œuvre, hiſſerent nos voitures & reprirent leur beſogne avec tout le ſérieux de gens qui auroient paſſé leur vie à promener des moulins à vent.

A Cantorbéry, où nous arrivâmes de très-bonne heure, je m'étois déja apperçu que je n'étois plus en France. Un gros homme, qui ſortoit du lit, paſſa dans une eſpèce de lanterne vitrée, en ſaillie au-deſſus de ſa porte, le temps aſſez conſidérable qu'il fallut pour le

changement de chevaux, toujours par la raiſon qu'on ne nous attendoit point. Pendant tout ce temps, ce gros homme en robe de chambre & toque de velours, les bras croiſés, nous conſidéra ſans changer d'attitude, ſans ſe remuer, ſans ſourciller, avec un air de triſteſſe que l'on ne rencontre en France que ſur les phyſionomies de gens qui viennent d'enterrer le meilleur de leurs amis. Le même air étoit peint ſur le viſage de jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, qui, pour nous conſidérer plus à l'aiſe, s'étoient établis au milieu de la rue avec la même immobilité dans les bras, dans les jambes, dans les yeux & dans tous les traits de la phyſionomie.

Le ſol du terrein que nous parcourûmes de Douvres à Londres eſt, en général, un mauvais mélange de ſable & de craie. Nous cotoyâmes des bois de haute futaie, auſſi fournis que les quarts de réſerve des forêts de France les mieux tenues. Ils appartiennent à l'archevêque & au chapitre de Cantorbéry. On

rencontre très-fréquemment des communes couvertes de brouſſailles & de genêts épineux très-forts, très-hauts & qui conſervent leur fleur toute l'année. Ces brouſſailles ſont abandonnées aux pauvres de chaque communauté : leur vigueur & leur épaiſſeur donnent lieu de conjecturer que les pauvres ſont rares dans ces communautés. Les meilleures terres de la route ſont en houblonnières, qui, déja ſorties de terre, étoient *peſſelées* avec des perches de 12 à 15 pieds de hauteur.

Nous rencontrâmes quelques égliſes paroiſſiales d'ancienne conſtruction, terminées en plate-forme bordée de crénaux. Ces crénaux annoncent que les égliſes qui en ſont décorées, ont les droits ſeigneuriaux, & que la ſeigneurie eſt réunie à la cure. On ne put me dire ſi cette réunion remontoit aux premiers temps, ou ſi elle étoit un démembrement des ſeigneuries qui appartenoient aux moines, lorſqu'ils furent chaſſés d'Angleterre (*a*).

(*a*) Chez les Normands, le fonds des

Les

Les grands chemins, ainſi que tous ceux d'Angleterre, ruinés ſous les guerres civiles, entièrement abandonnés juſqu'au règne de George II, ont été, ſous ce règne, pris en conſidération par le parlement. Ferrés de *Silex* concaſſé, ils ſont bons & bien tenus, quoiqu'on ne connoiſſe en Angleterre ni corvée, ni *Génie* des *Chauſſées* (*a*). Il eſt vrai que l'entretien n'en eſt pas auſſi conſidérable qu'ailleurs : l'Angleterre n'a point de rouliers : la mer fournit ſuffiſamment aux tranſports de toute eſpece. L'entretien des chemins eſt

---

bénéfices & de toutes les cures étoit un fonds noble, dont le bénéficier ou le curé pouvoit donner une partie en arriere-fief. Ce ne fut que ſous le règne de Henri IV, que les ſucceſſeurs furent autoriſés à revendiquer ces démembremens. V. *la* 643[e]. *Conſtit. de Litleton, & les art.* 142 *&* 157 *de la Cout. réformée de Normandie.*

(*a*) Après le détail de travaux immenſes exécutés par Veſpaſien pour le rétabliſſement des grands chemins, Aurelius Victor ajoûte : *Tot tantaque brevi confecta*, INTACTIS CULTORIBUS. Sous les Empereurs précédens, les contributions des pays conquis fourniſſoient aux frais des Ponts & Chauſſées. Au-

aux frais de ceux qui en uſent : des barrieres très-fréquentes ſe ferment devant chaque voiture, & l'on y paie le prix réglé par un tarif affiché, ſuivant le nombre des chevaux qui forment l'attelage. Il n'eſt ni rang ni dignité à l'abri de ces péages : le Roi lui-même y eſt ſoumis, & la barrière ſe fermeroit devant ſon équipage, ſi quelqu'un de ſes officiers ne payoit à l'avance. De Londres à Richemont, lieu ordinaire de ſa réſidence, il eſt abonné par grace ſpéciale : encore ne lui fait-on pas celle de l'abonner à l'année : il paie par quartier. Ces péages, établis dans les premiers temps de la monarchie, avoient été depuis inféodés, ainſi que ceux de France, & ils n'exiſtoient plus qu'à titre lucratif ; mais le parlement les a rendus à leur deſtination, & il en établit tous les jours de nouveaux ſous le nom de *Turn-*

guſte aïant remis la *Via Flaminia* dans l'état où on la voit encore aujourd'hui, *reliquas vias triumphalibus viris ex* MANUBIALI PECUNIA *ſternendas diſtribuit.* Suet. in Aug. C. 30.

Pike. On a été en France au même but par une autre voie.

Les chemins ont, dans toute leur longueur, une banquette élevée sur deux à trois pieds de large, & cantonnée de piquets dont le sommet est blanchi, pour qu'il soit apperçu dans la nuit par les conducteurs de voitures. Ce trottoir est pour les gens de pied. Dans les endroits où le terrein trop étroit n'a pu se prêter à cet arrangement, les propriétaires des héritages limitrophes sont obligés de donner passage par leurs champs, tous fermés de haies vives très-fortes. Les communications de ces passages, ainsi que de ceux qui abreuvent les villages, sont formées par des claies d'environ quatre pieds de haut : moitié grimpant, moitié sautant, on les franchit. L'habitude a formé les villageoises à cet exercice, qu'elles font avec autant de grace que de prestesse.

Cette attention des Anglois pour les gens de pied a plusieurs causes : 1°. Ils ont la vie des hommes en une estime très-singulière, & ils sacrifient à cette estime une infinité

de choſes d'agrément & de commodité. 2°. Leurs loix n'ont pas uniquement pour auteurs & pour ſurveillans, des gens à carroſſe. 3°. Comme les voitures Angloiſes ſont auſſi vîtes en campagne que lentes à la ville, la rencontre des piétons & la crainte de les écrâſer ne ralentiſſent ni ne croiſent leur allure impétueuſe.

Il s'en faut de beaucoup que les grands chemins ſoit alignés & tirés au cordeau : non que l'Angleterre manque d'ingénieurs aſſez habiles pour tirer une ligne droite à travers champ ; mais outre que l'extrême cherté du terrein demande quelques ménagemens, la propriété eſt en Angleterre une choſe ſacrée que les loix ont miſe à l'abri de tout attentat, non-ſeulement de la part des ingénieurs, inſpecteurs & autres gens de cette eſpece, mais de la part du Roi lui-même (*a*) : d'ailleurs, ainſi que nous le verrons à l'article des jardins, la droite ligne

(*a*) Voyez, dans les Mémoires du Lord Clarendon, l'embarras où le projet d'un parc entre Richemont & Hamptoncourt, jetta Charles I. & tout ſon Conſeil.

n'eſt point dans le goût Anglois.

Les fermes & maiſons de payſans qui bordent les chemins ou les avoiſinent, bâties en brique & couvertes de tuiles, ſont ouvertes par des croiſées vitrées, très-proprement tenues. Les granges ſont auſſi en tuiles : on n'apperçoit que quelques halliers couverts de chaume. L'aiſance intérieure répond à ce qu'annonce l'extérieur. Nous rencontrâmes grand nombre de voitures chargées de bled ou de foin que l'on conduiſoit aux ports. Chacun de leurs conducteurs, preſque tous laboureurs & métayers, vétu de beau drap, une bonne redingote ſur le dos & des bottines très-propres aux jambes, montoit un petit bidet, d'où, la grande baleine à la main, il dirigeoit ſon attelage formé de chevaux vigoureux, très-ſoignés & portant de bonnes chaînes au lieu de traits. L'Angleterre n'a cependant point de gens occupés par état du bien-être des peuples : la richeſſe des campagnes eſt l'ouvrage d'une aiſance induſtrieuſe (*a*)

(*a*) *Honeſtis manibus omnia lætiùs prove-*

L'autorité publique ſe contente de l'animer & de l'encourager : elle croiroit la détruire, en la gênant, ſi elle entreprenoit de la diriger.

Par la maniere dont les Anglois exploitent leurs foins, ils gagnent les frais & l'emplacement des bâtiments conſacrés ailleurs à les raſſembler & à les garder. Ils font la première fauchaiſon au mois de Mai : les pluies du ſolſtice, qui manquent rarement en Angleterre, donnent une ſeconde récolte, que ſuit une troiſieme, quand l'automne eſt favorable ; ce qui arrive très-communément. Ces deux ou trois récoltes ne donnent, au total, qu'un foin petit, foible & très-ſouple. Les payſans l'amaſſent en meules dans leurs cours. Sa fineſſe, & l'humidité de l'air auquel il eſt immédiatement expoſé, le maſtique en quelque ſorte & en forme un corps qui ſe coupe par bandes perpendiculaires, plus ou moins larges, à

niunt, quoniàm curioſiùs ſiunt. Plin. Hiſt. lib. 18. C. 3.

proportion du besoin, soit pour la consommation, soit pour la vente. Ces bandes ensuite partagées transversalement, donnent de petites bottes dont la substance ressemble au premier coup-d'œil à celle des mottes de tannerie.

Ce foin, d'une mastication & d'une digestion infiniment plus aisée, que le foin mûri sur pied, est en même temps beaucoup moins substanciel : deux tiers de ration en foin de Paris, suffisent pour un cheval élevé en Angleterre. Malgré cette disproportion, malgré l'augmentation dans la main-d'œuvre, qu'exige une manipulation multipliée ; malgré la non-valeur de prés en fauche presque toute l'année, pour la nourriture du gros & menu bétail ; malgré la nécessité qui en résulte pour chaque propriétaire de laisser en simple pâture une partie considérable de prés, outre les Communes immenses consacrées à cette destination, les Anglois prétendent y gagner, & parce que leurs prairies ainsi exploitées leur rendent davantage, & parce qu'indépendamment de ce gain, les chevaux

nourris de ce foin ſe portent mieux, ſont ſujets à moins de maladies & conſervent plus long-temps leur légèreté & leur vigueur. Or, diſent-ils, le foin eſt fait pour les chevaux, & non les chevaux pour le foin : raiſonnement qui s'étend à mille objets capitaux, qu'ils jugent impitoyablement d'après cette analogie.

De Rocheſter à Londres, dans un demi-lointain, on a ſur la droite la Tamiſe, dont les bords, couverts de la plus riante verdure, ſont irrégulièrement plantés de très-grands arbres. Des felouques, des bâtimens marchands, des vaiſſeaux de haut-bord montent & deſcendent majeſtueuſement ſur le fleuve, leur mâture & leurs voiles agréablement confondues avec le feuillage.

Les villes & villages de la route ont d'excellentes auberges, un peu cheres, mais où le lord Anglois eſt auſſi bien ſervi que chez lui, & avec une propreté à deſirer dans une grande partie des meilleures Maiſons de France. L'aubergiſte ne paroît que pour faire les honneurs

de ſa maiſon aux plus grands ſeigneurs, qui le font ſouvent manger avec eux. Cet homme, quelquefois le perſonnage le plus important du canton, eſt une eſpèce d'homme d'État, communément dépoſitaire du ſecret des brigues dans les aſſemblées qui ſe tiennent chez lui, pour les élections de membres du parlement. Les aubergiſtes & les auberges ſont ſur ce pied en Angleterre, parce que les ſeigneurs Anglois ne connoiſſant, pour leurs fréquens voyages, que les voitures publiques ou leurs chevaux, ſe font honneur de payer ſur la route en raiſon de leur qualité, & que les Anglois penſent en général que c'eſt en voyage qu'il eſt permis de ne pas ſavoir ménager. La poſte en France a ruiné les auberges, depuis qu'elle eſt devenue la voiture des ſeigneurs, des militaires, & des marchands qui ſe ſont imaginé qu'elle leur donne du relief. Dans toute la route de Paris à Boulogne, je n'en ai trouvé qu'une qui puiſſe entrer en comparaiſon avec les auberges actuelles d'Angleterre & les anciennes auberges de France : c'eſt

celle de Montreuil : auſſi les Anglois s'arrangent-ils, ſoit en venant à Paris, ſoit dans le retour, pour ne pas brûler Montreuil ; pluſieurs même s'y arrêtent pour jouir du bon vin, de la bonne mine & des attentions que l'on trouve-là. Ces établiſſemens commencent à ſe former en Eſpagne : s'ils y ont la même fortune qu'en France, il faut ſe hâter d'en jouir.

On m'avoit fait remarquer à Cantorbéry la maiſon qui formoit l'auberge où M. le duc de Nivernois, arrivant en Angleterre pour la paix, avoit été traité en ennemi. Pour ſon ſouper, & celui de ſa ſuite, peu nombreuſe, l'aubergiſte avoit exigé 40 ou 50 guinées, & le duc les avoit payées : l'aubergiſte indiſcret ayant fait trophée de cette exaction, la Nobleſſe de Cantorbéry & de la province de Kent, qui, chaque mois, tenoit chez lui ſes ſeſſions, fit prier le duc de ſe pourvoir en reſtitution. Le duc l'ayant refuſé de la manière la plus décidée, cette Nobleſſe ſe chargea, au nom de la nation, de ſa vengeance qu'elle exécuta & conſomma de

cette manière. Elle convint, & tous ſes membres jurerent, de ne plus tenir les ſeſſions dans cette auberge, & en voyage, de deſcendre ailleurs. Cette réſolution & ſes mótifs ayant été promulgués dans les papiers publics, tous les Anglois qui paſſoient par Cantorbéry ſe firent un point d'honneur d'y accéder. L'Auberge ainſi déſerte, l'aubergiſte, ruiné dans les ſix mois ſuivans, en fut chaſſé, après avoir vu vendre ſes meubles & tous ſes effets, au profit des créanciers qui étoient auſſi entrés dans la conſpiration formée contre lui.

Cantorbéry n'a de remarquable que ſon égliſe métropolitaine, bâtie dans le même goût, dans le même temps & peut-être par les mêmes ouvriers que la cathédrale de Rouen (*a*).

Rocheſter n'a qu'une rue longue de près d'une lieue, & habitée;

(*a*) Elle eſt en croix archiépiſcopale, c'eſt-à-dire, qu'elle a deux croiſées qui la coupent dans ſa largeur. Ce rafinement gothique n'a rien ni de grand ni d'agréable. V. *ci-après l'art.* ARCHITECTURE.

pour la plus grande partie, par des matelots, charpentiers & ouvriers de la marine royale. Cette marine a ſon principal attelier à Chatam ſitué derrière Rocheſter, à l'embouchure de la Medwai, qui, coulant du midi au nord, traverſe cette ville ſous un pont fort long & bien bâti. La marée montant, lorſque nous paſsâmes ce pont; je crus d'abord que la rivière que nous traverſions, étoit la Tamiſe elle-même.

J'eus le bonheur d'avoir pour compagnon de voyage dans cette route, M. Chaſtanier, fils d'un greffier de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Après de bonnes études en France, le haſard l'a fixé à Londres, où il exerce avec diſtinction la chirurgie, à laquelle, ſuivant l'uſage d'Angleterre, ſont jointes la chymie & la pharmacie. Il revenoit de Paris avec un chargement de drogues, de livres & d'eſtampes.

J'étois venu à Boulogne avec un jeune Anglois de Neucaſtle, qui avoit fait à Paris ſes études & ſes cours dans la même profeſſion,

avec deſſein de s'établir à Londres. Le hasard avoit mis ſous ſa conduite un jeune Anglois de ſon âge, officier réformé dans l'infanterie Britannique. Cet officier étant venu paſſer un mois à Paris avec 200 guinées, ſans recommandation & ſans aucune connoiſſance de la langue Françoiſe, retournoit en Angleterre, ſuivant la voiture publique, & n'ayant ſauvé de Paris que l'habit qu'il portoit. Son froc brun & ſes cheveux taillés en rond, lui donnoient l'air d'un abbé, & nous lui en conférâmes le titre. Il voltigeoit autour de la voiture, marchoit le pas militaire, faiſoit l'exercice, attaquoit tous les paſſans de converſation avec une gaieté qui l'abandonnnoit à la rencontre de quelque Anglois; alors il fondoit en larmes. Le jeune chirurgien ne connoiſſoit ni cet officier ni ſa famille : il n'avoit que l'argent à-peu-près néceſſaire pour ſon voyage; cependant il le défrayoit ſur la route. Toute la voiture voulut partager avec lui cette bonne œuvre : on donnoit place à

l'abbé, lorſqu'il y en avoit de vacante. Il voulut paſſer avec moi à Boulogne. Je fus témoin des adieux de ſon charitable compatriote, que des affaires appelloient à Dunkerque : mêlant ſes larmes aux ſiennes, il partagea exactement avec lui le peu d'argent qui lui reſtoit pour ſa route, au haſard d'en manquer lui-même avant que d'arriver à Londres. Après un mois de ſéjour dans cette ville, j'y eus la viſite du jeune chirurgien : il n'avoit point encore vu ſon abbé : *& quand*, diſoit-il, *je ne le reverrois jamais, je n'aurois aucun regret à la charité que j'ai exercée envers un compatriote malheureux.* Ce n'eſt pas le ſeul exemple que le haſard m'ait offert de la bienfaiſance & de la générosité qui, en Angleterre, ſont de tous les états.

J'ARRIVAI à Londres vers la fin du jour. Quoique le ſoleil fût encore ſur l'horiſon, le pont de Weſtminſter étoit déja illuminé, ainſi que le grand chemin qui y conduit & les rues qui y débouchent. Ces

rues, larges, alignées & bordées de hautes maiſons, forment le plus beau quartier de Londres. La rivière couverte de bateaux de différentes grandeurs, le chemin, le pont & les rues remplies de carroſſes, leurs très-larges trottoirs couverts d'une foule empreſſée de peuple, m'offrirent le ſpectacle qu'offriroit Paris, en y arrivant par les plus belles rues du quartier Saint-Germain ou de la place Vendôme, ſi ces quartiers étoient auſſi fréquentés par le peuple, que par les gens à équipage.

Le haſard m'avoit jetté dans un appartement vers la place de Leiceſter-Fields, chez un M. Mertyne, cuiſinier du roi. Ce quartier, voiſin de Weſtminſter, eſt diſtribué en petites maiſons de deux étages, que tient un principal locataire. Il en loue aux étrangers les appartemens très-légèrement meublés & compoſés de deux ou trois petites pièces, à raiſon, pour le premier, d'une guinée ou guinée & demie par ſemaine, & de la moitié environ pour le ſecond. A peine a-t-il

une partie de ſon logement *gratis* ; tant les loyers & les charges du locataire ſont conſidérables à Londres.

Mon M. Mertyne étoit un M. Martin né en France, près de Chaumont en Baſſigni. Etant paſſé des troupes Françoiſes dans la cuiſine du duc de Cumberland, & de-là dans celle du Roi, il avoit épouſé la fille d'un officier Dauphinois, réfugié en Angleterre lors de la révocation de l'édit de Nantes ; cet officier vivoit encore.

L'hôte, l'hôteſſe & leurs enfans parloient avec une égale facilité le François & l'Anglois ; ce qui me fut d'un grand ſecours, non pour apprendre l'Anglois, (car, paſſé l'âge de 40 ans, aucun homme ſenſé ne ſe jette dans les langues étrangeres (*a*); mais pour ſatisfaire ma curioſité ſur mille petits détails que

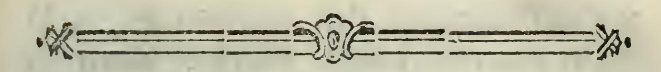
(*a*) Je n'ai rapporté d'Angleterre que ces deux mots, *very good* & *very wel*, qui, dans des converſations Angloiſes, m'ont quelquefois défrayé, en les plaçant au haſard, mais avec l'intérêt d'un homme qui eſt à la converſation.

de purs Anglois n'auroient pu me débrouiller.

Le lendemain de mon arrivée, après avoir bien examiné la carte de Londres, je me jettai, ſeul & à pied, à travers cette grande ville par la rue d'Oxford : je tombai dans Holborn & de-là dans le Strand, qui me conduiſit à S. Paul, à la Bourſe & au-delà. Je revins par la Tour, & ayant traverſé le pont de Londres, je paſſai par Soutwarck à Weſtminſter, après avoir ſuivi pendant près d'une lieue le grand chemin qui côtoie Lambeth, à travers les plus jolies guinguettes de Londres. Je m'étois jetté dans ce grand chemin, pour n'avoir pas reconnu la rue de traverſe qui le lie au pont de Weſtminſter. C'eſt l'unique erreur que j'aie commiſe dans cette grande excurſion, qui remplit toute ma journée, ainſi qu'il eſt aiſé de l'imaginer : en me procurant des points fixes pour me guider par la ſuite, elle me mit en état d'aller par-tout ſans embarras & ſans incertitude. Une pareille excurſion dans les

quartiers nouvellement bâtis au nord-ouest de la Tamise acheva de me faire connoître tout Londres.





LONDRES.

TAMISE.

A l'exclusion de ces nouveaux quartiers, Londres n'a que le premier coup-d'œil en sa faveur, & elle le doit à la Tamise. Cette riviere, en y arrivant, coule du sud au nord, &, dans cette direction, elle a Westminster & Withall à sa gauche; tournant ensuite de l'ouest à l'est, elle côtoie Londres dans toute sa longueur, qui est au moins la même que celle de Paris, à la prendre de Charenton à Chaillot. Withall, situé à la tête de ce canal à perte de vue, semble annoncer, par sa position, le palais d'un souverain, qui auroit en partage

...... *Imperium pelagi sævumque tridentem.*

Il fut le siége de la Volupté & le trône de l'Amour, dans les années qui suivirent le rétablissement de Charles II. « Des dégrés de ce Pa- » lais la Cour descendoit pour

» s'embarquer ſur le fleuve, à la
» fin de ces jours d'été, dont la
» chaleur & la pouſſiere ne per-
» mettoient pas la promenade du
» parc. Un nombre infini de ba-
» teaux découverts, qui portoient
» tous les charmes de la Cour, &
» de la ville, faiſoit cortége aux
» berges, où étoit la famille roya-
» le » (*a*).

J'ai dit que la Tamiſe côtoie Londres; car vis-à-vis Weſtminſter elle n'a que la campagne, où ſont répandues des guinguettes & de jolies maiſons, dont le nombre augmente de jour en jour. Vis-à-vis Londres, elle n'a à ſa droite que Soutwarck, que l'on prononce *Soudric*, quartier mal bâti, n'ayant que deux rues dans ſa largeur, & occupé preſqu'en entier par des tanneurs & des teinturiers : c'eſt un fauxbourg avec lequel, juſqu'à nos jours, la ville n'avoit eu de communication que par le pont de Londres.

Ce pont étoit une des entrepriſes

(*a*) Mém. du Chev. de Grammont.

les plus hardies que l'architecture pût former & exécuter dans les ſiècles où il a été bâti : mais quoique l'on en ait depuis aggrandi quelques arches, il forme une barrière qui empêche les vaiſſeaux de remonter juſqu'où la Tamiſe ſeroit navigable pour eux, c'eſt-à-dire, juſqu'au coude qu'elle forme ſous Withall; & cette barrière ſe trouvera renforcée par le nouveau pont que l'on conſtruit actuellement entre l'ancien & celui de Weſtminſter. Si la partie ſupérieure du lit de la Tamiſe eſt actuellement moins profonde, c'eſt l'effet de cette barrière, qui, arrêtant l'impétuoſité du *juſſant*, a facilité dans cette partie l'élévation inſenſible du lit.

Au-deſſus de Withall & du coude qu'y forme la Tamiſe, eſt le pont de Weſtminſter, conſtruit ſous le dernier règne, dont il ſera un monument auquel toute l'Europe n'offre rien de comparable.

Au-deſſous du vieux pont, la Tamiſe forme le port de Londres : port immenſe par ſon étendue, port très-ſûr, port où les plus grands

vaisseaux viennent charger & décharger, port enfin qui, par la prodigieuse affluence de bâtimens de toute espèce qui y abordent ou en partent sans cesse pour toutes les parties de l'Univers, & par le nombre d'hommes employés au service de ces bâtimens, forme une ville considérable. Relativement à cette affluence & aux richesses qu'elle apporte à Londres, un Alderman répondit à Jacques I, qui, dans un instant d'humeur, menaçoit de transférer le siége de la royauté, les archives de la couronne, &c.: *Au moins, Sire, V. M. nous laissera-t-elle la Tamise.*

Malgré la commodité que l'on trouve dans le vieux pont, & qui sera doublée par celui qui s'élève, il sera toujours à desirer que le port qu'ils bornent, s'étendît jusqu'à Withall. Quelle aisance n'en résulteroit-il pas pour les chargemens & déchargemens! Quelle liberté pour la circulation! Quelle magnificence pour le coup-d'œil! Tout comparé, tout pesé, on pourroit regretter que Londres, réduite à l'impuissance où s'est trouvée la ville

de Rouen, de bâtir un pont de pierres dans ces derniers temps, n'ait pas été contrainte de se borner, comme elle, à des ponts de bateaux. L'entretien des derniers est très-dispendieux; mais équivaut-il à l'intérêt des sommes qu'emporte sans retour la bâtisse de ponts de pierres? Elle enrichit quelques particuliers: le service des autres nourrit à la journée une foule de citoyens. La préférence, en faveur des ponts de bateaux, sembloit décidée par l'esprit de calcul qui régit la ville de Londres, & qui a tant d'influence sur le gouvernement Anglois. Dans cet esprit, plus les *fonds morts* sont considérables, plus ils sont à éviter. Mais il ne régnoit pas en Angleterre, lorsque le pont de Londres a été bâti: il étoit d'un besoin indispensable d'établir une communication, & les ingénieurs d'alors n'avoient que des ponts fixes pour remplir cet objet.

L'ornement capital que tire Londres de la Tamise, elle le doit tout à la nature: loin de travailler à l'augmenter & à le faire sortir, l'art semble ne s'être occupé

qu'à le détruire ou à le maſquer. Je veux parler de quais, que la Tamiſe attend en vain depuis la fondation de Londres. On a pris toutes les meſures imaginables pour dérober les abords & la vue même de ce beau fleuve : en un mot, dans tout Londres, la Tamiſe, auſſi captive que la Seine l'étoit jadis dans Paris, & qu'elle l'y eſt encore entre le pont Notre-Dame & le pont-au-Change, n'a de communication avec l'intérieur de la ville, pour les chargemens & déchargemens des marchandiſes, que par des *buldings*, *ſtairs*, ou échelles qui ſe ferment exactement hors les cas de beſoin, qui demeurent fermées tous les jours de fête & de dimanche, qui forment enfin autant d'égoûts pour les eaux & pour les immondices de la ville.

Le canal immenſe que forme la Tamiſe, pourroit offrir le coup-d'œil merveilleux qu'offre le grand canal de Veniſe bordé de palais de la plus ſomptueuſe magnificence & de la plus piquante variété, qui ont ſur ce canal leur iſſue & leur façade principale; mais les bords de la

la Tamiſe, ſont immédiatement occupés par des tanneurs, des teinturiers & autres manufacturiers, qui ont là l'eau de la premiere main. Les rues qui abreuvent ces manufactures ſont les plus vilaines rues de la ville : enfin, les ponts n'ont eux-mêmes la vue de la rivière qu'à travers des parapets en maçonnerie pleine, qui porte une baluſtrade de trois pieds de hauteur, très-maſſive & très-ſerrée : le tout, terminé par une peſante corniche, forme un corps d'environ dix pieds de hauteur. Le grand pont étoit, il y a environ vingt ans, exactement couvert de maiſons, comme l'eſt encore le pont Notre-Dame à Paris; en le débarraſſant de ces maiſons, on l'a ainſi bordé & fraiſé : le pont de Weſtminſter lui-même eſt arrangé ſur le même modèle. En un mot, dans la premiere courſe, à laquelle je m'abandonnai pour reconnoître Londres, je ne pus me procurer une pleine vue de la Tamiſe, ſoit du côté de la ville, ſoit de celui de Soutwarck, qu'en entrant dans les maiſons & dans les manufactures qui bordent la rivière

ſans aucun eſpace intermédiaire.

On donne, pour raiſon de cet arrangement, le goût des Anglois & du peuple de Londres en particulier pour le ſuïcide. Il eſt vrai qu'au-deſſus & au-deſſous de Londres, les bords de la rivière, entièrement libres, offrent la plus belle commodité que puiſſent deſirer gens qui ont le ferme propos de ſe noyer: mais on a ſans doute préſumé que le chemin qu'il faut faire pour arriver-là & les réflexions que permet ſa longueur, offroient un préſervatif ſuffiſant. D'ailleurs, dit-on, les imaginations frappées trouvent une eſpèce de gloire à courir à la mort ſous les yeux du public.

Soit que le goût des Anglois pour l'eau ait ſon principe dans la nature, ſoit que la mode & le deſir de faire parler de ſoi y influent pour beaucoup, l'architecte du nouveau pont que l'on conſtruit, a pris le parti de ne le fermer que d'un accoudoir à jour & à hauteur d'appui : c'eſt-à-dire, qu'il va en uſer avec les gens de Londres, comme en uſent avec les enfans ceux qui penſent que le meilleur moyen de

les guérir de la friandiſe , eſt de laiſſer à leur diſcrétion les confitures & les bonbons. Au moyen de cette pièce de comparaiſon, la fermeture des autres ponts paroîtra auſſi ridicule qu'elle l'eſt en effet. Les gens de Londres n'abuſant point de cette commodité, peut-être arrivera-t-il que le nombre des noyés n'excédera point le nombre de ceux qui, année courante, choiſiſſent la mort ſous cette forme. Alors on en viendra peu-à-peu à dégager la rivière, à lui ouvrir des communications, enfin, à la border de quais, dans le corps même deſquels on pourra ménager les abords & les entrepôts néceſſaires pour les chargemens & les déchargemens. Ces quais une fois ouverts, les premiers ſeigneurs , les plus riches marchands, les armateurs les plus opulens, invités, les uns par la richeſſe du coup-d'œil , les autres par la commodité de leur commerce , viendront à l'envi bâtir ſur les bords de la Tamiſe ; & cette rivière trouvera enfin l'accueil qu'elle mérite. Alors le renouvellement de Londres ſera le même que celui de

Lyon. Tant que Lyon a été renfermé dans le quartier de Fourvière, ſa vieille conſtruction lui interdiſoit la vue de la Saône & du Rhône, que ſes premiers fondateurs étoient venus chercher. Depuis qu'il eſt deſcendu dans le confluent, les quais, qu'il s'eſt ouverts ſur l'un & ſur l'autre fleuve, lui ont donné tous les avantages qui pouvoient réſulter de ſa ſituation, dont le plus capital eſt l'éloignement du danger de la peſte & des épidémies, par le renouvellement de l'air.

Telles ſont, pour la ville de Londres, les vues & les eſpérances de l'architecte du nouveau pont, ainſi qu'il me les expliqua lui-même (a). Je leur laiſſerai même, ajoûtoit-il, un modèle de ce qu'ils peuvent faire en ce genre, en liant mon pont à l'ancien par un quai, qu'il ne s'agira plus que de continuer, lorſque la raiſon aura enfin vaincu les vieux préjugés.

Cependant, pour juſtifier les Anglois par un exemple pris chez leurs

(a) Nos converſations étoient en Italien.

voiſins, il me parla avec étonnement de la conſtance de la ville de Rouen, à conſerver cet infâme rempart qui, dans toute ſa longueur, la ſéparant de la Seine, lui en interdit la communication & la vue. La ſuppreſſion de ce rempart contribueroit autant à la commodité du commerce, qu'à l'embelliſſement de la ville, & par la communication directe qu'elle ouvriroit entr'elle & ſon port, & par les maiſons que tous les gens riches s'empreſſeroient d'élever ſur le quai, qui, dans la même poſition à l'égard de la Seine, que celui du Louvre à Paris, ſeroit proportionnellement ſuſceptible de la même magnificence. Mais l'architecte Anglois ignoroit que Rouen eſt tenu dans cet état de gêne & de contrainte, par la facilité qu'il procure aux Fermiers-généraux pour la perception de leurs droits ſur le port.

Le pont auquel travaille cet architecte, n'eſt pas encore baptiſé : les uns veulent l'appeller le *Pont-Pitt*, du nom du Démoſthène actuel de l'Angleterre : pour le parti oppoſé à M. Pitt, c'eſt le *Pont des Moines*

noirs (*a*), du nom d'un monaſtère détruit dans le voiſinage de l'emplacement qu'il occupe. Quel que ſoit ſon nom, il ſurpaſſera le pont même de Weſtminſter, & en hardieſſe, & en magnificence dans la partie de la décoration. Il devoit être bâti en cinq années, pendant chacune deſquelles le parlement a aſſigné à l'architecte 300 guinées. Des obſtacles & des accidens en ont prolongé la conſtruction, qui, en 1765, avoit gagné la dixième année. J'y reviendrai à l'article des Arts.

(*a*) Black-Friars.





LE VIEUX LONDRES.

En bâtimens publics & particuliers, Londres n'a rien de comparable, pour le brillant & la magnificence, à Paris & aux villes d'Italie. Dans toute ſon étendue, le vieux Londres, abſtraction faite des agrandiſſemens ſucceſſifs, qui, depuis le règne de Charles II, l'ont au moins doublé, n'offre d'édifices diſtingués que le palais de Sommerſet, bâti par l'oncle & tuteur du dernier des Edoüards, la maiſon du lord Maire, Temple-Bar, S.-Paul, la Bourſe, le Monument & quelques égliſes perdues dans les maiſons. Je parlerai de ces édifices à l'article des Arts. Pour ne plus revenir au palais de Sommerſet, il ſuffit de dire que ce palais, conſtruit de débris d'égliſes, eſt une antiquaille de mauvais goût & en partie ruinée.

La tour n'a de reſpectable que quelques batteries qui en défendent les approches du côté de la Tamiſe. A l'abri & ſous la protec-

tion de cette tour, que l'on donne pour avoir exiſté dès le temps de la conquête de la Bretagne par Jules-Céſar, Londres s'eſt inſenſiblement formée, en remontant la Tamiſe. Elle avoit, dans toute cette étendue, une défenſe aſſurée, & dans le fleuve, & dans les marais, où il ſe répandoit par ſa droite. La nature du ſol, qui remplace aujourd'hui ces marais, annonce aſſez qu'il n'a été enlevé à la Tamiſe, qu'à force de digues & de travaux.

Le vieux Londres a deux grandes rues paralleles à la Tamiſe; le Strand, qui, prolongé & continué ſous le nom de Chéapſide, &c. abreuve Londres dans toute ſa longueur; & Holburn, que coupe déſagréablement la priſon de Newgate. Ces deux rues ſont bien percées, mais ſans alignement. Le Strand a S.-Paul pour perſpective naturelle; mais, après avoir longtemps couru cette rue, S.-Paul ne ſe découvre que lorſque l'on y touche.

Il faut lire l'inſcription du *Monument* érigé par Charles II à la tête du pont de Londres, pour ſe per-

ſuader que, ſous ce prince, une très-grande partie du vieux Londres a été rebâtie ſur de nouveaux alignemens. Des maiſons jettées au haſard, ne pourroient former des rues plus étroites ni plus mal alignées. Si l'on a cru pouvoir ſe féliciter à cet égard, c'étoit ſans doute par comparaiſon de l'état actuel avec l'état primitif de ces quartiers, avant que le feu y eût paſſé; & parce qu'ayant obtenu un peu de terrein, au préjudice de la propriété, choſe ſacrée en Angleterre, on crut avoir beaucoup fait. Alors cette partie de Londres devoit être pire que ce qu'on appelle à Paris *la Cité*. Quelle ne devoit pas être la rapidité des incendies dans un tas de bâtimens ainſi amoncelés & tous conſtruits en bois! car ce ne fut que ſous le roi Jacques I, que l'on a commencé à bâtir en brique.

Ainſi étoient alors bâties toutes les villes de l'Europe, même les plus importantes. Ces clapiers étoient très-favorables au teint du beau ſexe: l'air, qui s'y trouvoit concentré, l'entretenoit dans la plus grande fraîcheur; mais la lépre, mais les

écrouelles, mais la peſte y étoient établies à demeure; les incendies y faiſoient tous les jours des ravages, auxquels on n'avoit rien à oppoſer; enfin, les tranſports perpétuels qu'exige le commerce, ne ſe pouvoient faire qu'à bras d'hommes & à travers un embarras perpétuel.

Dans ce quartier de Londres, renouvellé depuis le grand incendie, les rues, pavées de manière qu'à peine y trouve-t-on où poſer le pied, & qu'il eſt impoſſible d'y tenir en carroſſe, ſont d'une éternelle ſaleté.

Les plus grandes & les plus belles rues, telles que le Strand, Chéapſide, Holburn, &c. ſeroient inabordables, ſi, pour la commodité des gens de pied, elles n'avoient pas, de part & d'autre, des trottoirs de quatre à cinq pieds de large, &, pour la communication d'un trottoire à l'autre à travers la rue, de petites chauſſées en dos d'âne, plus élevées que le niveau de la rue & garnies de pierres les plus larges, triées avec ſoin pour cet uſage. Il eſt aiſé d'imaginer de quelle incommodité ſont, pour les voitures, ces chauſſées très-fréquentes.

Dans la plus belle partie du Strand, vers l'églife de S.-Clément, j'ai vu, pendant tout mon féjour à Londres, le milieu de la rue conftamment garni d'une boue liquide & infecte, à la hauteur de trois à quatre pouces; boue dont les éclabouffures couvrent les piétons de la tête aux pieds, rempliffent les carroffes dont les glaces ne font pas levées, & enduifent tout le rez-de-chauffée des maifons qui s'y trouvent expofées. Auffi toutes les matinées, les apprentifs font-ils employés à laver les façades de leurs boutiques, pour enlever l'enduit qu'y ont formé les éclabouffures de la veille.

Les Anglois les bravent avec leurs perruques d'un poil rouffâtre, aigre & crêpé, avec leurs bas bruns, avec leurs longues redingotes bleues en forme de robe-de-chambre.

Pour juger combien elles doivent être fréquentes, il fuffit de favoir que le pavé de Londres eft formé de roches telles qu'on les tire de la carrière. Ces roches, prefque rondes, n'ont ni queue, ni pied, ni affiette : elles roulent & fe heurtent

ſans ceſſe ſur un fond, qui n'eſt autre choſe qu'un amas de vieille boue. Tout l'art du paveur conſiſte à placer ces roches au plus près l'une de l'autre; encore ce mauvais pavé eſt-il fort cher, tous les environs de Londres n'ayant que du ſable, du tuf & de la craie. Quant aux pavés de grès, ils viennent à grands frais des extrémités de l'Angleterre, & c'eſt à Londres une des denrées les plus chères. A ce ſujet; ſi l'on en croît le peuple de Londres, Louis XIV offrit à Charles II de le fournir de grès pour paver ſa capitale, à condition que le monarque Anglois le fourniroit, pour ſes maiſons royales, de ce beau ſable qu'emploient les Anglois dans les allées de leurs jardins, & qui, bien battu, prend l'uni d'un parquet.

Cependant, on eſt parvenu à paver en grès la grande rue du parlement, qui, de Weſtminſter, va à Charing-Croſſ, en paſſant devant le palais de Withall. La belle rue du Palmal en eſt déja en partie pavée, & cela commence à s'étendre au Strand. Les deux premieres de

ces rues étoient déja ſèches en Mai, tout le reſte de la ville étant encore enſeveli ſous des flots de boue; on les arroſoit même, ainſi que les ponts & les grands chemins les plus voiſins de Londres : uſage très-ancien en Angleterre, & que Joſeph Outrequin a, depuis quelques années, porté à Paris (*a*).

Pour ſe garantir de l'embarras & de la ſaleté des rues les plus paſſagères, les piétons trouvent, entre

---

(*a*) Plus anciennement, Paris avoit emprunté de Londres l'uſage des fiacres & des chaiſes à porteurs. Le dernier fut apporté en France par M. de Monbrun, bâtard du duc de Bellegarde. Si l'établiſſement du *Penni-Port* à Londres date de ce ſiècle, Paris auroit, à cet égard, l'honneur de l'invention. Dans le *Roman bourgeois*, publié en 1666, une des Héroïnes, qui n'avoit point de laquais, confioit ſes billets doux *à certaines boëtes nouvellement attachées à tous les coins de rue, pour faire tenir les lettres de Paris à Paris : le ciel*, ajoûte l'Hiſtorien, *verſa ſur ces boëtes de ſi malheureuſes influences qu'aucune lettre n'étoit rendue à ſon adreſſe : à l'ouverture de ces boëtes, on y trouvoit pour toutes choſes, des ſouris que des gens malicieux y avoient jettées.* Roman Bourgeois, premiere édit. page 531.

le Strand & Holburn, des cours, qui, dans la direction de ces rues, ſont liées entre elles par des paſſages ou allées, qu'indique la foule qui y paſſe continuellement.

Les plus jolies boutiques ſont répandues dans ces cours & ſur ces paſſages. Le joli monde qu'elles y attirent, le choix, l'arrangement, le brillant des étalages, ſoit en étoffes, ſoit en choſes de goût, ſoit en filles de boutique, ſuffiroient pour déterminer les piétons à s'y jetter de préférence, indépendamment de la propreté & de la ſûreté qu'elles leur offrent.

Les boutiques du Strand & des rues qui le continuent, ſont ce que, dans le détail, Londres offre de plus frappant aux yeux d'un étranger. Toutes fermées de grandes glaces, toutes ornées en dehors de membres d'architecture antique, d'autant plus déplacés qu'ils ſont plus rigoureuſement traités, toutes brillantes & par les choſes qui s'y vendent, & par leur élégante diſpoſition, elles forment un coup-d'œil auquel Paris n'offre rien de comparable.

Londres a dans ſon centre, pré-

cisément entre Holburn & le Strand, un dégagement tout formé dans deux places, qui, par leur position, semblent avoir été ménagées pour ouvrir, dans la direction de ces deux rues & dans une partie de leur longueur, une rue aussi droite & encore plus large que celle de S.-Louis du Marais à Paris : je veux dire la place de Covent-Garden & celle de Lincoln-inn. Le milieu de cette dernière, converti en chaussée, seroit plus utile au public, que ne l'est aux gens qui habitent cette place, le Boulingrin fermé d'un grillage qui occupe tout ce milieu.

Ces deux places s'alignent; cependant, à peine se communiquent-elles dans l'état actuel. On redoute à Londres toute nouveauté en ce genre : l'énorme cherté des maisons & du terrein justifie cette crainte; enfin, le préjugé Anglois, en faveur de la propriété, en privant Londres d'embellissemens, dont il seroit susceptible, met au moins le citoyen à l'abri des fantaisies & des caprices, dont il est le jouet dans

d'autres pays, de la part de mille ordonnances despotiques.

L'emploi de ceux de Londres est de redresser, en quelque sorte, le coup-d'œil, sans déranger l'état du terrein. Or, dans ces nouveaux alignemens, tout est à l'avantage des piétons, c'est-à-dire, que les trottoirs gagnent toujours quelque chose en largeur aux dépens du milieu de la rue : ce que j'ai vu pratiquer dans la partie du Strand, que l'on pavoit en grès.

Excepté dans les deux ou trois rues bien pavées depuis très-peu de temps, les carrosses les mieux suspendus & les plus étoffés sont de vraies charrettes, soit par le très-dur cahotement qu'occasionne à chaque pas l'inégalité & l'instabilité du pavé, soit par le danger continuel d'être éclaboussé, si l'on ne tient pas toutes les glaces levées.

Pour suppléer à l'action de la demoiselle, dont les paveurs de Londres n'usent point, pour raffermir ce qu'ébranlent & dérangent sans cesse les carrosses, il est établi à Londres que les voitures

qui ſervent au tranſport des matériaux pour bâtir & des fardeaux les plus peſans, portent des jantes d'un demi-pied de large. Ces jantes, garnies ſur leur largeur de trois fers ordinaires, font perpétuellement l'office de là demoiſelle, ajoûtent à la peſanteur énorme de ces voitures & rendent les éclabouſſures plus fréquentes & plus copieuſes. Le ſecours qu'on en tire, pour le raffermiſſement du pavé, a été jugé tellement eſſentiel, que le parlement a accordé à ces voitures, en faveur de leur monſtruoſité, l'éxemption de certains droits de péage qui ſe lèvent ſur tous les abords de Londres & dans Londres même.

Malgré la peſanteur & la longueur démeſurée de ces voitures allant ſans ceſſe de la ville au port & du port dans les magaſins, par le Strand & les rues qui le continuent; c'eſt-à-dire par le quartier de Londres le plus rempli de carroſſes, on n'y trouve néanmoins jamais d'embarras; en voici la raiſon : tout cela marche invariablement, en ſens contraire, ſur deux files, qui ne ſe croiſent & ne ſe coupent jamais.

Les voitures les plus peſantes & les moins allantes réglant la marche de chacune des files, le meilleur attelage de Londres, dès qu'il s'y trouve engagé, eſt obligé de ſuivre l'allure de ſa file, c'eſt-à-dire, de ſe laiſſer cahoter plus peſamment & plus longuement, quelque raiſon qu'ait le cahoté pour faire diligence.

Mais on ne voit point dans les Anglois cet empreſſement pour arriver, ſi commun & ſi ordinaire ailleurs.. Ils évaluent, ſur ces retards, le temps de la courſe qu'ils ont à faire; & on les voit remplir cette ennuyeuſe tâche ſans inquiétude & ſans impatience.

Si, cependant, elle paroît devoir ſe prolonger au-delà de leur calcul, ils quittent leur carroſſe & ſe jettent parmi la foule qui remplit les trottoirs. Cela arrive tous les jours aux premiers perſonnages de l'Etat, qui, dans ces occaſions, voudroient en vain ſe prévaloir du poids de leur nom ou de la dignité de leur rang.



NOUVEAU LONDRES.

LES nouveaux quartiers de Londres, paralleles au quartier de S.-Paul & au parc S.-James, forment une nouvelle ville, qui ne ressemble à l'ancienne que par les trottoirs qu'ont toutes ses rues : insensiblement formée depuis la révolution, elle s'étend & s'accroît tous les jours, en proportion de l'accroissement de l'Empire Anglois. Ainsi, à chaque conquête, les Romains reculoient le *Pomœrium* de leur ville :

Hoc paces habuêre bonæ ventique secundi.

Dans l'histoire de Martinus Scriblerus, écrite sous le règne de Georges II, Pope & Swift le font naître sur la paroisse S.-Gilles, qui n'étoit alors qu'un amas de petites boutiques & d'échoppes. Elle est maintenant un assemblage de palais & de maisons destinées pour le logement de gens très-riches. La

grande rue d'Oxford, qui en fait partie, verra auſſi, dans l'année prochaine, ſes échoppes converties en palais. Enfin, Londres s'étendra bien-tôt juſqu'à Maribonne, qui n'en eſt plus éloigné que d'un quart de lieue. Ce village, formé par des réfugiés François, eſt actuellement un aſſemblage de jolies guinguettes.

Juſqu'au dernier règne, les ſeigneurs des trois royaumes, fixés dans leurs terres comme les anciens Romains (*a*), ne prenoient à Londres, lorſque des affaires publiques ou particulières les y appelloient, que des appartemens de louage : ils regardoient leur éloignement de la cour, comme le plus bel appanage de leur indépendance. Leur empreſſement actuel pour bâtir à Londres, ſuivant leurs richeſſes ou leur dignité, ſemble annoncer qu'ils ont abandonné le ſyſtême de leurs peres & de leurs ayeux. La Cour n'a

(*a*) *Ab aratro arceſſebantur ut Conſules fierent.... ſuos agros ſtudioſè colebant, non alienos cupidè appetebant.* Cic. pro Roſ. Amérino, nº. 50.

point, dans cette révolution, l'influence directe qu'eut le cardinal de Richelieu dans la révolution du même genre, qui, en embellissant la Cour de France, y a ruiné les campagnes. Si cette manie de bâtir à Londres vient à gagner la Noblesse des trois royaumes, Londres, prise dans son état actuel, se trouvera doublée dans le siècle prochain. Cependant les villes de province s'accroissent en même raison que Londres; ce qui marque un excédent de population, que les colonies devroient diminuer, & qu'elles ne diminuent point.

Les nouveaux quartiers de Londres sont formés de rues alignées & assez uniformément bâties en brique. Les maisons, dont on en compte 20000 bâties depuis 15 années, n'ont, ainsi que dans le vieux Londres, que deux étages, ou trois au plus, non compris une espèce de souterrain qu'occupent les cuisines & les offices: arrangement uniforme, & dont l'hôtel de Bedfort, élevé par Inigo Jones, a fourni le modèle. Ce souterrain, qui donne au rez-de-chaussée toute la

ſalubrité d'un premier étage, a jour ſur un foſſé de trois pieds de large, & ce foſſé ſépare la maiſon de la rue. Le trottoir qui le borde, porte ſur des voûtes, qui ajoûtent à l'aiſance & aux décharges des pièces ſouterraines. La plus grande commodité que l'on en tire, eſt d'introduire par-là, au moyen d'une pierre qui ſe lève dans le trottoir, tout le charbon de terre néceſſaire pour la maiſon : commodité très-importante pour la propreté. Ce trottoir eſt ſéparé du foſſé par un grillage de fer replié en berceau. De ce grillage, plus ou moins orné, font partie deux pilaſtres en fer, qui, formant une eſpèce d'avant-porte, ſoutiennent deux petites lampes que fournit chaque maiſon à l'illumination de la ville pendant la nuit; & de tout cela, il réſulte une décoration qui réunit l'agrément à l'utilité. L'unique inconvénient qui en réſulte, c'eſt que, malgré l'attention reſpectueuſe de tous les ouvriers Anglois pour le public, il eſt difficile, aux gens employés à renouveller chaque jour l'huile des lampes, d'éviter exacte-

ment qu'il n'en diſtille ſur les paſſans. J'ai vu caſſer une tête par la chûte d'une de ces lampes & du bocal de cryſtal qui la renfermoit : la choſe ſe paſſa aſſez doucement de la part du bleſſé, qui reçut de fort bonne grace les excuſes de l'illuminateur.

Ces lampes, toutes renfermées dans de ſemblables bocaux, & allumées, pour plus grande précaution, ſouvent une demi-heure avant le coucher du ſoleil, éclairent immédiatement le trottoir, & elles ne portent au milieu de la rue, que l'excédent d'une lumière, qui, dans les rues larges, c'eſt-à-dire les plus fréquentées par les carroſſes, ſuffit à peine pour éclairer & diriger leur marche.

Par une ſuite de ces attentions pour le peuple, tous les édifices publics, ou ſacrés ou profanes, toutes les maiſons royales, celles des princes, &c. ont des horloges avec de grands cadrans, qui, indiquant l'heure aux piétons, leur évitent la dépenſe où l'embarras d'une montre.

Les nouveaux quartiers de Lon-

dres ſont coupés & ſe communiquent par des places quarrées, dont pluſieurs ſont d'une fort grande étendue : les Anglois les appellent *ſquarres.* Fermées la plupart, comme la Place-Royale l'eſt à Paris, elles ont au milieu ou des boulingrins, ou des pièces d'eau. Celle de *Groſvenor* a un jardin diſtribué en allées. Quelques-unes ont des ſtatues équeſtres des derniers rois. Celle de Red-Lyon eſt décorée d'un obéliſque tronqué, de la plus grande proportion, & qui fait un très-bon effet. Les maiſons qui bordent ces places, ne ſont point aſſujetties à une exacte uniformité : parmi des façades toutes nues, on en voit de plus ou moins ornées, ſuivant le caprice ou le goût du propriétaire. Dans la place S-James, on en achevoit une, pendant mon ſéjour à Londres, qui tranchoit ſur toutes celles de cette place : elle étoit formée d'énormes colonnes, qui, engagées d'un tiers dans le mur, tenoient tout le bâtiment & portoient un fronton proportionné. Cette décoration giganteſque, ſemble avoir, ſinon un modèle

modèle, au moins une excuſe dans cette énorme colonnade qui, cantonnant le presbytère de S.-Euſtache à Paris, répand dans tous ſes appartemens le faux-jour que les auvents & les *tappeculs* procurent aux magaſins des marchands, faux-jour inutile en tout ſens à un preſbytère.

Palmal & les autres rues du quartier de la cour, habitées par tous les grands ſeigneurs, n'ont point de portes cochères; ce ſont toutes petites portes de quatre pieds de large, uniformément décorées de deux colonnes Doriques, chargées d'un lourd fronton auſſi déplacé là que les colonnes. Cette manière de ſe loger a ſa raiſon, & dans l'extrême cherté du terrein, & dans le goût des Anglois pour la propreté la plus recherchée; goût peu compatible avec les écuries & tous leurs détails : de petites rues détournées ſervent d'entrepôts pour les écuries & pour les remiſes.

Je n'ai vu, dans tout Londres, que quatre maiſons comparables aux grands hôtels de Paris : celle

du lord Chesterfield, celle du duc de Bedfort & les hôtels qu'occupoient les Ambassadeurs d'Espagne & de France, encore ces hôtels, bâtis en brique, pour la plus grande partie, n'ont-ils rien de cet éclat que donne la pierre de Tonnerre à ceux de Paris.

L'hôtel Montaigu mérite une distinction particulière. Par son étendue, par ses distributions, par la magnificence de ses ornemens, par l'agrément de sa position, il a plus l'air d'une maison royale que de l'hôtel d'un particulier, à Londres sur-tout, où le palais du Roi n'est qu'un assemblage de bâtimens très-simples, sans suite & sans accord. Le parlement a depuis acquis cet hôtel, & il l'a consacré au public, en y réunissant les monumens, les collections de toute espèce qui peuvent constater l'état actuel des Arts & des Sciences, & aider à leurs progrès pour l'avenir. Cet assemblage immense, quoiqu'il ne soit pas complet dans toutes ses parties, porte, ainsi que le palais qui lui est consacré, le titre de *Mu-*

ſée Britannique. J'en parlerai avec plus d'étendue à l'article des Sciences.

Les égliſes des nouveaux quartiers de Londres, ne ſont encore que de petits bâtimens, où l'on ne voit que de la brique : on les reconſtruira par la ſuite d'une manière conforme à leur deſtination, ſur les fonds très-conſidérables aſſignés par le parlement, dès le temps de la reine Anne. Ces fonds ont déja donné à la ville de Londres quelques égliſes, dont je dirai un mot par la ſuite.

Malgré la largeur & l'alignement de ſes rues, malgré la facilité qu'y trouve l'air pour ſe renouveller de lui-même, le nouveau Londres n'eſt pas moins enſeveli que l'ancien, ſous des flots de boue. Le terrein ſur lequel on le bâtit & on le pouſſe tous les jours, eſt une campagne raſe, très-graſſe, très-fertile, & dont une partie forme une prairie d'autant meilleure, qu'elle abſorbe, faute de pente, toutes les eaux du ciel. Ce défaut de pente, qui contribuoit à la richeſſe du terrein,

ne contribue aujourd'hui qu'à la ſaleté des rues. On a voulu y remédier par quelques égoûts ſouterrains qui portent à la rivière les eaux de chaque maiſon, par des puiſards qui les abſorbent, & par de très-ſévères défenſes de jetter aucune eau par les fenêtres : malgré ces précautions, les belles rues de ces nouveaux quartiers ont été, pendant tout mon ſéjour à Londres, au même degré de ſaleté, malgré le travail continuel d'énormes tomberaux pour l'enlèvement des boues.

En joignant à l'incommodité de la boue, la fumée, qui, mêlée avec un brouillard perpétuel, couvre Londres & l'enveloppe exactement, on trouvera dans cette ville, les choſes qui frappoient le plus Horace dans celle de Rome (*a*).

Cette fumée eſt occaſionnée, pendant tout l'hiver, qui eſt environ de huit mois, par le charbon de terre : unique aliment du feu

---

(*a*) *Fumum & opes, ſtrepitumque*, en y ajoûtant *illuviem*.

dans les cuiſines, dans les appartemens & dans les ſalles même de parade; & par celui que conſomment des manufactures de verre, de fayence, de poterie, d'armes, les atteliers de teinturiers, &c. le tout établi au cœur même de Londres, ſur l'un & ſur l'autre bord de la Tamiſe. La commodité qu'offre le fleuve, pour diſtribuer le charbon dans ces atteliers; la facilité que procure leur ſituation, pour répandre tout ce qui s'y fabrique dans les magaſins & dans les boutiques, ſans être obligé de l'emballer & de l'encaiſſer, ont procuré à Londres, & lui aſſûrent à perpétuité, toutes les incommodités qui réſultent de pareils établiſſemens dans ſon ſein. Celle de la fumée s'accroît tous les jours: ſi l'accroiſſement de Londres va juſqu'où il peut aller, il faudra ſe réſoudre à n'y jamais entrevoir le ſoleil.

Cette fumée, chargée de parties terreſtres, roulant dans une atmoſphère peſante & humide, forme un nuage qui enveloppe Londres comme un manteau, un nuage

que le ſoleil ne perce que très-rarement, un nuage qui, revenant ſur ſoi-même, ne permet au ſoleil que quelques échappées, qui procurent aux gens de Londres ce qu'ils appellent leurs *Jours Glorieux*, *Glorious Dai*. Le goût des Anglois pour la promenade, brave le déſagrément des autres jours. Le 26 Avril, le parc S. James, couvert ſans intermiſſion de brouillards, de fumée, de pluies, qui permettoient à peine de diſtinguer les objets à quatre pas, fut rempli de promeneurs, qui furent l'objet de mon étude & de mon admiration dans toute cette journée. A l'ouverture décidée du printemps, tout ce parc, arbres, allées, bancs, boulingrins, étoit encore imprégné d'une eſpèce de bave noire, formée des dépôts ſucceſſifs qu'y avoit laiſſé la fumée de l'hiver.

Mais il ne ſuffit pas à cette fumée d'envelopper Londres & ſes habitans; elle leur porte immédiatement, & par elle-même, mille incommodités non moins nuiſibles que déſagréables : incommodités

qui s'accroîtront en raiſon de l'accroiſſement que Londres acquiert tous les jours.

Les vapeurs, les brouillards, les pluies, dont eſt chargée l'atmoſphère de Londres, entraînent, dans leur chûte, les parties les plus peſantes de la fumée ; ce qui forme des pluies d'encre, & produit tout l'effet que l'on en peut attendre, ſur les habits qui s'y trouvent immédiatement expoſés. Leur effet eſt d'autant plus sûr & plus inévitable, qu'il eſt d'étiquette parmi le peuple de Londres de ne point uſer & de ne pas ſouffrir que les étrangers uſent de nos parapluies de taffetas ou de toile cirée : auſſi Londres eſt-il rempli de boutiques de dégraiſſeurs, occupés à laver, réparer, reblanchir les habits ainſi enfumés ; c'eſt leſſive perpétuelle.

Les bâtimens mêmes éprouvent, ſans remède, les effets de cette fumée. Les plus conſidérables, à commencer par S. Paul, bâtis de pierre de Portland, qui reſſemble aſſez à celle de Tonnerre par la blancheur & par la fineſſe du grain,

paroiſſent bâtis de charbon, & ils le paroiſſent d'autant plus, que les parties les plus expoſées à la pluie conſervent une partie de leur première blancheur.

L'air triſte & lugubre, que répand la fumée ſur les bâtimens, eſt le moins dangereux de ſes inconvéniens à leur égard : ſes parties corroſives agiſſent ſur la pierre, la mangent & la détruiſent. Lors du grand incendie de 1666, l'ancienne cathédrale, qui y périt, avoit, depuis le régne d'Eliſabeth, été l'objet de réparations auſſi fréquentes que diſpendieuſes, occaſionnées par l'action inſenſible de la fumée ſur toutes les parties de ce grand vaiſſeau les plus expoſées à ſon action. Cependant, Londres n'étoit alors que la moitié de ce qu'il eſt aujourd'hui, à le prendre dans ſon total. Le palais de Sommerſet eſt un témoin parlant de l'effet qu'opère, ſur les bâtimens, la rouille qu'y dépoſe la fumée de charbon. Les pierres de ce palais, qui paroît avoir été bâti avec le plus grand ſoin, ſont en filigrame, dans l'état

de pièces de métal, inégalement corrodées par l'eau forte.

L'intérieur des bâtimens publics & des maiſons particulières, eſt également affligé par les parties les plus ſubtiles, les plus pénétrantes & les plus corroſives de la fumée. Auſſi tous les ameublemens conſiſtent-ils généralement, pour les meubles courans, en grandes chaiſes, dont le ſiége, très-durement rembourré, eſt garni de maroquin, & en tables de bois des Indes; quant aux tapiſſeries, en toile, ou en papier, pour ceux qui ne ſe contentent pas d'un ſimple blanc-à-bourg; quant aux lits, en étoffes plus ſolides que brillantes, & qu'il faut être déterminé à renouveller ſouvent, ſi l'on préfère le brillant au ſolide.

Les bibliothèques, ſur-tout, ont à ſe plaindre des ravages de la fumée. Les reliûres les plus ſoignées, les plus ménagées, les plus brillantes, y prennent bientôt l'air de ces livres qui, à Paris, ont paſſé deux ou trois années ſur le quai des Auguſtins, expoſés à l'intempérie de

toutes les ſaiſons. Auſſi les ſavants les plus curieux en belles reliûres ſont-ils obligés de les enfermer hermétiquement ſous glace, encore faut-il les eſſuyer de temps en temps; & c'étoit par où commençoit M. le docteur Galli, lorſque nous voyions enſemble quelque livre de ſon beau cabinet.

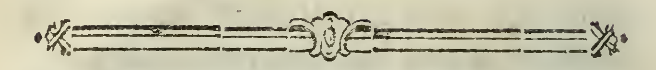
Telle eſt, quant au phyſique, cette ville fameuſe, dont Pavillon diſoit :

Elle eſt, pour moi, toute pleine d'appas :
Je n'y vois ni commis, ni moines, ni misère ;
L'on n'y travaille guère,
Et l'on y fait de bons repas.

Les Anglois prétendent Londres plus grand & plus peuplé que Paris, & les François regardent Paris comme la ville la plus conſidérable de l'Europe, ſoit par ſon étendue, ſoit par ſa population. Quant à l'étendue, il faut obſerver, 1°. que Londres n'a ni ces palais, ni ces hôtels, ni ces maiſons religieuſes, qui occupent inutilement environ un tiers de Paris : 2°. que les mai-

ſons n'y ont que deux étages ou trois au plus, & que chaque maiſon eſt communément occupée par un ſeul ménage. A l'égard de la population, ſi, parmi les habitans de Londres, on compte les hommes & les ménages répandus ſur ces bâtimens de toute eſpèce, dont la continuelle affluence remplit le lit de la Tamiſe, depuis le pont de Londres juſqu'à Graveſend, il en réſultera l'excédent qui donne à la population de Londres la ſupériorité que l'on peut conclure des liſtes comparées des naiſſances & des morts dans l'une & l'autre Capitale.





POLICE.

SPECTACLES, &c.

MAIS ce par où Londres reſſemble le moins à Paris, c'eſt par la manière dont s'y fait la police.

D'après le goût connu des Anglois pour les combats d'hommes & d'animaux, & pour ces ſcènes horribles de carnage & de ſang, que toutes les autres nations ont bannies de leurs théâtres, j'avois imaginé trouver à Londres un peuple auſſi ſanguinaire, que haut à la main, un peuple en qui l'amour du carnage égaloit la fierté, un peuple parmi lequel on ne pouvoit établir la tranquilité & la ſûreté, que par un redoublement des précautions, des attentions & de toutes les meſures qu'exige ailleurs la manutention de la police : mais je me trompois.

Non *iſtis* vivitur illìc
Queis tu rere *modis*: *Urbs* hâc nec purior ulla eſt,
Nec magis his aliena malis.

Toute la police eſt entre les mains de quelques juges, auſſi peu importans que les commiſſaires de quartiers à Paris : elle pourſuit les délits, ſans entreprendre de les prévenir : par reſpect pour la franchiſe de la nation, que pourroient corrompre la défiance & l'eſpionnage, elle n'a à ſa ſuite ni eſpions, ni ces bureaux de correſpondances ténébreuſes, qu'elle regarde du même œil que les bons empereurs Romains regardoient les delateurs (*a*).

Londres n'a ni troupes, ni garde, ni guet d'aucune eſpèce : il n'eſt gardé, pendant la nuit, que par des vieillards choiſis dans la lie du peuple, qui n'ont, pour toutes armes, qu'une lanterne & un bâton, qui parcourent les rues en criant les heures à chaque fois que ſonnent les horloges, qui annoncent le matin le beau ou le mauvais

---

(*a*) Voyez, au commencement du 14e. livre d'Ammien Marcellin, un beau portrait de cette eſpèce de gens, relativement à l'uſage qu'en faiſoit le tyran Gallus. Voyez le 6e. Diſcours de Gordon ſur Tacite.

temps, qui viennent à l'heure indiquée éveiller ceux qui ont quelque voyage à faire, & qu'enfin il eſt d'étiquette de roſſer au ſortir de parties dans leſquelles de jeunes étourdis ont enſemble paſſé une partie de la nuit.

Les Anglois eux-mêmes diſent que Londres eſt rempli de filoux, auſſi hardis que ſubtils. Quoique toujours dans les rues, dans la foule, & au milieu des attroupemens que le hazard jettoit ſur mon chemin, quoique ſans attention à mes poches, je n'ai point eu à me plaindre de leur ſubtilité, que j'invitois même par le peu de précaution que je marquois. Me promenant, une après-dinée, dans l'avenue des invalides de Chelſéa, & m'étant aſſis ſur un banc, je m'y endormis le livre à la main : à mon réveil, je me trouvai environné d'Invalides, dont un me dit en François, que j'avois beaucoup riſqué en m'abandonnant ainſi au ſommeil. Je ſavois, lui répondis-je, que j'étois environné de militaires & de braves gens : que peut-on craindre dans

une telle compagnie ? & je donnai au François un ſcheling pour ſon avis.

Malgré cet avis, me trouvant depuis dans le parc de Kinſington, & ayant tourné au ſoleil un de ces demi-cabinets répandus dans les boulingrins, & qui tournent ſur un pivot, je m'y abandonnai encore au ſommeil : mon réveil fut accompagné de la ſurpriſe la plus agréable. Toutes les places du cabinet étoient occupées par une cotterie de jeunes & jolies femmes, dans le plus grand ſilence. Elles s'en indemniſerent en liant avec moi une converſation très-gaie, & qui dura auſſi long-temps qu'il étoit poſſible entre gens qui ne s'entendoient point. Mon livre, que je cherchai, étoit entre les mains d'une des plus jolies, qui me permit de lui témoigner ma reconnoiſſance par un baiſer. C'eſt l'unique filouterie à laquelle m'ait expoſé mon peu de précaution contre les filoux.

Si les habitans de Londres ſe croient environnés de filoux, au moins n'agiſſent-ils pas en conſé-

quence, à l'égard des pots de ce bel étain de Cornouaille, dans lesquels les marchands de biere distribuent à toute heure leur marchandise dans les maisons de leurs quartiers. Lorsque ces pots sont vuidés, pour donner aux garçons marchands la facilité de les recueillir en repassant dans le quartier, on les jette dans les allées des maisons ouvertes, souvent même dans la rue au pied de la porte fermée. J'en rencontrois à chaque pas d'ainsi exposés, & cette vue me rassuroit contre la subtilité des filoux.

La police abandonne les spectacles à eux-mêmes. Elle croit devoir respecter les plaisirs & la gaieté passagere d'une nation qui n'a que ces lieux pour faire trève à la tristesse & au sérieux de son caractère. Absolument dénués de surveillans de toute espèce, les spectacles de Londres sont encore plus libres que ne l'étoient ceux de Paris, avant que M. d'Argenson les eût livrés aux Gardes-Françoises : liberté d'autant plus étonnante dans les premiers, que la livrée, admise sans payer, y

remplit un grand paradis, qui domine l'amphithéâtre & le double.

Toutes les gazettes de l'Europe retentiſſent de tems en temps des bagarres, des tumultes, des combats, qui ſont la ſuite de cette liberté. La dernière mêlée, dont elles aient parlé, avoit pour objet une troupe de danſeurs François, admiſe au théâtre de Covent-Garden, & contre laquelle le prétendu patriotiſme avoit ameuté une cabale. L'action fut des plus vives, on revint à la charge pluſieurs jours de ſuite à coups de poing & de bâton, & la victoire s'étant enfin décidée pour le parti patriote, les François avoient abandonné le champ de bataille aux vainqueurs. La police & le miniſtère avoient, dans cette guerre, gardé une exacte neutralité.

Drury-Lane avoit été, vers le même temps, le théâtre d'une action d'autant plus chaude, qu'il s'agiſſoit de la liberté nationale, ou d'un intérêt que l'on croyoit y tenir de très-près.

Les ſpectacles de Londres donnent communément une grande pièce en cinq actes, ſuivie d'une

petite en un acte, ce qui fait six actes au total. Or, il a toujours été d'usage d'admettre au troisieme acte, à moitié prix, tous ceux qui se présentent pour entrer : d'où il arrivoit que bien des gens, brûlant par économie les trois premiers actes, qui sont communément les moins intéressans, le théâtre se trouvoit rempli de gens qui n'avoient payé que la moitié du prix fixé pour les différentes places ; ce qui ne faisoit point le compte des Entrepreneurs. Garrik, le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, & peut-être l'Europe, se trouvant à la tête de l'entreprise du théâtre de Drury-Lane, crut pouvoir se servir de la considération que lui méritoient ses talens, pour mettre son théâtre sur le pied de ceux de Paris. S'étant assuré d'un parti, il proposa cet arrangement pour la premiere représentation qu'il annonçoit.

Cette proposition, confirmée par l'affiche, excita dans Londres une rumeur pareille à celle qu'auroit pu exciter l'apparition d'une armée ennemie. L'allarme gagna ceux

même qui ne fréquentoient jamais les théâtres. Enfin, le jour indiqué, celui de Drury-Lane se trouva rempli comme il ne l'avoit jamais été. Le plus profond silence régna dans toute l'assemblée, jusqu'à ce que la pièce fût commencée : mais à peine les acteurs eurent-ils paru, qu'il s'éleva un cri général. Les partisans de Garrik, répandus dans toutes les parties du spectacle, se mirent en devoir d'abord d'appaiser les clameurs par des remontrances & par des prières, & ensuite de les étouffer à beaux coups de poing & de bâton sur ceux qui crioient le plus fort. La mêlée devint bientôt générale : au milieu de cette mêlée, les acteurs tenant toujours le théâtre, les partisans du *moitié prix*, pour lesquels la victoire se déclaroit, arracherent les bancs qui garnissent le parterre & les deux amphithéâtres, démolirent les loges & se firent des armes de leurs débris, pour chasser les comédiens du théâtre & pour achever la déconfiture de leurs partisans. La victoire décidée, une partie de ces débris fut enlevée & emportée par

les vainqueurs en ſigne de victoire.

Le theâtre ayant été réparé & r'ouvert, la même foule y revint; & Garrik ayant paru pour faire quelques excuſes ſur ce qui s'étoit paſſé, il fut traité en homme qui auroit attenté à la majeſté du peuple Anglois : pour réparation de quoi, on exigea de lui, ſous peine de démolition totale de ſon théâtre, qu'il demanderoit pardon. Il le fit, & après avoir long-temps abandonné le théâtre, il n'y a reparu qu'en cédant aux inſtances de toute la Nobleſſe, ſoutenues de celle du Roi lui-même.

Avant cette démolition, la loge du Roi avoit, pour ornement le léopard & la licorne, ſupports des armes d'Angleterre. Ces figures maſſives & groſſièrement ſculptées, garniſſoient le devant de la loge, où elles n'étoient fixées que par quelques chevilles. Elles furent les premieres armes entre les mains du parterre mutiné : la licorne fut lancée ſur le théâtre, où elle tomba au milieu des comédiens, qui s'écartèrent pour en éviter la chûte : le léopard, ou plus lourd ou

moins adroitement lancé, n'arriva pas à ſa deſtination; il raſa l'avant-ſcène & tomba ſur le grand claveſſin de l'orcheſtre, qu'il mit en pièces. Par cet évènement, la loge du Roi a beaucoup gagné, en perdant un ornement gothique, que l'on ne s'eſt pas aviſé de rétablir.

Vers 1749, le petit théâtre de New-Market avoit eſſuyé un orage encore plus terrible. Un Italien, nommé Calagorri, y avoit établi un jeu de gibecière, & ſa dextérité lui attiroit un grand nombre de ſpectateurs. Ayant fait & répété une infinité de tours dont ces ſpectateurs ne pouvoient démêler la manipulation, pour tirer parti de leur étonnement, il annonça & afficha qu'à tel jour il feroit ſortir un homme d'une quarte à bière; meſure qui, ſur un pied de hauteur, porte environ quatre pouces de diamètre. A l'heure indiquée, le théâtre rempli de ce que Londres avoit de plus diſtingué par la naiſſance, par le rang, ou par les connoiſſances, ne put ſuffire à la foule des ſpectateurs. Tout ce qui put pénétrer s'y étant entaſſé,

Calagorri parut, remercia le public de ſon empreſſement, & offrit de faire ſortir ſon homme d'une pinte, qui eſt une demi-quarte, ſi on vouloit doubler le prix des places & payer ſur le champ. La propoſition fut acceptée, on paya, & le joueur de gobelets demanda le tems néceſſaire pour le changement de batteries qu'exigeoit le changement qu'il venoit de promettre. Une heure ſe paſſa ſans impatience de la part du public, enſuite une demi-heure; deux heures s'étant écoulées, & rien ne paroiſſant, on appella Calagorri, qui ne parut point. Les cris ayant inutilement redoublé, l'appartement qui occupoit le derrière du théâtre, fut enfoncé, & l'on n'y trouva qu'une table ſur laquelle étoient une quarte & une pinte. Le chagrin de ſe voir ainſi joué ſe tourna en fureur : les plus furieux eurent recours à la vengeance uſitée : ils ſe mirent à travailler à la démolition de la ſalle. Au milieu de ce fracas, au milieu des cris de gens entaſſés & preſſés par ceux qui étoient reſtés dehors, & qu'attiroit le bruit

du dedans, toutes les lumières se trouvant éteintes, la crainte d'être étouffé, arma toute la foule contre elle-même. Les coups voloient, la porte fut démolie, & les plus pressés échappèrent par la bréche, moulus de coups & couverts de blessures. Ceux que la fureur avoit aveuglés sur le danger, continuèrent le travail qu'ils avoient commencé, & ne se retirèrent qu'après avoir renversé le théâtre & la maison dont il faisoit partie. Parmi les personnes les plus distinguées qui se trouvèrent enveloppées dans cette bagarre, étoit le duc de Cumberland : ce prince avoit une épée de la plus grande richesse, qui lui avoit été donnée par la reine de Hongrie. Cette épée, arrachée de son côté, & fracassée dans le mouvement qu'il s'étoit donné pour sortir, fut trouvée en pièces parmi les débris du théâtre, & il donna 40 guinées à ceux qui la lui rapportèrent. Pour Calagorri, aussitôt après avoir touché l'argent de la pinte, il étoit monté sur des chevaux qui l'attendoient à une porte de derrière, profitant, pour son

évaſion, des deux heures d'attente & du temps conſidérable dont eurent beſoin, pour ſe démêler, des gens plus occupés du ſoin de leur vie, que de tirer vengeance d'un charlatan qui avoit abuſé de leur crédulité (*a*).

Tels ſont, à Londres, les effets du défaut de police dans les ſpectacles; mais il fait partie des libertés de la nation, & il eſt aiſé d'imaginer quelle carrière il laiſſe aux propos; elle s'étend au Roi lui-même, au Roi préſent. Lors de l'établiſſement du nouvel impôt ſur la bière, le Roi y avoit eſſuyé ce que l'aigreur du mécontentement peut ſuggérer à un peuple altier. S. M. a abandonné le ſpectacle, pendant mon ſéjour à Londres, déterminé, dit-on, par une plaiſanterie atroce qui lui a été adreſſée hautement & diſtinctement.

LES filles publiques, autre dé-

(*a*) On a dit depuis, que cette aventure n'étoit autre choſe qu'une farce imaginée par quelques Grands, pour eſſayer juſqu'où pouvoit aller la ſotte crédulité du Peuple.

partement

partement très-intéressant pour la police de toutes les grandes villes, paroissent inquiéter fort peu celle de Londres. Cependant elles y sont en plus grand nombre qu'à Paris, plus libres & plus effrontées qu'à Rome même. A la chûte du jour, elles garnissent les trottoirs de toutes les grandes rues par troupes de cinq ou six, la plupart fort honnêtement mises. Les boutiques où l'on vend la bière leur servent de refuge & d'attelier : ces boutiques ont communément un arrière-cabinet ou boudoir, consacré à cet usage. Plusieurs troupes attaquent en plein jour les passans, & surtout les étrangers. Ce métier est si peu clandestin, que l'on débite publiquement la liste de celles qui le font avec quelque sorte de distinction : cette liste, très-nombreuse, indique leur demeure & offre les détails les plus précis sur leur figure, sur leur taille & sur les divers talens qui les distinguent. Elle se renouvelle chaque année & se vend dans le portique de Covent-Garden, sous le titre de *Nouvelles Athalantes*, avec le nom de l'auteur,

M. Harris, au frontiſpice (*a*). On trouve auſſi là deux poëmes intitulés, l'un *The Meretriciad*, l'autre *The Courtiſan*, l'un & l'autre aſſortis à la liſte que vendent les mêmes libraires.

Outre les débitantes dans les rues & en boutique, Londres a pluſieurs honnêtes marchands en gros qui tiennent des magaſins où l'on trouve des aſſortimens complets. Un magaſin de cette denrée s'appelle *Bagno* : les prix y ſont réglés, & tout s'y paſſe avec l'honnêteté & la décence que comporte ce genre de commerce. Je dirai ailleurs quel Ordre de l'État y fournit le plus.

L'AFFAIRE de M. Wilkes, pour ſa 45ᵉ. feuille du *Lord-Britton*, a appris à toute l'Europe juſqu'à quel point la liberté de la preſſe eſt portée à Londres. Les puiſſances de

(*a*) De pareilles liſtes avoient cours à Athènes & dans la Grèce, ſuivant l'indication qu'en donne Athénée. Les auteurs en uſoient comme M. Harris, imitateur, en ce genre, d'Ammonius, d'Antiphane, de Calliſtrate, de Gorgias, d'Herméſianax.

l'Europe & leurs miniſtres prétendroient en vain joüir à Londres, de la part des écrivains, du reſpect & des égards, que le roi d'Angleterre & ſes miniſtres n'y trouvent pas eux-mêmes. De combien de ſatyres Louis XIV ne fut-il pas l'objet, long-temps même après l'entière défaite du parti Jacobite! Le lord Moleſworth, au retour de ſon ambaſſade à Copenhague, vers le commencement de ce ſiècle, donna en Angleterre une relation du Danemarck, remplie d'obſervations très-cauſtiques ſur la cour & ſur l'état de ce royaume. Le roi de Danèmarck étoit alors dans la plus grande intimité avec la cour d'Angleterre, & il donna ordre à ſon ambaſſadeur de demander au roi Guillaume une réparation éclatante de la part de l'écrivain, avec prière même de le lui livrer, pour qu'il en fît lui-même juſtice. Gardez-vous bien, répondit le roi Guillaume à l'ambaſſadeur, gardez-vous bien d'éventer cet ordre: il n'aboutiroit qu'à enrichir une nouvelle édition & à en aſſurer le débit.... Quant à la liberté de la preſſe

les Anglois mettent peu de différence entre la France & les pays d'Inquiſition. Ils me donnoient pour preuve des entraves ſous leſquelles, ſuivant eux, notre librairie gémit, la derniere édition d'Homere donnée à Paris, en 1747, au bas de laquelle on lit en effet. *Juſſu illuſtriſſimi Galliarum Cancellarii legi* Homeri opera omnia, quæ extant, græca, &c. *quæ quidem Typis ITERUM mandari poſſe cenſui. Pariſiis die duodecimâ Mai* 1744. *P. GERMAIN.* Ou, diſoient-ils, cette approbation eſt le fruit de la tyrannie la plus caractériſée, ou elle n'annonce qu'un *Penſum* donné par le Chancelier au Cenſeur, qu'il avoit trouvé en défaut ſur quelqu'autre ouvrage: *Penſum*, qui devenoit un ſupplice cruel, ſi, comme ils ſe donnoient la liberté de le préſumer, M. P. Germain ignoroit le Grec.

LES eſtampes ſatyriques excitent encore moins que les livres, l'attention de la police. Une infinité de petites boutiques, dans le quartier de Weſtminſter ſur-tout, ſont chaque jour tapiſſées d'eſtampes, où

les principaux membres du miniſtère ou du parlement ſont impitoyablement déchirés ſous des emblêmes auſſi groſſierement imaginés, que pitoyablement exécutés. Le graveur a atteint le but, s'il peut conſerver quelques traits qui rendent reconnoiſſables les perſonnages qu'il veut livrer à la riſée du peuple.

J'ai vu, dans ce genre, une eſtampe qui repréſentoit les grands-jüges amaſſés en un tas, avec leurs grandes perruques, & dormant profondément en attitudes burleſquement contraſtées. Les phyſionomies de la plupart de ces magiſtrats étoient très reconnoiſſables, & le deſſein de l'eſtampe étoit d'aſſez bonne main.





COMBATS.

TOUT ce qui n'attente directement ni à la paix publique, ni à la liberté ou à la vie du citoyen, est étranger à la police, qui, en conséquence, laisse un champ libre aux combats particuliers, très-fréquens à Londres entre les gens du peuple & quelquefois entre d'honnêtes gens, qui, par forme de récréation, veulent rosser ou être rossés.

La canaille est le juge né de ces combats, qui ont des règles traditionnelles, dont la premiere est que le combat dure jusqu'à ce que l'un des champions s'avoue vaincu, soit en demandant la paix, soit en restant à terre sans se relever, & se refusant au secours des spectateurs, toujours prêts à remettre le vaincu sur ses pieds.

Ces combats se font à coups de tête & à coups de poings. Les athlètes, en s'y présentant, quittent leurs habits, souvent la chemise même : il est de la politesse d'en user ainsi

de la part d'un Anglois à l'égard d'un étranger. On prouve par-là & que l'on ne craint point les coups, & que l'on n'a rien ſur ſoi qui puiſſe en parer ou en amortir l'effet.

Ce genre de combat tient, ſans doute, au caractère Anglois. Il a toujours été pratiqué en Angleterre, d'où il a été apporté par les Bretons-François, qui l'ont conſervé & qui le pratiquent encore avec quelques modifications (*a*). C'étoit gentilleſſe entre Anglois du plus haut rang. Dans la fameuſe entrevue de François I avec Henri VIII à Boulogne, ce dernier prit un jour le roi de France au collet & lui propoſa de lutter : le défi accepté, Henri donna à François deux crocs en jambe, que François eſquiva, & jetta l'Anglois par terre, *lui*

(*a*) Dans les *Joyeuſes Aventures*, ouvrage imprimé pour la premiere fois en 1555, le Héros de la première Nouvelle, parcourant la Bretagne, y trouva une riche maiſon de gentilhomme *où il y avoit trois filz de bon aage & de belle taille, beaulx danſeurs de paſſe-pieds & de triorhis, beaulx lutteurs, & n'en euſſent craint homme, collet à collet.*

donnant, dit Fleurange, *un merveilleux ſault* (*a*).

Ce goût tient tellement au ſang Anglois, que dans les Penſionnats d'Éton, de Weſtminſter, &c. les enfants de la première nobleſſe, que l'on y élève, ſe font de fréquens défis de cette eſpèce, & ſe battent dans toutes les règles du point-d'honneur. Pourquoi, me diſoit un de ces jeunes gens, ne me battrois-je pas ? ne vaux-je pas tout homme de mon âge ? Si je refuſe de combattre, ou ſi dans le combat je m'avoue vaincu, c'eſt un avantage que je donne ſur moi pour toute la vie ; mon adverſaire ſera éternellement en droit de dire : voilà un homme que j'ai vaincu, je vaux mieux que lui. Cependant cette jeune nobleſſe ne s'eſt point trouvée à portée de prendre dans le peuple des modèles & des exemples de cette eſpèce de férocité.

Elle s'étend aux femmes même, au moins parmi le peuple. J'ai vu, dans Holburn, une femme aux

---

(*a*) Hiſt. de Calais, par M. Lefebvre tom. 2.

prises avec un homme, qui, prenant ses avantages, se lançoit sur elle avec une fureur, dont les plus affreux symptômes étoient peints dans son attitude & dans tous les traits de son visage. Ses coups portés de toute la force dont il étoit capable, il reculoit & s'animoit par des torrens d'injures, pour revenir à la charge. La femme, qui paroissoit moins furieuse que lui, saisissoit ces intervalles pour lui sauter à belles mains au visage & aux yeux. Je vis cinq ou six voltes de ce combat, qui m'étonna d'autant plus, que la femme avoit sur le bras gauche, un enfant d'un an ou deux, qui, loin de jetter les hauts cris, ainsi qu'il est naturel aux enfans en occurences moins sérieuses, ne paroissoit pas sourciller, & sembloit prendre tranquillement leçon de ce qu'il devoit pratiquer un jour.

La police (*a*) n'a aucune inspec-

(*a*) Je n'ai pu savoir si elle a eu quelqu'influence sur la cessation de ces combats à outrance, qui, au commencement de ce siècle, se donnoient en public & sur des théâtres,

tion ſur ces combats particuliers, qui entretiennent la bravoure du peuple, mais qui ne le fortifient point contre l'arme blanche. Elle permet même que, par voie de fait, l'on prenne ſur le champ vengeance d'une inſulte que l'on ne s'eſt point attirée. Dans la rue du parlement, je vis un de ces coquins qui bordent les trottoirs de ce quartier, attaquer d'injures un honnête-homme qui paſſoit à portée de lui, & lui aller porter le poing ſous le nez. L'inſulté leva une groſſe canne qu'il avoit à la main, & l'appuya ſur le crâne de l'aggreſſeur, qui tomba ſous le coup ſans connoiſſance : l'homme à la canne continua ſon chemin. J'appris que l'inſulte qu'on lui avoit faite étant gratuite, il n'avoit aucune recherche à craindre, quand même ſon homme ſeroit mort du coup qu'il lui avoit porté.

---

entre des gladiateurs exercés comme l'étoient ceux de l'ancienne Rome (*). L'atrocité de ce ſpectacle a ſuffi, ſans doute, pour le faire abandonner.

(*) *Reflexions ſur la poëſie, premiere Partie, Sect.* 2.

Me promenant un autre jour dans le Parc S. James, je vis un Anglois, aſſez honnêtement mis, venir au milieu de la grande allée, attaquer un homme qui avoit l'air étranger & qui portoit l'épée. S'arrêtant devant lui & lui coupant le chemin, il fit mine, ſans le toucher, de lui porter de la main quelques bottes en tierce & en quarte. L'étranger, offenſé de cette inſolence, mit la main à la garde de ſon épée; & à ce geſte, l'Anglois prit la fuite à toutes jambes. Un juriſconſulte, avec lequel je me promenois alors, m'aſſura que ſi, pour répondre à cette inſolence, l'étranger, tirant l'épée, l'eût paſſée à travers le corps de l'inſolent aggreſſeur, vu l'inſulte publique, la loi le mettoit à couvert.

Cependant le meurtre eſt, en Angletere, le premier & le plus capital de tous les crimes. Le préjugé que les loix ont établi à cet égard, eſt ſi généralement & ſi profondément enraciné, qu'il eſt très-rare que les voleurs même de grand chemin aillent juſqu'à tuer. Dès que la chaleur des plus ſanglantes révo-

lutions a été passée, ce préjugé, reprenant le dessus, a conservé la vie à des personnages qu'on eût ailleurs sacrifiés de sang-froid à la raison d'État. Ainsi Richard Cromwel, Fairfax & tous les chefs du parti anti-royal, ont survécu au rétablissement de la royauté, & ont joui jusqu'à la mort de leur état. On m'a fait voir à la cour la femme d'un pair, à laquelle le titre de petite-fille ou arrière petite-fille de Cromwel, est un titre moins d'opprobre que de distinction.

La ville de Londres dénuée, ainsi que je l'ai dit, de troupes, de garde, de guet de toute espèce, peuplée de gens désarmés, (car personne n'y porte l'épée, à l'exception des médecins, toujours vétus de noir, & des officiers, lorsqu'ils sont en uniforme,) réduite pendant la nuit à la surveillance de vieillards sans armes, n'est gardée que par le commandement de Dieu : *Non occides*, & par des loix contre le meurtre, aussi sévères qu'exactement observées, sans distinction d'états, ni de personnes; soit que la loi ait influé sur le caractère de

la nation, ſoit que le caractère de la nation ait aidé & qu'il facilite l'exacte obſervation (*a*) de la loi (*b*). De toutes les grandes villes de l'Europe, Londres eſt la ſeule où il ne ſe commette ni meurtres, ni aſſaſſinats. J'en ai fait l'expérience, autant qu'il étoit en mon pouvoir. En revenant de la comédie, vers les onze heures du ſoir, je préférois aux grandes rues, de petits paſſages très-foiblement éclairés,

---

(*a*) *V. Infr.* l'article des Loix & de la Juriſprudence. Dans ſon plaidoyer pour Cécinna, Cicéron diſoit : *Nihil in civitate tam diligenter quàm jus retinendum eſt : quo ſublato, nihil eſt quod æquabile inter omnes eſſe poſſit.* Un de ces hommes rares que la France met au rang de ſes premiers hommes d'État, M. Pithou, après une vie paſſée au milieu du feu des guerres civiles, diſoit dans ſon teſtament : *Rectâ, ſincerâ, æquabili, conſtanti inter omnes juſtitiæ adminiſtratione, etiam ſceleratiſſimis atque audaciſſimis os occludi, manus obligari vidi, expertus ſum.*

(*b*) Dans le carnage qui a ſouillé preſque toutes les révolutions d'Angleterre, l'Anglois ſe reſſembloit auſſi peu à lui-même, que les Pariſiens d'aujourd'hui reſſemblent peu aux Pariſiens de la fin du XVe. ſiècle, ou aux Pariſiens de l'année 1572.

tels que ceux qui, à Paris, de la rue S. Jean de Bauvais, conduisent à la place Saint-Michel, par Saint Jean de Latran, Saint Benoît & la Sorbonne. A ceux qui me demandoient la raison de cette préférence, je répondois que je voulois savoir par moi-même, s'il étoit vrai que l'on n'assassinoit point à Londres; & j'ai eu, à cet égard, tous les éclaircissemens & toute la satisfaction que je desirois. Dans les émotions même les plus vives, me trouvant au milieu de la canaille attroupée, je l'ai vu menacer froidement, piller paisiblement des maisons qui lui étoient suspectes, jetter quelques pierres, enfin, environnée de troupes, demeurer en respect, ainsi que les troupes qui l'entouroient, par la crainte mutuelle de l'effusion de sang (*a*).

En un mot, le peuple de Londres, quoique fier, quoique haut à la main, est en soi-même un peuple bon, un peuple humain, même dans le dernier Ordre. Il paroît tel,

(*a*) *V.* Infr.

par ſon attention à prévenir les bagarres preſqu'inévitables au milieu du flux & reflux perpétuel de voitures, dans les rues les plus fréquentées & la plupart très-étroites. Si, malgré les attentions des cochers & des chartiers pour les éviter, il ſe forme quelqu'embarras, leur prompte diſpoſition à ſe détourner, à reculer, à s'ouvrir, à prêter la main, en cas de beſoin, empêche que ces embarras ne dégénèrent en ces bagarres, ſouvent meurtrieres, qui ſont ſi communes à Paris. Ajoûtons même, à l'honneur des cochers de Londres, bourgeois & autres, que 400 carroſſes que j'ai vus enſemble à Renelag, ſe placent, s'arrangent, ſe traverſent, & ſont toujours prêts, chacun au premier ordre, ſans gardes & ſans ordonnateurs qui préſident à cet arrangement.

Aux fêtes publiques, aux cérémonies qui attirent la foule, quelque grande qu'elle ſoit, les enfans & les perſonnes de petite taille ſont sûrs d'y trouver des attentions : tous s'empreſſent à leur ouvrir le paſſage, & même à les élever pour qu'ils ſe

trouvent à portée de voir. Les avenues & les portes du lieu où ſe donne la fête, ſont gardées par des gens armés, non de fuſils, de pertuiſanes, de hallebardes, mais de grands bâtons creux, qui, lorſqu'ils en uſent, ce qui arrive très-rarement, font grand bruit & peu de mal.





PAUVRES.

Si, à l'égard de tous les objets que je viens de parcourir, la police eſt ſans fonction, c'eſt, en grande partie, parce que Londres n'a point de pauvres, au moyen d'établiſſemens de charité très-riches & très-nombreux, & de ſommes immenſes que produit la taxe pour les pauvres. Chaque paroiſſe en fait la levée & la répartition : c'eſt une des premières charges auxquelles toutes les maiſons ſont impoſées, & une charge très-conſidérable. On en peut juger par le total du produit de la taxe, évalué à 20 millions (*a*). C'eſt une des impoſitions que la petite bourgeoiſie paie le plus alégrement : elle la regarde comme un fonds dont, à la mort du pere de famille, les intérêts ſont aſſurés à ſa veuve & à ſes enfans.

(*a*) Tout le numéraire énoncé dans cet Ouvrage, eſt en valeur de France.

Ou cetre taxe pourroit n'être pas portée auſſi haut, ou les pauvres en tireroient des ſecours encore plus aſſurés & plus conſidérables, ſi, contre le droit, ou au moins contre l'uſage de tous les temps & de tous les pays, perſonne ne s'en enrichiſſoit. Pendant mon ſéjour à Londres, la chambre des pairs s'occupa ſérieuſement du projet d'un bill d'adminiſtration générale, & de l'établiſſement d'un bureau pour la répartition, levée & diſtribution du produit de la taxe des pauvres. J'aſſiſtai même à une ſéance de cette chambre, qui fut remplie par cet objet, duquel ſortit un incident qui fut enfin décidé en faveur des pauvres, après une longue & vive diſcuſſion.

Cet incident fut élevé par le lord Litletton, qui obſerva que la chambre deſcendant aux détails des beſoins des pauvres & des ſecours qu'ils demandoient, il devoit lui propoſer, comme premier ſecours, le *gratis* de tous les actes qui ſe faiſoient en parlement, pour eux ou en leur nom, relativement à tout établiſſement de charité quelconque.

La propoſition touchoit principalement le chancelier, auquel paſſe une partie de ces droits, & qui préſidoit la chambre comme commiſſaire du roi. Il quitta ſa place, &, après avoir beaucoup parlé de ſes diſpoſitions perſonnelles pour l'arrangement propoſé, il ſe retrancha ſur l'uſage & ſur le danger des innovations. Le lord Mansfield, juge du banc du roi, & l'un des hommes de l'Angleterre qui manie le mieux la parole, parla auſſi aſſez longt-temps dans le ſens du chancelier. Au fond, la choſe n'avoit été miſe ſur le tapis, de la part du parti alors oppoſé à la cour, & qui s'appelloit le *Parti Patriote*, que pour faire aſſaut contre le parti du miniſtère, qu'ils appelloient le *Parti de la Corruption*. Elle fut, en conſéquence, débattue avec toute la vivacité qu'y pouvoient mettre les vues ſecrettes des propoſans & des oppoſans. Après de longs débats, les voix ſe trouvant à-peu-près partagées, on les compta avec les plus grandes précautions, & la propoſition en faveur des pauvres fut admiſe à la pluralité de trois voix.

Les deux partis ayant fait ainſi eſſai de leurs forces, & ni l'un ni l'autre n'y comptant pas aſſez pour s'en prévaloir dans le bill d'adminiſtration générale, on en eſt demeuré au projet. Quel intérêt, dira-t-on, peuvent avoir ces partis à influer excluſivement ſur un bill de cette nature ? L'intérêt de compoſer le bureau de gens affidés, & de procurer à ſes partiſans, des places toujours lucratives, ou pour ce monde, ou pour l'autre. D'ailleurs, changer l'adminiſtration actuelle, c'étoit ſoulever une foule de gens qu'auroit ruiné le nouveau plan ; & chaque parti a, parmi ces gens, eccléſiaſtiques & autres, des champions qu'il eſt intéreſſant de ſe conſerver.

Quoi qu'il en ſoit, la taxe des pauvres, malgré les abus inſéparables de toute affaire pécuniaire, malgré l'énorme quotité de cette taxe, eſt le plus beau moyen dont un peuple opulent puiſſe ſe faire honneur de ſes richeſſes. En aidant des familles laborieuſes, en banniſſant de Londres la mendicité, elle a délivré la police des princi-

paux objets de ſollicitude qui l'occupent ailleurs.

A juger de cette police par *l'Appel aux Nations*, qu'interjetta M. de la Condamine, d'un mauvais procédé dont il ſe plaignoit de la part d'un juge de paix, on pourroit prendre, de ceux qui l'exercent, une idée très-ſiniſtre; mais la juſtice qui fut faite de ce juge, a ſuffiſamment juſtifié le gouvernement (*a*).

Si l'on jugeoit de l'état du peuple de Londres par le gain journalier des artiſans, ce peuple pourroit être regardé comme très-riche, en comparaiſon du peuple de Paris, le prix de ſes journées étant preſque double de celui qui ſe paie à Paris: & il ſeroit relativement d'autant plus aiſé, qu'en général il eſt auſſi réglé dans ſes mœurs & dans ſa conduite, que le peuple de Paris, généralement pris, l'eſt peu. Mais il vit bien, il eſt bien vêtu (*b*), il multiplie beaucoup; & tout eſt

(*a*) Voyez ſur ce fait une lettre de M. de la Condamine lui-même, Mercure de France Juillet 1770.

(*b*) En traverſant la Tamiſe, j'ai eu ſouvent, pour bateliers, des gens en bas de ſoie.

à Londres d'une ſi exceſſive cherté, qu'en gagnant beaucoup, & ne dépenſant que pour le néceſſaire, il vit, ainſi qu'ailleurs, au jour la journée. Les provinces de l'Angleterre ſont, pour ces objets, à l'égard de Londres, ce qu'eſt la France à l'égard de Paris; & dans l'un & l'autre pays, la même balance eſt établie entre le peuple de la campagne & le peuple des villes; ſi toutefois, du côte de l'Angleterre, tout l'avantage n'eſt pas pour le campagnard, qui goûte cette félicité dont jouiſſoit le peuple d'Iſrael, dans ſes jours les plus heureux: *Habitabat unuſquiſque, abſque timore ullo, ſub vite ſuâ & ſub ficu ſuâ, & comedebat de ficu ſuâ & vineâ ſuâ, & bibebat de ciſternis ſuis*: état qu'avoient précédé & que ſuivirent des ſiècles de ſang & de larmes, où les triſtes cultivateurs *euntes ibant & flebant mittentes ſemina ſua*. Pſ. 125.

Pour que l'on puiſſe juger de la cherté des denrées à Londre, je vais donner un état de leur prix pendant que j'y ai ſéjourné: le pain ſe vendoit 5 à 6 ſ., la viande 9 ſ.; la pièce de bœuf 16-18 ſ. la livre,

le lard 20 ſ., le beurre 25 ſ., la chandelle 14 ſ., le prix d'une vache laitiere eſt de 12 à 15 guinées ; l'arpent de terre, aux environs de Londres, ſe loue le même prix par an, & une voiture de fumier, pris à Londres, eſt de 12 l. Cette cherté des denrées excitoit les clameurs du peuple, mais elle ne faiſoit pas famine, & le parlement aſſemblé ne s'en occupa que ſur de longues & de vives ſollicitations de la part de la populace ameutée. Toutes les meſures qu'il prit à cet égard, ſe bornerent à fermer les ports aux grains d'Angleterre, & à les ouvrir pour trois mois aux grains étrangers. Dans les délibérations ſur cet objet, un des premiers pairs dit que la cherté étoit moins une preuve de la diſette de grains, que de la ſurabondance d'or & d'argent que la guerre & le commerce apportoient en Angleterre ; que la campagne participoit par-là à cette ſurabondance, qui ſe répandoit ſur le cultivateur ; enfin, qu'on la devoit d'autant moins regarder comme un mal dont on dût s'occuper, qu'elle étoit un des plus forts liens

que l'on eût pu imaginer pour attacher, dans la constitution présente, le peuple au gouvernement. Cet avis s'étant répandu dans le peuple, y excita la révolte formelle, dont je parlerai ailleurs.

Le pain Anglois est bon & délicat, quoiqu'avec beaucoup de mie. Ce sont les Anglois qui ont imaginé d'user de la levure de bière au lieu de levain : usage qui eut tant de peine à s'introduire à Paris vers le milieu du dernier siècle. La première édition de l'histoire de la police de Paris, offre les pièces très-singulières de la contestation qu'il occasionna. Le parlement s'en trouvant saisi, prit les avis de notables bourgeois, de la faculté de médecine & presque de la Sorbonne; & ces avis contradictoires augmentant la difficulté loin de la résoudre, le petit-pain s'est maintenu de lui-même en possession de la levure de bière. Il en sera sans doute ainsi de l'inoculation, dont l'Europe aura pareillement obligation à l'Angleterre. Ceux qui s'y intéressent pour ou contre, ne peuvent lire sans intérêt & sans plaisir les pièces

pièces recueillies par le commiſſaire la Marre ; l'avis, ſur-tout, du fameux libraire Vitré : cet avis ne pourroit être plus plaiſant, quand Molière lui-même l'auroit rédigé.

Le beurre & le thé, dont vivent les gens de Londres depuis le matin jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-dînée, occaſionnent la plus grande conſommation de pain, qui ſe coupe par tranches tranſverſales, d'un mince qui fait autant d'honneur à l'adreſſe du coupeur, qu'au tranchant du couteau. Deux ou trois de ces tranches fourniſſent à un déjeûné. Ils n'en ſont pas moins économes dans leurs repas : ce qui y ſuffit, en ce genre, à un François d'un appétit ordinaire, pourroit ſuffire à trois Anglois de bon appétit. Ils ſemblent n'uſer de pain que dans la crainte de paſſer pour faire tous leurs repas ſans pain : d'après le goût national, leurs médecins regardent le pain comme le plus lourd & le moins digeſtif de tous les alimens. C'eſt ce goût, & l'uſage établi en conſéquence, qui met les Anglois en état d'exporter de leurs iſles une quantité prodigieuſe

de grains : exportation qui prouve moins la ſurabondance en ce genre, que le peu de conſommation. Auſſi la cherté du grain fait-elle peu de ſenſation, même dans le peuple, qui ſe paſſeroit aiſément de pain, ſi les circonſtances l'exigeoient.

De-là, on peut conclure, en paſſant, que la culture doit être dirigée en France ſur des principes différens de ceux qui la règlent en Angleterre, où la moitié du terrein eſt & doit être en pâtures & en pacages.





VIANDE.

J'AVOIS beaucoup ouï parler de l'excellence de la viande que l'on mange en Angleterre; mais en ayant ufé de toutes les manières dont on la fert, c'eft-à-dire, ou rôtie, ou bouillie, je n'y ai trouvé ni la fermeté, ni le fuc, ni la fineffe qu'a celle de France. La volaille eft molle & baveufe; le veau a toute l'imperfection d'une viande non encore formée; le mouton n'a de mérite qu'une graiffe d'autant plus frappante, que les bouchers ne détachent le fuif d'aucune partie : le bœuf même, d'une chair moins compacte & plus divifible que celui de France, & par conféquent d'une maftication & d'une digeftion plus faciles, n'a pu en impofer que par-là, & par fa graiffe énorme (*a*),

(*a*) Cette haute graiffe de la viande que confomment les Anglois, femble vérifier, à leur égard, la prophétie d'Ezéchiel, 39-19, *comedetis adipem in faturitatem.*

aux François qui l'exaltent au-dessus de celui de France. La comparaison, entre l'un & l'autre, se trouve décidée par un fait journalier. Les Anglois ne connoissent ni soupe, ni ce que l'on appelle en France le bouilli. S'ils font quelquefois de la soupe pour des malades, ou pour des étrangers qui ne peuvent s'en passer, le bœuf avec lequel ils l'ont faite, ne reparoît plus, au moins sur les bonnes tables : totalement épuisé & dépouillé de ses sucs, il n'est ni présentable, ni mangeable : c'est un *cuput mortuum*. Celui qui se sert bouilli, ne passe sur le feu que le tems nécessaire pour la cuisson, & l'on jette l'eau où il a cuit. Dans le ménage que je tenois à Londres, les jours où je mangeois chez moi, j'avois le pot-au-feu : si le bœuf y avoit bouilli plus de deux heures, il n'étoit plus possible d'en manger; mais la soupe étoit meilleure. En abrégeant l'opération, on parvenoit à avoir un bouilli qui conservoit encore quelques sucs, mais aux dépens de la soupe, dont les Anglois aiment mieux se passer, moins par choix que par nécessité.

Si, de la végétation, on peut conclure à la nutrition animale, celle d'Angleterre nous expliquera pourquoi la chair des animaux, chacun très-grand dans ſon eſpèce, y eſt moins ferme, moins compacte, moins ſucculente qu'en France. En effet, dans une température qui n'a ni les grandes chaleurs, ni les froids exceſſifs de la France, l'atmoſphère d'Angleterre, chargée de brouillards & toujours humide en hâtant la végétation, la rend plus forte & plus vigoureuſe, au moyen de la ſoupleſſe, toujours uniforme, que conſervent les couloirs dans leſquels circulent les ſucs nourriciers. Cela ſe reconnoît, au moins dans les cantons que j'ai parcourus, à l'inſpection du bois, ſoit coupé, ſoit ſur pied. L'orme, par exemple, & dans ſa tige, & dans ſes pouſſes, & dans ſon écorce, a l'air du peuplier de France; & le peuplier, qui a pris ſa groſſeur, l'air des ſaules de France dans toute leur vigueur: tous ces arbres ſont également couverts, dans toutes leurs parties, d'une mouſſe, ou plutôt d'un duvet léger & verdâtre, qui s'enlève à la

main, & qui eſt, ſans doute, autant l'effet d'une tranſpiration toujours aiſée, que de l'humidité de l'atmoſphère dans laquelle ils nâgent continuellement. Auſſi eſt-ce en Angleterre que les platanes, & autres arbres de mode, ont, dans leur croiſſance, cette célérité prodigieuſe que le climat de France n'obtiendra jamais.

Etendez cette analogie aux herbages & à tous les menus végétaux, dont ſe nourrit le bétail (*a*); étendez-la à la nutrition animale, il en réſultera que la chair des animaux, d'une ſubſtance moins ferme, moins compacte, moins ſolide que celle des animaux de France, n'eſt pas également capable de ſoutenir l'opération qui prépare le meilleur plat de la cuiſine Françoiſe. C'eſt peut-être par cette raiſon que notre bœuf ſalé eſt tellement inférieur au bœuf ſalé d'Angleterre & d'Irlande, que nos armateurs eux-mêmes

(*a*) De-là la perfection du lait & de tout le laitage à Londres même, dont la conſommation, en ce genre, eſt au moins double de celle de Paris.

préfèrent ce dernier à celui de France : une chair prend plus ou moins le ſel & toutes les préparations qu'exige la ſalure, en raiſon du moins ou du plus de denſité dans ſes parties.

L'iſle de Man, ſituée à une diſtance égale de l'Angleterte, de l'Ecoſſe & de l'Irlande, offre le contraire de tout ce que l'on voit, dans ce genre, en Angleterre; ſon ſol très-élevé, dénué de bois & ouvert à tous les vents, eſt peuplé d'hommes & d'animaux de la plus petite eſpèce ; mais ces animaux, comparés à ceux de l'Angleterre, ſont pour la ſubſtance & le ſuc, ce qu'eſt en France un mouton des plaines de Champagne, à l'égard d'un mouton nourri dans les gras pâturages de la Normandie.

Le prix des légumes eſt à Londres, en raiſon de la cherté des autres denrées (*a*), & ils n'en ſont pas meilleurs. Tous ceux du crû des environs de Londres, choux, raves, épinars, imprégnés de la fumée du

(*a*) Un poireau ſe vendoit 2 ſ.

charbon de terre qui remplit l'atmoſphère de cette ville, ont un goût très-déſagréable, qu'ils communiquent aux viandes avec leſquelles on les a fait cuire. Je n'ai mangé de bon, en ce genre, que les aſperges, qui avoient, ſans doute, crû dans des campagnes éloignées de Londres. Au reſte, la douceur conſtante de la température de l'Angleterre, diſpenſe les jardiniers de la plupart des précautions & des attentions auxquelles ſont ſoumis les jardiniers de France. Ils ſèment preſque tout en pleine terre, plus ou moins nourrie de terreau. Je n'ai vu de couches que dans les campagnes les plus ſomptueuſement tenues.





PROPRETÉ.

L'AIR humide & presque toujours embrumé qui enveloppe Londres, exige la plus grande propreté; & à cet égard, les habitans de Londres peuvent entrer en comparaison avec les Hollandois. La vaisselle, les foyers, les meubles, les appartemens, les portes, les escaliers, les portes même de la rue, leurs serrures & leurs grands heurtoirs en cuivre jaune, tout est, chaque jour, lavé, écuré, frotté. Dans les maisons même dont les appartemens sont au louage, le milieu de l'escalier est couvert d'un tapis destiné à recevoir, à la décharge de l'escalier même, la boue que l'on apporte du dehors. Tous les appartemens ont de pareils tapis, dont l'usage a passé en France depuis quelques années.

Mais ce qui étoit de nécessité en Angleterre, n'est en France que de somptuosité. Les maison de Londres sont toutes bâties en sapin;

les eſcaliers & les planchers ſont de la même matière, qui ne peut ſoutenir le frottement continu des pieds ſans s'écorcher & s'écailler : de-là la néceſſité des tapis. Au reſte, ces planchers, d'un ſapin choiſi, lavés & frottés tous les jours, ont un air de blancheur, de fraîcheur & de propreté que n'a pas toujours le parquet le plus fini (*a*).

C'eſt préciſément pour ſe défendre de l'humidité, que les Anglois ſont dans l'uſage de laver chaque jour leurs appartemens : uſage qui y rend le feu d'une indiſpenſable néceſſité dans le temps même où il ſeroit le plus aiſé de s'en paſſer ; mais dans ce temps même, il ſeroit, diſent-ils, encore plus néceſſaire, ſi l'eau n'abſorboit pas l'humidité que l'air porte & dépoſe par-tout. Ainſi Londres ſeroit inhabitable ; ſi, pour fournir au beſoin continu du feu, elle ne trouvoit pas, dans le charbon de terre, une reſ-

---

(*a*) Ce goût pour la propreté a banni de Londres les petits chiens, qui vivent à Paris avec tous les états, & qui rempliſſent les maiſons, les rues & les égliſes.

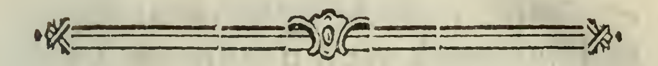
ſource à laquelle ne pourroient ſuffire les plus immenſes forêts.

Pour prouver combien Londres reſſemble peu à Paris, & par ce beſoin, & par ſes reſſources, il ſuffit de dire que, dans les beaux jours du mois de Mai, toutes les pièces du *Muſée Britannique*, pièces auſſi prodigieuſes par leur nombre que par leur étendue, avoient dans chaque cheminée un foyer allumé, moins pour les échauffer, que pour mettre à couvert des atteintes de l'humidité, les livres, les manuſcrits, les chartes & les collections en tout genre de curioſité, dont ce *Muſée* eſt le dépôt commun (*a*). Les bibliothèques publiques de Paris, celle même du Roi, n'ont pas beſoin de ce ſecours pour la conſervation des dépôts très-précieux qu'elles renferment : le ſoin

(*a*) On a la même attention pour les pièces du château de Hamptoncourt, où le Roi Guillaume a fait placer les fameux cartons de Raphaël, cartons que Richardſon regarde comme très-ſupérieurs à tout ce que poſſède Rome & l'Italie des ouvrages de ce grand maître.

que l'on prend à Londres pour chauffer ces dépôts, eſt égal à celui que l'on a à Paris pour en écarter le feu.





DOMESTIQUES.

LA propreté des gens de Londres, dans leurs appartemens & dans toutes les parties de leur ameublement, exige, de la part des domestiques, des soins & une attention qui ne paroissent point leur coûter, & qui n'égalent pas encore ceux qu'ils apportent au service personnel de leurs maîtres. Je parlerai à l'article des Arts d'un chambranle de cheminée, dont la sculpture, formée de figures très-délicatement terminées & presque toutes en saillie, me fit trembler pour ce morceau destiné à être livré aux mains des domestiques. Je témoignai mes allarmes au sculpteur lui-même, dans l'attelier duquel il étoit encore; mais il me rassura, & m'apprit qu'il avoit plus à gagner qu'à perdre en de telles mains. En un mot, l'exactitude des domestiques est égale à la ponctualité des maîtres, qui, communément, suivent, dans tous les détails de leur vie, un ordre invariable. Toute la livrée, tout le domestique de la bourgeoisie

eſt ſimplement & ſolidement vétu, & l'inſolence n'eſt d'étiquette dans aucun rang de cet ordre. Les cochers ont, par diſtinction, une houppelande, ornée d'une rotonde à deux ou trois étages, tous chargés de longues franges, & dont le dernier leur bat au milieu du dos. Avec cette houppelande ſur le corps, perchés ſur des ſiéges très-élevés, le corps plié en deux & les jambes battant de l'arrière à l'avant, ils reſſemblent, on ne peut pas moins, à ces cochers du bon air, qui font étinceler le pavé de Paris. Quant à cet extérieur & à cette poſition, le cocher du miniſtre, du premier ſeigneur, du premier négociant de Londres, n'a rien qui le diſtingue de ſes camarades, qui ne paroiſſent point regarder le cocher même de la place comme un être qui leur ſoit inférieur.

Les ſervantes de la petite bourgeoiſie, les femmes-de-chambre de la haute & petite nobleſſe, font cortège à leurs dames dans les rues & dans les promenades publiques, miſes de maniere que, ſi on ne connoît pas la maitreſſe, il eſt bien difficile de la diſtinguer de ſa ſuivante.

L'aſſiduité, les attentions, la propreté, le travail, la ponctualité qu'exigent les Anglois de leurs domeſtiques, règlent le prix de leurs gages, c'eſt-à-dire que ces gages ſont très-forts. On peut en juger par ceux que donnoit l'hôte chez lequel j'avois un appartement, à une groſſe ſervante Galloiſe, qui arrivoit de ſa province, qui entendoit à peine l'Anglois, qui ne ſavoit que laver, balayer & écurer, & qui ne vouloit pas en apprendre davantage. Les gages de cette fille étoient de ſix guinées, outre une guinée par an pour ſon thé, que tous les domeſtiques prennent ou en argent, ou en nature, & le matin, & dans l'après-dînée. Les gages d'une cuiſinière, qui ſait faire griller ou bouillir la viande, ſont de 20 guinées. Les profits des domeſtiques doublent leurs gages. Ces profits ne ſont pas des droits excluſivement établis ſur les étrangers, ainſi qu'on l'imagine communément. Tous les Anglois y ſont ſoumis, & ils les paient exactement chez leurs amis & chez leurs plus proches parens. La ſœur de mon hôteſſe les payoit toutes les fois qu'elle venoit manger

ou prendre le thé chez elle. Les ſeigneurs Ecoſſois ont travaillé les premiers à affranchir les étrangers de ces droits, & ils ont formé une aſſociation qui a eu, pour premier objet, l'augmentation des gages des domeſtiques. Le lord Morton m'en inſtruiſit lui-même, comme j'allois le quitter, après avoir dîné chez lui : il m'apprit qu'il étoit un des chefs de l'aſſociation. Dans les autres maiſons du même rang, où j'ai mangé, le même ordre étoit ſans doute donné : n'y voyant point les domeſtiques ſe mettre en poſture de recevoir, j'en uſois à la Françoiſe. Les gazettes ont retenti de ſoulèvements des Domeſtiques, occaſionnés par la ſuppreſſion de l'ancien uſage. Il eſt à préſumer que la victoire ſera pour les maîtres, ſi toutefois la liberté Angloiſe ne ſe met pas de la partie. Malgré cet uſage, qui, à certains égards, eſt celui de Rome & d'une partie de l'Italie, on ne paie point les cartes dans les maiſons où l'on joue. Pendant ſon ambaſſade à Londres, M. le duc de Nivernois avoit, à ce dernier égard, mis ſa maiſon au ton de l'Angleterre.



BÂTISSE DES MAISONS.

LES loyers ſont un autre objet de dépenſe très-conſidérable. Excepté quelques maiſons au centre de la cité, toutes les maiſons de Londres appartiennent à des Entrepreneurs, qui bâtiſſent ſur un terrein pris à bail pour 40, 60, 99 ans, à condition de remettre, à fin de bail, au propriétaire du terrein, le bâtiment en l'état où il ſe trouvera : la convention faite, la ſolidité de la conſtruction ſe meſure ſur la durée du bail, comme la chauſſure ſur un pied.

Celles qui ſont aux moindres termes, n'ont, pour ainſi dire, que l'ame : *de cannâ ſtraminibuſque domos.* Il eſt vrai que le parement extérieur eſt en brique; mais il n'eſt que d'une ſeule brique, & ces briques, faites de la première terre qui tombe ſous la main, & ſeulement préſentées au feu, valent à peine les carreaux de terre pétrie & ſéchée au ſoleil, qui, dans certains pays, tiennent lieu de

pierres pour les bâtimens. Dans les nouveaux quartiers de Londres, la brique se fait souvent sur le terrein même, & l'on y emploie la terre que fournissent les fouilles pour les souterrains & pour les fondemens. On mêle à cette terre, en manière de phlogistique, les cendres ramassées dans Londres, par des voituriers distingués des boueurs : on m'a même assuré que les vuidanges des privés entroient, à certaine dose, dans la composition de cette brique.

L'intérieur de ces bâtimens est traité avec la même légèreté que l'extérieur : des brins de sapin tiennent lieu de poûtres; toute la menuiserie est de la même matière & de tout ce que l'on a pu trouver de plus mince. En gagnant du terrein, on diminue d'autant la dépense. Les appartemens sont lambrissés aux deux tiers de leur hauteur, & le lambris creux, qui accompagne les fenêtres, reçoit des contre-poids, au moyen desquels elles se lèvent & s'abaissent par la plus légère impulsion. Dans des maisons ainsi construites, il est aisé d'imaginer quels

progrès, quels ravages doivent faire les incendies preſqu'inévitables.

Au moyen des arrangemens avec les entrepreneurs, les propriétaires des terreins aſſûrent & renouvellent les fonds très-conſidérables que leur produiſent ces terreins (*a*); les entrepreneurs ne laiſſent point dans leurs familles des ſemences à ces diſcuſſions interminables, qui naiſſent des actions en garantie & en hypothèque; les citoyens trouvent à ſe loger au meilleur compte que puiſſe le permettre l'exceſſive cherté des loyers en général : enfin, les Anglois trouvent dans leurs maiſons, ainſi que les Orientaux, de quoi ſe rappeller à chaque inſtant, que l'homme n'a de domicile fixe & certain que dans le tombeau.

Toutes les maiſons de Londres, ſoit ſolidement, ſoit légèrement bâties, ſont *aſſurées* contre les incendies. Le prix de l'aſſurance ſe règle ſur

(*a*) Le fond de trois ou quatre des nouveaux quartiers appartient au duc de Bedfort.

celui du loyer, & les dangers de feu ſont au compte des aſſureurs. Indépendamment de l'eſprit de calcul qui régit, pour ainſi dire, l'Angleterre, cet établiſſement doit ſon origine à l'impreſſion très-profonde que produiſit, dans les habitans de Londres, le grand incendie de 1666.

Les locataires ont le même avantage pour les meubles, que des compagnies leur aſſûrent au pied d'un inventaire fait entr'eux & les aſſureurs.

Ces expédiens, qui aſſûrent l'éternité à la ville de Londres, n'ont point encore gagné celle de Paris.

J'ai dit qu'à Londres les loyers étoient d'une exceſſive cherté. Pour s'en aſſurer, il ſuffit de ſavoir que la maiſon où j'avois un appartement, bâtie ſur un terrein irrégulier, en forme de claveſſin, de 60 pieds de profondeur ſur 14 de large, dans ſa plus grande largeur, n'ayant que trois étages, y compris la cuiſine & quelques offices en ſouterrains, étoit louée 38 guinées : le locataire étoit encore chargé de payer une guinée pour l'eau qu'ont toutes les mai-

ſons, deux pour la taxe des pauvres, & trois pour l'impôt ſur les fenêtres, balayeurs & *ouach-men*.

Cette eau, qu'ont toutes les maiſons, leur eſt régulièrement diſtribuée trois fois par ſemaine, au *pro-rata* de la conſommation de chaque maiſon. Elle y vient par des canaux ſouterrains, d'un diamètre proportionné à la quotité de la diſtribution : on la reçoit & on la conſerve dans de grandes pipes cerclées de fer.

Cette eau, qui n'eſt point bonne, vient de la Tamiſe, d'où elle eſt élevée par des pompes, dont la première fut imaginée & placée au bas du pont de Londres, ſous le règne d'Eliſabeth, par un gentilhomme Allemand. Perfectionnée depuis par un réfugié François, nommé Savari, elle a été décrite par Deſaguilliers, & elle vient d'être appliquée, par un médecin François, au deſſalement de l'eau de la mer. Le comte d'Hérouville s'en eſt auſſi ſervi pour les deſſèchemens qu'il a entrepris depuis quelques années, dans les environs de Dunkerque. La vapeur de l'eau exaltée & raréfiée par l'é-

bullition, eſt le reſſort de cette machine : reſſort dont la force ſeroit incompréhenſible, ſi l'on n'en avoit pas l'effet ſous les yeux.

Les parties de Londres les moins à portée de la Tamiſe, par leur éloignement, ou par leur élévation, étoient privées d'eau. Un bon citoyen y a pourvu par une entrepriſe qui trouvera ſa place parmi les établiſſemens patriotiques.





PROMENADES.

OUTRE le parc S.-James, le Gréen-parc & Hyde-parc, qui ſont une continuité du premier, & qui ſe trouvent, comme les Tuileries, à l'extrémité de la ville, l'intérieur de Londres a pluſieurs promenades, d'autant plus agréables aux Anglois, qu'elles ſont moins fréquentées & plus ſolitaires que le parc. Tels ſont les jardins renfermés dans les enceintes du Temple, de Gray's-inn & Lincoln-inn. Ils ſont formés de boulingrins très-bien tenus, & plantés d'arbres ou taillés en pomme ou à haute tige: quelques-uns de ces jardins ont quelques parties en jardinage. Les boulingrins de Lincoln-inn ont des ſtatues, qui, dans le total forment une aſſez agréable décoration.

Le parc S.-James & ſes dépendances ne ſont point auſſi-bien tenus que ces jardins particuliers. Dans la partie la plus voiſine de Weſtminſter, c'eſt la nature toute brute: c'eſt une prairie irrégulièrement coupée & arroſée par des canaux,

plantée de ſaules & de peupliers jettés au haſard. Et dans ces parties, & dans celles même qui ſont le rendez-vous de la cour & de tout le beau monde, les boulingrins ſont couverts de vaches, abandonnées à elles-mêmes, ou paiſſant, ou buvant, ou ruminant, les unes debout, les autres couchées : cela répand, ſur ces promenades, un air de vie qui en bannit la ſolitude, lorſqu'il y a peu de monde. Sont-elles remplies : cela y réunit, ſous un même coup d'œil, la foule, le luxe & le brillant d'une ville auſſi opulente que peuplée, dans le contraſte le plus piquant avec la ſimplicité champêtre.

Conformément à cette ſimplicité, la plupart de ces vaches ſe rendent, à midi & le ſoir, vers la porte par laquelle le parc communique avec le quartier de Withall. Attachées, ſur une file, à des piquets, au bord du boulingrin le plus près de la porte, elles abreuvent les paſſans de leur lait, qui, tiré ſur le champ, eſt ſervi avec toute la propreté Angloiſe, dans de grandes taſſes à thé, à raiſon d'un ſou par taſſe.

J'ÉTOIS



VINS.

J'ÉTOIS aussi peu fait au lait, qu'à la bière & au thé : je fus bientôt accoutumé à tout cela ; mais il me fut impossible de m'accoutumer au vin de Londres.

Le plus usuel est de trois sortes, *dites* de Porto, de Bordeaux & de Bourgogne, en rouge ; d'Espagne ou des Canaries, en blanc. Le Porto, ne laissant rien à la bouche, n'agit sur l'estomac que par sa pesanteur : le Bordeaux, de l'espèce la plus foncée & la plus épaisse, est animé & fouetté par une légère teinte d'esprit de vin. J'ai bu du Bourgogne à de très-bonnes tables : il coûtoit 12 liv. la bouteille ; mais il laissoit à la bouche un arrière-goût d'eau-de-vie. Quant au vin blanc, il est, pour la plus grande partie, entièrement factice : les Anglois le servent & le boivent comme tel, & il leur plaît.

A l'égard des vins rouges, j'ai su, d'un maître de l'art, que les paysans recueillent soigneusement, dans les

haies de tous les environs de Londres, les griottes & mûres ſauvages qui y croiſſent ; qu'on vient publiquement les vendre aux marchands de vin ; que pluſieurs de ces marchands ont à la campagne des plants de ronces & d'arbuſtes ſauvages qui portent ces eſpèces de fruits, dont la maturité fixe le temps des vendanges de Londres : c'eſt-à-dire qu'alors ſe compoſent les vins, dont la baſe eſt un jus de navets bouillis jusqu'à entière diſſolution. Ce jus, mixtionné avec celui de fruits ſauvages, avec de la bière, avec de la litarge, donne, après une légère fermentation, le vin de Porto, que conſomment les cabarets & les guinguettes de Londres : on le fait entrer, *ſuivant l'art*, à plus légère ou plus forte doſe, dans les vins de Bordeaux, & même dans le vin de Bourgogne, qui, en ſortant des mains de pluſieurs commiſſionnaires Bourguignons, n'eſt que trop ſouvent un mauvais rapé de vins de Languedoc & de Provence.

Je n'ai bu de vin non apprêté, qu'en deux maiſons : chez un banquier François, qui, ayant maiſon à

Lisbonne, regardoit, comme un avantage capital, la commodité qu'elle lui procuroit d'avoir du vin de Porto, tel que le donne la nature; & ce vin, très-foncé en couleur, mais pétillant & plein d'esprits, ressembloit au vin de Bordeaux bien choisi, bien en boite, & bu à Bordeaux même.

Le chirurgien dont j'avois eu la compagnie de Douvres à Londres, avoit rapporté de France deux bouteilles de vin de Mâcon bien choisi : lorsque dans mes courses vers son quartier, j'allois le voir, il fermoit son cabinet, me faisoit passer dans l'arrière-cabinet, & tiroit d'une armoire où il renfermoit ses effets les plus précieux, une de ces bouteilles de Mâcon, dont nous buvions chacun un verre, à la santé de la France & des François.

L'Angleterre eut autrefois des vignes dans quelques cantons du pays de Galles, & même dans quelques provinces du Nord. La variation continuelle de la température & l'humidité constante du climat étoient peu favorables à ces vignes, qui, n'arrivant que rarement à une

entière maturité, donnoient le vin qu'il eſt aiſé d'imaginer. Depuis qu'une culture raiſonnée a mis l'Angleterre en état de tirer de ſon ſol tout le parti poſſible, le cultivateur Anglois, renonçant à celle de la vigne, s'eſt borné à quelques treilles, qui lui donnent, pour les deſſerts, un raiſin qui, dans les expoſitions les plus favorables, atteint rarement une parfaite maturité.

J'ai vu cependant à Cobham, dans un très beau parc, qui appartient a M. Hamilton, un rideau bien expoſé, où l'on avoit planté environ un demi-arpent en plant de Bourgogne. On avoit rapporté, de différens endroits, la terre que l'on avoit jugé la plus convenable à cette culture, que le maître affectionnoit, & pour laquelle il n'épargnoit ni ſoins ni dépenſes. Lorſque je vis cette vigne, on venoit d'y repiquer les échalas, & ces échalas n'étoient autre choſe que des ſegmens de ces grandes perches que l'on emploie dans les houblonnières. Je fis part au vigneron de mes obſervations ſur ce mauvais choix. En effet, ces perches, par leur volume & par la

proximité à laquelle elles ſont plantées, font un ombrage plus nuiſible là, que par-tout ailleurs ; & les ſucs qu'elles dépoſent, en pourriſſant, ſe mêlant à ceux dont ſe nourrit la vigne, achèvent de les altérer & de les énerver. Le vigneron accueillit mes obſervations, avec promeſſe de remplacer les tronçons de perches par des échalas, ou des baguettes les plus légères qu'il ſeroit poſſible.

J'ai depuis eu le bonheur de goûter du vin du crû de cette vigne ; c'étoit, à l'œil, une liqueur d'un gris ſale ; c'étoit, au goût, un mélange de verjus & de vinaigre liés par un mauvais goût de terroir.

Tel eſt le phyſique de Londres. Conſidérons-en maintenant la partie animée, je veux dire les habitans, qui, dans la première courſe que je fis le lendemain de mon arrivée, m'étonnèrent plus que la ville qu'ils habitent.



PEUPLE DE LONDRES.

Il faut bien diſtinguer dans ce peuple, les crocheteurs, les matelots, les porteurs de chaiſe & tous les journaliers répandus dans les rues, non-ſeulement des honnêtes-gens, dont pluſieurs vont à pied uniquement par goût, mais même de la dernière claſſe des marchands tenant boutique.

Les premiers ſont la plus inſolente canaille que l'on pût rencontrer dans des pays où il n'y auroit ni loi ni police. Les François, ſur leſquels ſe déploie principalement leur groſſiéreté, auroient tort de s'en plaindre, puiſque les honnêtes-gens de Londres n'en ſont pas eux-mêmes à couvert. Demandez-leur une rue : ſi elle eſt à droite, ils vous l'indiquent à gauche, ou ils vous renvoient de main en main à leurs camarades. Les injures les plus atroces aſſaiſonnent ces politeſſes. Pour en être aſſailli, il n'eſt pas néceſſaire de lier converſation avec

eux : il ſuffit de paſſer à leur portée. Mon air François, malgré la ſimplicité de mon acoûtrement, me procuroit, à chaque coin de rue, des litanies d'injures, à travers leſquelles je gliſſois, louant Dieu de ne pas entendre l'Anglois. Les *Kyrie* de ces litanies étoient *French dog*, *French B.....* : y répondre, c'étoit lier partie pour ſe battre, & ma curioſité n'alloit pas juſques-là. Je vis lier une ſemblable partie entre un crocheteur & un François qui lui avoit craché au viſage, ne pouvant répondre autrement aux injures qu'il lui vomiſſoit, ſans avoir été provoqué. Le feu maréchal de Saxe, courant Londres à pied, eut, avec un boueur, une affaire qu'il termina en un tour de main, avec l'applaudiſſement unanime de tous les ſpectateurs : il laiſſa venir ſur lui ſon boueur, le ſaiſit par le chignon & le fit voler en l'air, en le dirigeant de manière qu'il retomba au milieu de ſon tombereau rempli juſqu'aux bords d'une boue liquide.

Paſſant un jour du haut au bas Chelſéa, avec M. Hutton, dont je parlerai plus amplement ci-après,

vingt bateliers de la Tamiſe, quittant leur ouvrage, ſe mirent en ligne, & l'aſſaillirent, à mon honneur, de toutes les horreurs que peut fournir la langue Angloiſe, ſe relayant comme des bacheliers qui auroient ſoutenu thèſe : à la troiſième bordée, M. Hutton s'arrêtant, leur cria, qu'ils diſoient les plus belles choſes du monde, mais que malheureuſement il étoit ſourd : qu'à mon égard, je n'entendois pas un mot d'Anglois & que c'étoit tirer au mur. Cette remontrance les calma; &, en riant, ils retournèrent à leur attelier.

Dans le voyage qu'il a fait en 1763 à Londres, M. de la Condamine eut dabord un cortége nombreux qu'attiroit un cornet acouſtique de fer blanc qu'il avoit toujours à la main, & un plan de Londres déplié, qu'il conſultoit dans ſes pauſes fréquentes à tous les objets qui pouvoient mériter ſon attention. Au milieu de cette foule importune, il alloit ſon chemin, tantôt ſeul, tantôt ſuivi d'un interprète. Ces gens s'accoutumèrent enfin à le voir; ils compri-

rent ſans doute qu'il étoit ſourd & curieux, & ils ceſſèrent de s'attrouper (*a*).

Le lendemain de mon arrivée, mon domeſtique fit une triſte expérience de ce que ſe permet cette canaille à l'égard des François & de ce qui en a l'air. Il avoit ſuivi la foule à Tyburne, où l'on pendoit trois coquins, dont deux étoient pere & fils. L'affaire finie, comme il revenoit par la grande rue d'Oxford, avec les débris de l'aſſemblée très-nombreuſe qui avoit aſſiſté à l'exécution, il fut aſſailli par deux ou trois poliſſons, & bientôt la foule l'ayant entouré, il fit ſpectacle pour elle. Sir Jaquett, maître des hautes-œuvres, prit part lui-même à ce badinage, &, entrant dans le cercle, il frappa de la main l'épaule du patient. On commençoit à le tirailler par les baſques de ſon habit & par ſa cadenette, lorſque, de fortune, il fut apperçu par trois grenadiers des Gardes-Françoiſes, qui, ayant déſerté & paſſé la

(*a*) Voyez le Mercure de France 1770, premier volume de Juillet.

mer, arrivoient à Londres, & buvoient alors dans un cabaret voiſin de la ſcène. Armés de tout ce que le haſard leur offrit, ils firent ſur la canaille une irruption ſubite, donnèrent ſur les oreilles à tout ce qui ſe rencontra à leur portée, & ramenèrent leur compatriote au cabaret & de-là à mon logis. Sept ou huit campagnes qu'il avoit faites avec un officier de Gendarmerie, une année paſſée depuis à parcourir l'Italie, ne l'avoient pas aſſez aguerri pour ſoutenir une pareille ſcène : elle fit ſur lui le plus grand effet. Enfermé dans la maiſon, ſans oſer mettre le nez à la porte, il paſſa quinze jours, jurant contre l'Angleterre & contre les Anglois. Robuſte & vigoureux, avec un peu d'uſage de la langue & du pays, il auroit pu ſe tirer brillamment de ce mauvais pas, en propoſant un combat corps à corps à celui qui lui auroit paru le plus foible de la troupe qui l'aſſailloit : la victoire lui eût valu l'honneur d'être ramené & même rapporté en triomphe par ceux-mêmes qui s'étoient réunis contre lui. C'eſt la

première loi de cette eſpèce de combat : loi à laquelle les Anglois ſont fidèles au milieu du feu des batailles, où le vaincu trouvera toujours dans l'Anglois un vainqueur généreux ; ce qui ſembleroit prouver, contre Hobbes, que dans l'état de nature, état auquel tiennent les combats des rues de Londres, l'homme méchant & cruel par accès, eſt fonciérement bon & généreux. On en trouve des preuves plus illuſtres dans la courtoiſie des Anglois envers leurs priſonniers, à la ſuite des actions les plus chaudes & les plus meurtrieres. Froiſſard en offre mille exemples, dont le plus frappant eſt ſans doute le traitement que fit Edouard III aux François échappés au carnage qu'avoient fait les Anglois, du corps qui venoit recevoir Calais, ſur une fauſſe intelligence avec le Gouverneur de cette place : » quand cette beſoigne feuſt paſſée, dit Froiſſard, » le roi ſe trait à Calais droict au » Chaſtel, & là fiſt-il mener tous » les Chevaliers priſonniers, où, » après les avoir fait reveſtir de ro- » bes neuves, il les fit ſouper à ſa

» table, moult honorable & les
» servit du premier mets; le gentil
» Prince de Galles & les Chevaliers
» d'Angleterre, au second mets,
» s'en allèrent servir à une autre
» table. Après souper, le Roi vint
» à Eustache de Ribaumont, con-
» tre lequel il avoit combattu corps
» à corps sous la banniere de Gaul-
» thier de Mauny, & qui l'avoit
» mis par deux fois sur ses genouils,
» & ayant pris le chapelet de per-
» les, bon & riche, qu'il portoit
» sur sa teste, il le remit sur celle
» du Chevalier François, en lui di-
» sant joyeusement; Monseigneur
» Eustache, je vous donne ce cha-
» pelet pour le mieux combattant
» de la journée, & vous prie que
» le portiez cette année pour l'a-
» mour de moi. Je sçais bien que
» vous estes gay & amoureux, &
» que volontiers vous trouvez entre
» dames & damoyselles; si leur dis-
» tes que je le vous ai donné; si
» vous quiste votre prison & vous
» en pouvez partir demain s'il vous
» plaict.

J'ai dit que les Anglois eux-mêmes n'étoient point à l'abri de l'in-

ſolence de la canaille de Londres. J'en ai eu la preuve par le jeune chirurgien avec lequel j'étois venu de Paris à Boulogne. Dans la première viſite que je reçus de lui à Londres, il me raconta que, quelques jours depuis ſon arrivée, ſe promenant dans les prairies de Southwarck, vétu d'un petit volant vert qu'il avoit rapporté de Paris, il fut joint par trois de ces meſſieurs, qui, le jugeant François, ajoûtèrent aux injures, une paire de ſoufflets : » Heureuſement », m'ajoûtoit-il en François, » je n'ai pas » fait le *groſſier*, car ils m'euſſent » jetté dans la Tamiſe, ainſi qu'ils » me le promirent poſitivement, » lorſqu'ils m'eurent reconnu pour » Anglois, s'il m'arrivoit jamais de » me rencontrer dans leur chemin » avec mon habit de Paris ».

Un Portugais de ma connoiſſance ſe promenant vers le même quartier avec trois de ſes compatriotes, leur converſation en Portugais fut interrompue par deux bateliers, qui leur mirent le poing ſous le nez, en diſant : *Chien de François, parle donc ton diable de François.*

Je ne parle point de trois pierres qui, un jour, à midi, au milieu de Holburn, arrivèrent dans un carrosse où je me trouvois avec trois François, dont un fut atteint à l'épaule : peut-être ces pierres s'adressoient-elles ailleurs, & ne les dûmes-nous qu'au hazard.

Allant un soir de mon quartier au *Musœum Britannicum*, je passai par le carrefour des Sept cadrans. Il étoit rempli d'une foule de peuple, attendant un malheureux qui devoit être mis-là au pilori, & dont l'exécution venoit d'être remise à un autre jour. La canaille, furieuse de ce contre-temps, jetta sa colère sur tous les passans, soit à pied, soit en carrosse, & elle employa sur eux la boue, les œufs pourris, les chiens morts & toutes les infamies de cette espèce, dont elle s'étoit pourvue pour accabler, suivant l'usage, le malheureux pilorié. Sa fureur tomba principalement sur les carrosses de place, des cochers desquels elle exigea qu'ils la saluassent du fouet & du chapeau, en criant *Ourey* : cri de ralliement dans toutes les bagarres. Celle dont il s'agit, fut

d'autant plus complette, que celui qui devoit remplir le premier perſonnage dans la ſcène dont le dérangement avoit excité la mauvaiſe humeur de la canaille, appartenoit à celle de toutes les nations que cette canaille ſe croit le plus en droit d'inſulter.

Il n'eſt en Angleterre aucun rang, aucune dignité à couvert de ces inſultes. La jeune Reine elle-même s'y trouva expoſée dans ſes premières ſorties à Londres : la canaille ſe tenoit choquée de ce que cette princeſſe fermoit un des côtés de ſa chaïſe-à-porteurs.

On dit que ce ſont gentilleſſes de crocheteurs & de bateliers ; mais ces gentilleſſes furent, entre les mains du long parlement, une de ſes principales armes contre Charles I. Le coup déciſif & qui détermina la guerre civile fut porté par deux requêtes préſentées à la chambre des Communes en 1642 ; l'une appuyée de 15000 porte-faix, l'autre de pluſieurs milliers de journaliers (*a*).

(*a*) Voyez l'Hiſtoire de Clarendon,

La politeſſe, les attentions, les prévenances des ſeigneurs, de la bourgeoiſie & des plus petits marchands en boutique, peuvent indemniſer & conſoler de l'inſolence de la canaille : j'en ai ſouvent fait l'épreuve.

Je parlerai dabord des viſites dont ont honoré mon appartement garni, les Lords que j'avois vus chez eux, de l'honneur qu'ils m'ont fait de m'inviter à leur table, des plus gracieuſes inſtances pour que je les allaſſe voir dans leurs terres, de la bonté avec laquelle ils ſe prêtoient à ma curioſité & à toutes mes queſtions : c'étoit pure courtoiſie de leur part, pour un piéton de mon état & de ma condition.

Quelque preſſé que paroiſſe un honnête-homme que l'on rencontre dans la rue, à la première interrogation, il s'arrête, vous répond, ſe détourne ſouvent pour vous indiquer ce que vous lui demandez, ou vous mettre ſous la conduite de quelqu'un que ſon chemin paroît

---

tome 2, pages 184 & 585. Cromwel s'en ſervit depuis très-utilement contre le Parlement. *Ibidem* tome 5, page 108.

conduire où vous voulez aller. Un galant-homme me mit ainſi une fois ſous la conduite d'une jeune & jolie gouvernante, qui retournoit chez elle avec un bel enfant ſur le bras. Je fis fort agréablement la route, qui fut aſſez longue, en donnant le bras à mon guide, & faiſant la converſation telle qu'elle peut être entre deux perſonnes dont l'une n'entend pas un mot de ce que dit l'autre. J'avois fréquemment dans les rues de ces converſations, où, malgré tous les efforts que l'on faiſoit pour m'entendre & ceux que je faiſois pour être entendu, je n'y pouvois néanmoins parvenir : je quittois alors mon homme, & lui diſois, en riant & lui ſerrant la main : *Tour de Babylon* ! Il rioit auſſi, & nous nous quittions.

Ayant quelqu'un à chercher dans la rue d'Oxford, je préſentai ſon adreſſe à la première boutique : il en ſortit un jeune homme en bas de ſoie, veſte de très-beau drap & le tablier à la ceinture. Après avoir eſſayé ſi j'étois homme à le ſuivre, il me fit ſigne de le ſuivre, & ſe mit à courir devant moi. Dans cette

courſe, qui fut d'un bout de la rue à l'autre, c'eſt-à-dire d'un bon quart de lieue, penſant qu'il y avoit dans mon guide quelque vue d'intérêt, je préparai un ſcheling, que je lui préſentai en arrivant à ma deſtination; mais il le rejetta avec indignation; & me ſaiſiſſant la main, qu'il ſecoua fortement, il me remercia du plaiſir que je lui avois procuré. Je le retrouvai depuis au Tabernacle des Méthodiſtes.

Prendre ainſi ſon homme par le bras & le ſecouer au point de démancher l'épaule, eſt un des grands témoignages d'amitié que ſe donnent les Anglois, lorſqu'ils ſe rencontrent : le tout froidement, le viſage ne diſant rien, & toute l'ame paſſant dans le bras qui ſecoue. Cela leur tient lieu de nos complimens, de nos révérences, de nos embraſſades, monnoie auſſi décriée en Angleterre qu'elle l'étoit à la cour de l'empereur Alexandre Sévère (*a*).

Je trouvois les mêmes attentions

(*a*) *Si quis caput flexiſſet aut blandiùs aliquid dixiſſet, uti adulator, vel abjiciebatur, ſi loci ejus qualitas pateretur; vel ridebatur ingenti*

dans toutes les aſſemblées publiques & particulières, où l'on m'a fait l'honneur de m'admettre. A la chambre des ſeigneurs, à celle des communes, tout étranger peut, ſans indiſcrétion, s'emparer au haſard de quelqu'un qui entend ſa langue, & on ſe fait un devoir de ſatisfaire à toutes ſes queſtions. A la première ſéance, pour l'inſtruction du procès du lord Byron, je me trouvai jetté au milieu d'une famille auſſi aimable que diſtinguée. Hommes, femmes, jeunes gens, tout s'empreſſa de ſatisfaire ma curioſité ſur ce qui formoit ce grand ſpectacle, à m'expliquer ce qui ſe diſoit, à m'indiquer l'origine des formalités les plus ſingulières, enfin à me faire part des rafraîchiſſemens dont la longueur de la ſéance avoit demandé que l'on ſe munît.

A celle du roi dans la chambre des ſeigneurs, pour l'édit de régence, un des lords évêques, à la portée duquel je me trouvois, s'offrit de lui-même pour être mon inter-

---

cachinno, ſi ejus dignitas majori ſubjacere non poſſet injuriæ. Lamprid. in Alex. Sever.

prète, & il voulut bien en faire les fonctions pendant toute la séance.

Aux audiences des deux bancs & de l'échiquier à Westminster, je me plaçois parmi les avocats, & parlant François à mes deux voisins, si l'un ni l'autre ne l'entendoit, l'un d'eux se levoit & m'amenoit à sa place quelqu'un de ses confrères, qui, parlant ma langue, m'expliquoit de son mieux tout ce qui se disoit & se faisoit.

Aux spectacles, j'avois les mêmes ressources. Tout ce qui ne m'entendoit pas s'empressoit à chercher & à m'amener quelqu'un qui m'entendît; & mon interprète, souvent muni d'une petite bouteille de vin, ne s'y abreuvoit point sans me la présenter ensuite : je buvois, parce que l'ayant refusé au premier qui me l'avoit offert, il m'avoit expliqué que ce refus étoit contraire aux loix de la politesse Angloise.

Au reste, ces attentions & ces prévenances sont dépouillées de toutes les démonstrations qui les accompagnent en France. Si un Anglois, ne m'entendant pas, m'alloit chercher un interprète, il se levoit

& me quittoit d'un air qui annonçoit plus l'humeur que la politesse qu'il me préparoit : je ne le revoyois plus.

Je trouvois ces attentions & ces prévenances chez tous les marchands à grande ou petite boutique. Le marchand détachoit son fils ou sa fille, qui me servoit souvent de guide, après m'avoir servi d'interprète : depuis quelques années toutes les petites écoles de Londres enseignent le François concurremment avec l'Anglois, & bientôt le François sera par choix la langue du peuple Anglois, comme elle le fut par contrainte & par nécessité sous les rois Normands : ce qui prouve que l'antipathie ne s'étend pas à tout ce qui appartient aux François.

Cette antipathie est le grand ressort que font jouer les citoyens turbulens pour émouvoir le peuple Anglois contre le roi & ses ministres : des propositions de guerre contre la France, sont dans la bouche de ces citoyens, ce qu'étoit à Rome la *loi Agraire* dans la bouche des Tribuns séditieux. Pour me borner à un exemple, je citerai le duc de

Glocestre, premier auteur de la rébellion qui arracha à Richard II son neveu, la couronne & la vie, rébellion qui ouvrit ces scènes de sang & de carnage, dont l'Angleterre fut le théâtre dans le cours du quinzième siècle. La trève & le mariage que Richard II venoit de conclure avec la France, furent le prétexte des menées qui préparerent cette révolution. » A l'entrevue de » Richard & de Charles VI. les sei» gneurs François, dit Froissard, » montroient au duc de Glocestre, » tous les signes d'amour & d'hon» neur qu'ils pouvoient; ne oncques » pour chose qu'ils sçussent faire, » le purent-ils adoulcir, qu'il ne » demeurast fel & cruel en toutes » réponses aux propositions de paix, » hault & dur en toutes concordan» ces, & au demeurant, la pire » teste & la plus perilleuse d'An» gleterre (*a*).

L'antipathie pour la France est, suivant quelques visionnaires, dans le sang Anglois:

(*a*) Froissard, pag. 48 & 65 du IV vol. de l'édition de 1505.

Littora littoribus contraria, fluctibus undas;

mais il eſt aiſé d'en découvrir quelques raiſons, qui, ſans l'autoriſer, peuvent au moins la rendre plus tolérable aux François.

Je ne parlerai point de celles qu'offrent les guerres & l'inimitié envenimée qui armèrent les deux nations dans le cours des XIV & XV. ſiècles (*a*). Dès le règne de Louis XI les deux peuples s'étoient rapprochés. La politique de ce prince, *qui connoiſſoit combien les nobles Anglois, communes & gens d'Egliſe étoient enclins à la guerre contre ſon royaume, avoit ſçû les contenter & contenir* par

(*a*) La mémoire des maux que les Anglois avoient faits à la France, y ſubſiſtoit encore ſous François I. Le poëte Crétin voit un Anglois dans un créancier intraitable, & Marot dans un records impitoyable. Liv. 1, chap. 15, Rabelais fait renvoyer le premier précepteur de Gargantua *ſaoul comme un Anglois.* La gloutonnerie Angloiſe étoit paſſée en proverbe : *Fauſtus Andrelinus in Anglos derivavit adagium*, Menſa Syracuſana. Eraſme, en ſes Adages.

Dans une conteſtation émue vers 1222, entre les écoliers de l'Univerſité de Paris, les Fran-

divers moyens, dont Commines nous a donné le détail. (*a*) Toute l'ame de Louis XI est peinte dans le choix & dans le jeu de ces moyens, peu honorables pour les ministres Anglois, sur lesquels ils firent leur effet. L'intelligence & les liaisons depuis établies entre Henri VIII & François I, entre Elisabeth & Henri IV, en rapprochant les Souverains, dûrent rapprocher les peuples & les guérir de cette haîne : *Quod certaminibus ortum, ultrà metum durat.* Vel. Paterc.

La religion avoit aussi contribué à les ramener, par la fraternité qu'elle avoit établie entre les Anglois & les Protestans, qui composoient

çois appelloient les Anglois leurs condisciples, *Potatores & Caudatos.* Jacques de Vitry, le meilleur de nos historiens du moyen âge, a donné place aux détails de cette contestation dans le Chap. VIII. de son Hist. d'Occident : *ô timidorum* Caudatorum *formidolositas! quàm mundus præsens foret squammatus, si purgaretur à* Caudis *& à* Caudatis. *Mathieu Paris*, vers l'an 1250. Voyez ci-après l'origine de ce sobriquet.

(*a*) Mémoires de Philippe de Commines. L. 4. C. 9. L. 6. C. 2.

alors

alors presque la moitié de la France; dans le commerce sur-tout, c'est-à-dire dans l'état qui avoit alors, avec l'Angleterre, les rapports les plus intéressans & les plus continus.

La religion a ensuite contribué à séparer ce qu'elle avoit uni. Henriette de France, après quelques brouilleries domestiques avec le roi Charles I, son mari, avoit pris beaucoup d'ascendant sur l'esprit & sur les résolutions de ce prince: elle contribua beaucoup à l'affermir contre les premières propositions de ses sujets révoltés; & dès qu'ils eurent attenté à la liberté du roi, elle s'étoit vu contrainte de repasser la mer & de chercher son salut dans la fuite.

La conduite du cardinal Mazarin envers Cromwel, ne dut pas prévenir bien avantageusement en faveur du ministère François, les Anglois rentrés dans le devoir.

Charles II, appellé au trône, entretint avec Louis XIV des liaisons qui le mirent en état de fournir à son goût pour la magnificence & pour la prodigalité. L'An-

gleterre doit à ce prince presque tous les établissemens qui sont le plus solide fondement de son opulence, de sa splendeur & de sa force actuelles : elle ne lui a cependant pas encore pardonné la vente de Dunkerque, ni aux François l'acquisition de cette place.

Les liaisons de Jacques II avec la France, avant & depuis sa chûte, quoique l'évènement en eût été à l'avantage de l'Angleterre, convertirent en animosité ouverte, ce qui jusqu'alors n'avoit été que rancune cachée ; & cette animosité fournit allégrement à tous les projets du roi Guillaume contre la France. Ces projets furent secondés de toute manière par les François, que, vers le même temps, la révocation de l'édit de Nantes avoit jettés en Angleterre, & qui, dans leur désespoir, mordoient la pierre qui les avoit frappés.

Le passage de ces réfugiés offre une des raisons personnelles de la haîne du peuple Anglois pour les François. Tous, ou pauvres, ou aisés, ne cessoient de crier contre la France, contre la Cour & contre

les Jésuites, qui avoient travaillé pour établir à S.-James l'empire qu'ils exerçoient alors à Versailles. Un grand nombre de ces réfugiés, réduits à l'état de mendicité & aux bassesses qu'autorise ou suggère cet état, lassèrent enfin la charité des Anglois, qui s'accoutumèrent sans peine & sans effort à voir tous les François dans ces mendians.

Les guerres qui ont suivi, guerres opiniâtres & sanglantes, en renouvellant les anciennes animosités, ont ramené les deux nations au point où les avoient laissé les batailles d'Azincourt & de Poitiers.

Londres est encore le refuge de banqueroutiers de France, d'accusés qui, y ayant quelqu'affaire sérieuse à démêler avec la justice, cherchent à se mettre à couvert de ses poursuites; enfin, de contumax échappés à des supplices mérités: or, de pareils gens sont-ils bien capables de prévenir avantageusement en faveur de leur nation tout peuple chez lequel ils trouvent un asyle?

Les aventuriers achèvent ce que ces fugitifs ont commencé. Les uns

tiennent en Angleterre, tant qu'ils peuvent y trouver des dupes ; d'autres, après y avoir repréſenté quelque temps, finiſſent par des fripponneries éclatantes : pluſieurs, tombés dans les mains de la juſtice, ſubiſſent les peines qu'ils méritent ; mais une fuite heureuſe en dérobe le plus grand nombre aux pourſuites de leurs créanciers.

Un jeune Provençal, d'un nom fameux en France dans l'affaire qui a déterminé la proſcription des Jéſuites, venoit de s'évader de Londres, lorſque j'y arrivai. Il avoit, pendant trois mois, fait une figure convenable au titre de marquis qu'il s'étoit donné : une nuit au *Bagno* lui coûtoit 30 guinées, en pure magnificence. Il ſe diſoit honoré par la France d'une commiſſion ſecrette. Il étoit enfin parti, chargé de dettes & ayant mis ſur la place une fauſſe lettre de change de 50000 écus, ſur laquelle il étoit parvenu à en toucher 10000 : à mon arrivée à Londres, toute la bourſe retentiſſoit de cet évènement, dont on avoit ſoin de régaler les François.

Vers le même temps, deux étourdis de la premiere classe, partis de Paris dans la compagnie d'un chevalier de S. Louis, s'étoient montrés à Londres (*a*). Après y avoir passé quinze jours avec le plus grand fracas, ils étoient retournés à Paris, n'ayant rien vu de Londres que quelques *Bagno* & les promenades publiques, alors à peine abordables pour des François. Le chevalier de S. Louis, plus curieux & plus sensé que ses compagnons de voyage, s'étoit échappé d'eux la veille de son départ, & il étoit parvenu à voir aux flambeaux l'église de S. Paul. *Indiscrectte nation*, s'écrioit Montagne, *nous ne nous contentons pas de faire savoir nos vices & folies au monde par réputation : nous allons aux nations étrangères pour les leur faire voir en présence !*

Vu la fréquence de ces aventures, les Anglois, qui ne connoissent point la France, s'en font des titres pour juger les François : ju-

(*a*) Le chef de cette petite troupe, étoit M. B. V. D. C. D. R.

gemens aussi téméraires que le seroient ceux des François, qui jugeroient l'Italie & les Italiens, d'après les charlatans & ces troupes de prêtres vagabonds que vomit l'Italie.

Pour tarir la source de ces faux préjugés, il seroit, sans doute, à desirer que les ports de France & les frontieres du côté de la Flandre fussent fermés à tout François qui s'y présenteroit pour les franchir, sans lettre expédiée dans les bureaux du ministère, en connoissance & du voyageur, & des motifs de son voyage. Cet *embargo* est établi dans les ports; mais c'est pure affaire de finance: il s'est converti en droit au profit du gouverneur ou de l'amirauté: en payant ce droit, tout passe: plus il passe de gens, plus le droit produit.

AUX raisons des Anglois pour juger sinistrement des François, se joint l'attention qu'ont les auteurs qui travaillent pour le théâtre de Londres, de consacrer dans chaque pièce une scène, au moins, à la charge des François, tous marquis.

J'ai vu ces marquis joués par un

petit acteur bancale, parlant François aussi mal qu'il marchoit, & prenant tous les airs que pourroit se donner un décroteur pris au hasard sur le Pont-neuf. Avec cette démarche & ces airs, il disoit, en dérision de tous les marquis, vrais ou faux, qui passent de France en Angleterre : *A Marseille, moi, j'étois Jean Farine : je suis ici M. le Marquis de Poudreville.*

Il n'est pas jusqu'au petit théâtre de M. Fout (*a*), qui ne se permette de sonner le tocsin sur les François. La scêne que j'y vis jouer, à la charge des François, se passoit entre un grand & un petit chapeau. Le grand se moquoit de l'exiguité du petit : le petit persiffloit le grand & faisoit valoir son élé-

(*a*) Ce théâtre est rempli par le seul M. Fout, qui, dans une espèce de comptoir environné de têtes à perruque, de perruques, de chapeaux, de coëffures de femmes, & mettant en jeu sa tête même & sa perruque, joue toutes les nations, toutes les conditions & tous les états, dans des dialogues qui font beaucoup rire les Anglois : c'est une espèce d'*Encyclopédie perruquière* en action. Ce théâtre est très-fréquenté.

gance, ſon goût & ſes graces. Ils diſputèrent enſuite ſur les cauſes de leur grandeur & de leur petiteſſe reſpectives : ils finirent par ſe battre, & le grand engloutit le petit.

Deux jours après, au théâtre de Drury-lane, je me trouvai partie dans une querelle qui pouvoit ſervir de clef à celle dont je viens de parler. Le haſard m'avoit placé à côté d'un bourgeois de Londres qui ne parloit pas mal François, & qui voulut bien me ſervir d'interprète. Il portoit un petit chapeau : dès le premier entr'acte, il me l'avoit fait remarquer. Démêlant où il en vouloit venir, pour lui couper le chemin, je lui montrai mon chapeau, acheté la veille à Londres & taillé à l'Angloiſe. Ne ſe le tenant pas pour dit, il ajouta que c'étoit uniquement par goût qu'il ſe coëffoit ainſi, qu'il n'y étoit point forcé par la néceſſité ; & vint la conquête du Canada. C'eſt apparemment, lui dis-je, cette conquête qui vous a diminué le prix de la bière & qui vous a établi le pain à ſi bon marché

(le pain valoit alors 7 ſols, & au moyen d'un impôt occaſionné par la derniere guerre & non ſupprimé, la bière étoit augmentée de 2 ſ. par pinte). Vous entendez les affaires, répondit l'Anglois ; mais toujours eſt-il vrai que nous avons de notre côté le Canada & le Caſtor. Avant, lui répliquai-je, que d'entrer plus avant dans cette matière, dites-moi ce que vous avez gagné perſonnellement à cette conquête ; & je vous dirai ce que j'y perds perſonnellement : il ſourit, & revint de très-bonne grace à m'expliquer la tragédie que l'on jouoit.

Dans celles de Sakeſpear, que nous connoiſſons par les traductions, on ne trouve point cet acharnement contre les François, qui, depuis environ un ſiècle, perce dans tout le théâtre Anglois. Les François, à qui cet auteur a donné des rôles, ou principaux, ou ſubalternes, y paroiſſent ſous les traits que leur donne l'hiſtoire. Cependant Sakeſpear étoit comédien ; il travailloit pour le peuple, & il avoit intérêt de le prendre par tous

les endroits qui pouvoient flatter ses préjugés.

Le théâtre est, à bien d'autres égards, un sujet de noise entre les deux nations. Corneille est-il supérieur à Sakespear ; Sakespear l'emporte-t-il sur Corneille? Qui de Racine ou d'Otwai doit emporter la balance? Laquelle des deux nations a le plus d'auteurs originaux ou plagiaires? *Thrax est Gallina Syro par?* Ces points sont comme décidés en faveur de l'Angleterre, dans tous les écrits Anglois qui ont le théâtre pour objet. A propos de plagiaires, mon Anglois du Canada me soutint fort sérieusement que l'*Oracle*, donné pour petite pièce à la suite de la tragédie, qu'il avoit la bonté de m'expliquer, étoit de la composition de l'actrice qui y jouoit le premier rôle, & que l'*Oracle* François n'étoit qu'une traduction de l'original Anglois. Le *Charmant* étoit représenté dans cette pièce, par un petit homme en redingote, froid comme marbre, & qui ne marquoit la tendresse & l'embarras, qui sont l'ame de ce rôle, qu'en se mordant fréquemment le bout des doigts.

Les préjugés des XIV & XVe. ſiècles, ramenés par les cauſes que je viens de détailler, influent ſur le jugement que les Anglois les plus ſenſés portent des François. Ils les jugent d'après les petits maîtres imaginaires qu'ils voient au théâtre, ou d'après les petits-maîtres réels qui ſe montrent quelquefois à Londres. Ils ne les voient que du côté qui prête au ridicule: ils aident à tout ce qui peut les préſenter de ce côté déſavantageux.

C'eſt dans cette vue charitable qu'ils entretiennent la folie d'un M. Deſcazeaux, qui a paſſé à Londres en qualité de poëte, & qu'ils nomment le poëte François, *Commonly called in London, the FRENCH POET*, ainſi qu'il le dit lui-même à la tête de ſes écrits, qu'il fait imprimer & qu'il répand en feuilles volantes. Il m'a fait l'honneur de me gratifier de quatre de ces feuilles: elles méritent que j'en donne une idée, en y joignant quelques vers fidèlement copiés. La première, du 28 Août 1764, intitulée: *Impromptu fait à loiſir, pour le triomphe des Muſes, candides, quoique non*

trop ſimples, ſous l'étendard irreprochable de Graces très-amicalement conjugales, eſt une feuille *in-folio* que rempliſſent ſeize vers, ſuivis des conditions d'une ſouſcription ouverte par l'auteur, pour une tragédie de ſa façon, ſous ce titre : *La Magnanimite d'Alexandre le Grand, après la bataille d'Arbelles*; d'une liſte des lords, ladys & ſeigneurs, qui chacun ont donné à l'auteur une ou deux guinées à compte ſur la ſouſcription; enfin, de l'annonce d'une autre ſouſcription pour ſes tragédies de *Turnus* & des *Danaïdes*. Les vers débutent ainſi :

LA BIENFAITRICE .. (en or).. d'ALEXANDRE le GRAND,
(Qui fut très-généreux) a, de bonté, garant;
My Lady d'HARRINCTON eſt plus féconde & belle
Que VÉNUS : *Deſcazeaux* la compare à CYBELE.

. . . .

. . . .

Finis coronat opus. Fait, à LONDRES, *dans ma tête (& non hors de mon cœur) du parc royal de S.-James, dimanche au*

soir le 26, & perfectionné dans ma chambre, le 28e. Août 1764; toujours, avec l'optimisme de candeur innocente & non dupe.

La seconde pièce, du 28 Janvier 1765, est intitulée :

Ex tempore opportuno;

d'impromptu fait à loisir, en forme substancielle de réponse laconique au DICTIONNAIRE *nouveau*, TROP *portatif*, & prétendu PHILOSOPHIQUE.

La PHILOSOPHIE est, seulement, PHILOSOPHASTRE, lorsqu'au plus, inquiète, &, au moins, TÉMÉRAIRE.

Descazeauziana.

ARROUET (dit VOLTAIRE) *illustre*, est
DEVENU
DICTIONNARISEUR, non CHRÉTIEN
ingénu, ...
Je ne le blâme pas d'être *Docte* & FAILLIBLE,
Il-par me croire, -PEUT- (soit) FAIRE, avec
DIEU, PAIX....

Tel est le ton des dix vers qui remplissent la seconde feuille.

La troiſième réunit deux pièces, dont la première, intitulée PORTRAIT inconteſtable, offre l'éloge de M. le duc de Choiſeul & de l'ambaſſadeur de France. Le poëte dit du premier :

Le DUC de CHOISEUL eſt PREMIER MINISTRE
(en HOMME,
Par PRIMITIF MÉRITE) & non un *Favori;*
Car il a cœur d'AMBOISE & TESTE de SULLY,
Pour LOUIS QUINZIEME, & des LYS le
ROYAUME:
Voilà ſon PORTRAIT, PEINT, par MY-LORD
DESCAZEAUX.

La ſeconde, qui indique la patrie de l'auteur, a pour objet le recouvrement de ſon bien, qu'il dit lui avoir été enlevé par ſa famille :

PERDRAI-JE-- (par PROCÈS, hélas!
ſempiternel,)
-Les DEUX TIERS de mon PAIN, dans ma
FAMILLE à NANTES,
En *face* du SOLEIL, & de LOIX GOUVERNANTES?

Il invoque enſuite le Roi, M. de

Maupeou, M. de Beaumont Avocat, & enfin,

Le DUC, MECENATIQUE, & *grand* de
NIVERNOIS,

Mon PEGAZE--(aimé)--n'a besoin que
d'un Harnois.

J'ai vaincu, par *travaux*, l'ENVIE & *le*
Grimoire.

Finis coronat opus.

L'intérêt que prennent les Anglois au *Poëte François*, dont la veine a enfanté ces belles productions, s'étendoit à l'Hyène du Gévaudan, tellement brodée dans les conversations & dans tous leurs papiers publics, que les gens les plus sensés n'y voyoient qu'une farce imaginée par les étudians de Westminster, pour amuser le public: plusieurs même me demandoient très-sérieusement s'il étoit possible qu'il y eût quelque chose de vrai dans toute cette affaire. Ils triomphoient également sur les toilettes de propreté, composées de toutes pièces, & que leurs soldats ont souvent trouvées parmi les équipages de

militaires François (*a*). Tous ces gens-là, disoient-ils du ton le plus méprisant, sont moins hommes que leurs ayeules. Avec la tête remplie de toutes ces sottises, ils ont souvent peine à conserver leur flegme à la vue d'un François : lorsqu'il leur est une fois échappé, ils rient en raison des efforts qu'ils ont faits pour le retenir. J'ajouterai même que je n'ai vu aucun Anglois rire bien franchement que dans ces occasions (*b*). Je jouissois alors de l'Angleterre & de ce que peut sur

---

(*a*) Interque signa (turpe!) militaria

Sol aspicit Conopæum. *Hor. Epod.* 9.

Les Agrigentins, réformés par Empedocles, portèrent une loi, qui réduisoit l'équipage de chaque militaire à un pavillon ; une peau de Chameau, une couverture de laine & deux oreillers. Diod. de Sicile, livre 13.

Perse appelloit encore les militaires Romains au service des Empereurs, *Gentem hirsutam Centurionum*, dans un tems où la Jeunesse de Rome étoit en possession, *capillum frangere, ad muliebres blanditias vocem extenuare, mollitie corporis certare cum fœminis & immundissimis se excolere munditiis*. Senec. Controver. lib. 1.

(*b*) Et dans deux autres indiqués ci-après l'art. de la *Mélancolie*.

de bonnes têtes la force du préjugé.

Il ſemble même qu'ils craignent de voir fermer les plaies que leurs guerres avec la France, depuis le détrônement de Jacques II, ont laiſſées dans les eſprits des deux nations : tant ils ont ſoin d'en perpétuer la mémoire par des monumens deſtinés à braver l'injure des tems. Malgré toute leur fierté, les anciens Romains penſoient & agiſſoient bien différemment : par reſpect pour l'humanité, les trophées de leurs victoires n'étoient que des monumens très-paſſagers (*a*) : ce ne fut que dans les guerres civiles qu'ils les conſacrèrent à l'éternité.

L'Angleterre ſe remplit de monumens de cette eſpèce. Tel eſt le grand morceau de peinture dont le roi Guillaume a fait décorer la ſalle du trône dans le château de

---

(*a*) *Plutarque, queſtions Romaines ; & Diod. de Sicile, liv.* 13. Les conquêtes qu'aſſuroient ou procuroient ces victoires, ſuffiſoient à l'orgueil Romain : il ne s'occupa de trophées qu'après les victoires, qui, ruineuſes pour l'État, expioient ſes conquêtes & vengeoient l'univers.

Windſor : ſur une étendue de dix à douze toiſes, ce morceau repréſente le triomphe du fameux prince Noir, préſentant à ſon père le roi Jean de France & le roi David d'Écoſſe ſes priſonniers. Le peintre a réuni, dans l'étendue qu'occupe ce tableau, ces acceſſoires les plus humilians pour les vaincus, dont Raphaël, Jules Romain, le Brun ont décoré les triomphes de Scipion, de Conſtantin, d'Alexandre. Tel eſt le château de Bleinhem, bâti aux frais de la nation pour le duc de Marlboroug, en mémoire de la victoire d'Hochſtet. Telle eſt l'inſcription que portent les guinéees frappées en très-grand nombre, la première année du règne de la reine Anne, au bas du buſte de laquelle on lit, VIGO ; pour annoncer que ces pièces ont été monnoyées de l'or des Gallions pris dans le port de Vigo (*a*).

Les Anglois préviennent même

(*a*) Suivant M. de Fontenelles, dans l'éloge du Chevalier Renau, les Eſpagnols ſauvèrent tout l'or des Gallions, & les Anglois n'en purent rien atteindre.

quelquefois les expéditions pour en conſtater le ſuccès. J'ai eu une médaille d'un mauvais tombac frappée en 1741, pour apprendre à la poſtérité la priſe de Cartagène, que ſe propoſoit l'Angleterre, dans un armement que devoit commander l'amiral Vernon, dont la médaille portoit le buſte avec une longue inſcription. L'amiral parut, il échoua devant Cartagène; & la médaille, qui eſt demeurée, confirme l'adage:

Qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours, qu'on ne l'ait mis par terre.

L'Abbaye de Weſtminſter reçoit tous les jours de nouveaux monumens de la dernière guerre. On y retrouve, en beau marbre de Carrare, les Généraux Anglois qui s'y ſont montrés avec le plus de diſtinction. On y voit, ainſi que dans le Prytanée d'Athènes & dans le *Forum* de Rome, les ſtatues de ceux qui ont perdu la vie au ſervice de l'État (*a*).

(*a*) *Reddebantur iis ſtatuæ pro vitâ, quâ multos per annos eorum progeniem honeſtârunt.* Cicero Philipp. IX. initio.

Là le conquérant de l'Inde repréſente avec tout le faſte Aſiatique. Sa figure, en pied, eſt cantonnée de deux grands palmiers chargés de trophées & de dépouilles des vaincus.

Le Général Wolfe, mort dans l'expédition du Canada qu'il commandoit, aura un monument encore plus caractériſé. Je l'ai vu dans l'attelier du ſculpteur, modelé en grand & tel qu'il doit être exécuté en marbre. Déſarmé, mourant & aſſis ſur un lit à l'antique, un grenadier le ſoutient & lui montre, dans un demi-lointain, la Victoire qui lui apporte à plein vol une couronne : vis-à-wis, un grouppe de Militaires & de Canadiens exprime, par des attitudes variées, la douleur la plus profonde : le moribond a pour tapis de pied un grand drapeau jetté au haſard & qui retombe en partie ſur le devant du monument : ce drapeau porte trois fleurs-de-lys du plus grand relief.

Les jardins de Fox-hall, dont je parlerai par la ſuite, offrent, dans un grand ſallon nouvellement conſtruit & qui ſert de veſtibule à la ro-

tonde, quatre grands tableaux auſſi peu amuſans pour les François. L'antipathie nationale ſemble avoir élevé l'imagination & la main du peintre (M. Hayman) au-deſſus de tout ce que le pinceau Anglois eſt capable de produire. Ces tableaux repréſentent les dernieres conquêtes de l'Angleterre dans les quatre parties du monde. Celle du Canada offre un Général qui fait diſtribuer des vivres aux habitans de Québec, réduits à la famine pendant le ſiége qu'abrégea beaucoup le défaut d'approviſionnement de toute eſpèce. Une tendre & noble compaſſion ſe peignent dans la phyſionomie & dans toute l'attitude de ce Général.

Un coup-d'œil me ſuffiſoit pour ces monumens : j'abrégeois l'examen le plus qu'il m'étoit poſſible; mais j'y trouvois ſouvent des François arrêtés par de charitables Anglois, qui leur en donnoient l'explication avec tous ſes détails & tous ſes agrémens. J'en entendis un demander à un garçon ſculpteur, ce que ſignifioient les trois fleurs-de-lys jettées ſur le drapeau qui ſervoit de tapis de pied au Général

Wolfe : la réponse fut aussi laconique que désagréable ; c'est-à-dire telle qu'on devoit l'attendre.

Louis XIV est le premier des souverains modernes qui, par des monumens durables, ait ainsi insulté aux vaincus (*a*) : ils le lui ont bien rendu depuis. A la vue des monumens Anglois, nous pouvons dire avec les Grecs vainqueurs des Troyens & gémissant de leurs victoires :

Factis pœnas expendimus omnes. *Æneïd. Lib. IX.*

L'animosité, entretenue & perpétuée par ces monumens, saisit toutes les occasions pour se montrer & se faire sentir : elle iroit jusqu'au mépris chez des gens qui, absolument nouveaux dans les affaires du monde, ignoreroient combien sont inconstantes les faveurs de la fortune (*b*).

(*a*) Dans la *concion* de Gargantua, après sa victoire sur Picrochole, Rabelais à rassemblé une foule d'exemples de la *debonnaireté* & de la *mansuétude*, dont usèrent toujours les François envers les vaincus. *Rab. liv.* 1, c. 50.

(*b*) Fortuna sævo læta negotio.

Cette animoſité n'a pas manqué l'occaſion que lui offroit la trop fameuſe affaire du chevalier Déon. Elle lui a procuré, dans tous les états, de chauds partiſans, qui, ſous un zèle apparent pour la défenſe du mérite opprimé, cachent un deſſein effectif de répandre du ridicule ſur la France & ſur les François. Ce deſſein ſemble avoir attendu, pour ſe monter à découvert, le jugement prononcé contre le chevalier à la cour du banc du roi.

Depuis ce jugement, l'ambaſſadeur de France avoit envoyé à l'expoſition publique de productions du pinceau Anglois, ſon portrait, que venoit de faire à Londres M. Michel Vanloo, qui l'avoit très-légèrement traité en petite ovale. Les directeurs de l'expoſition deſtinerent à ce portrait une place diſtinguée ſur la face du ſallon la plus honorable; mais ils eurent ſoin de placer au-deſſus, le portrait en pied

---

Ludum inſolentem ludere pertinax,
Tranſmutat incertos honores,
Nunc mihi, nunc aliis benigna. *Hor.*

du chevalier Déon, repréſenté en grand uniforme, un vaſte chapeau très-galonné enfoncé ſur l'œil; portant, d'un air de matamore, une main à la garde de ſon épée, & entrouvrant de l'autre un *in-4.* couvert de papier bleu, contenant ſes *Mémoires.* Dans les viſites que je fis au ſallon, quand je paſſois à la portée de ces tableaux, il n'étoit ni Anglois ni Angloiſe qui n'eût la charité de m'arrêter pour m'apprendre que le grand repréſentoit M. le chevalier Déon, & que le petit étoit le portrait de M. l'ambaſſadeur de France.

Il faut néanmoins ajouter que l'on pourroit prendre, pour effets de cette animoſité, mille choſes qui tiennent aux mœurs & aux uſages Anglois, & dans leſquelles, malgré la première apparence, elle n'influe point.

TELLE étoit la manière bruſque dont on ſe levoit & dont on me quittoit, pour m'aller chercher quelqu'un qui entendît le François & le parlât: c'étoit le comble de la politeſſe; mais avant que d'y

être

être accoutumé, je n'y voyois qu'un mouvement de chagrin, produit par l'antipathie nationale.

On croit auſſi que ſur les trottoirs des rues les plus fréquentées, c'eſt parce que l'on eſt François, que l'on vous coudoie de préférence, & que l'on vous pouſſe ſouvent dans la boue qui remplit l'aire de la rue; mais on ſe trompe. L'allure des Anglois eſt très-précipitée: pleins de leurs affaires, ils ſont très-exacts aux heures des rendez-vous: tant-pis pour ceux qui leur font obſtacle: toujours élancés en avant, ils les heurtent des coudes & des épaules, en raiſon de leur maſſe & de la vivacité de leurs pas. J'ai vu des étrangers, non encore formés à cet exercice, ſe laiſſer balloter & pirouetter long-temps ſur eux-mêmes, au milieu de gens qui ne penſoient qu'à avancer chemin. Ayant bientôt pris l'allure Angloiſe, je courois au milieu des trottoirs les plus remplis de monde, eſquivant perpétuellement des gens également attentifs à m'eſquiver (*a*).

(*a*) On trouve la peinture de ce mouve-

On ſe tromperoit également, ſi l'on penſoit que les modes Angloiſes, toujours antipodes de celles de France, ſont ainſi combinées d'après un deſſein formé d'éviter toute reſſemblance avec les François : ſi quelque choſe y influe, c'eſt, au contraire, le deſir de les imiter. Une mode commence à paſſer à Paris, lorſqu'elle eſt portée à Londres par quelque ſeigneur Anglois. La cour & la haute nobleſſe la ſaiſiſſent : elle eſt enſuite portée à Weſtminſter par les ſinges de la cour ; & lorſqu'elle gagne la cité, la mode contraire régne déja à Paris, où les Anglois, apportant la mode ſurannée, paroiſſent toujours des gens

---

ment dans la ſcène où Plaute décrit, d'après Philémon, le mouvement du port d'Athènes & de ſes abords :

Pleniſſimè eos qui adversùm eunt, aſpellito,
Detrude, deturba in viam : hæc hîc diſciplina peſſima eſt ;
Currenti, properanti haud quicquam dignum habet decedere :
Ità tres ſimul res agendæ ſunt, quandò unam occœperis,
Et currendum eſt, & pugnandum, & jurgandum eſt in viâ.

Mercator. act. l. 5. c. 2.

de l'autre monde. Les petits chapeaux, par exemple, qui règnent aujourd'hui en France, commencent à influer ſur les grands, dont Paris leur avoit fourni les modèles: en les diminuant peu-à-peu, ils arriveront enfin aux petits chapeaux; mais alors Paris aura repris les grands. Il en eſt ainſi de toutes les parties de l'habillement des hommes, &, en général, de l'ajuſtement des femmes (*a*).

Le goût pour les modes de France eſt très-ancien en Angleterre. On trouve chez Froiſſard le détail d'une groſſe querelle entre un chevalier François & le fameux Jehan Chandos. Le ſujet de cette querelle fut un ruban des mêmes couleurs, que l'un & l'autre portoit en l'honneur de ſa Dame. *Vous êtes ainſi faits, vous autres Anglois*, dit le chevalier François à Jehan Chandos; *vous n'imaginez rien & ne ſçavez vous parer que de ce qu'inventent les autres.*

(*a*) Extrapelus tonſor dum circuit ora Luperci,
Expungit que genas, altera barba ſubit. *Mart.*

J'eus ſoin de m'informer à la bourſe même, de tous les détails du traitement dont on y avoit uſé envers M. le duc de Nivernois, dans ſa dernière ambaſſade. La gazette de France en avoit parlé dans le temps, & il reſſembloit beaucoup à une inſulte.

La curioſité avoit porté ce ſeigneur à la bourſe. Après l'avoir parcourue, comme il ſe préſentoit pour ſortir, à la porte de la grande rue, on la ferma. Il en témoigna ſon étonnement; & le bruit s'étant alors répandu qu'il étoit-là, il ſe trouva entouré, preſſé, ſerré, & arriva ainſi à la porte oppoſée, qu'il trouva à demi-fermée.

A ce ſujet, j'ai appris, j'ai vu par moi-même que la bourſe s'ouvre à une heure; qu'à deux heures, on ferme un des battans qui s'ouvre ſur la grande rue; qu'à deux heures & demie on ferme l'autre battant & l'un de ceux de la porte oppoſée: le battant qui en reſte ouvert, ſe ferme à demi, à deux heures trois quarts; & à trois heures ſonnantes, on le clôt de manière que ceux qui, l'heure paſſée, ne

ſcroient pas ſortis de la bourſe, s'y trouveroient enfermés.

Or, le haſard avoit voulu que le duc de Nivernois ſe fût preſenté à la porte de la grande rue, à l'inſtant de ſa clôture. Quant à la foule qui l'entoura, j'ai ſu de pluſieurs banquiers qui s'étoient alors trouvés à la bourſe, que cette foule fut formée par l'empreſſement général pour jouir de la vue d'un homme à qui ſa magnificence & ſon affabilité ont concilié l'affection des Anglois dans tous les états; d'un homme contre lequel le chevalier Déon ſeroit demeuré ſans défenſe & ſans protection, s'il s'étoit mis dans le cas d'en avoir beſoin; d'un homme, en un mot, que l'Angleterre regarde du même œil que la France, & qui, ayant réconcilié les deux nations par la manière dont elles penſent à ſon égard, pourroit porter cette réconciliation juſqu'où il lui plairoit:

Cui licet impares
Formas atque animos mittere ſub jugo.

Les deux nations ſemblent avoir,

pour cette réconciliation, des motifs ſuffiſans dans les ſervices mutuels qu'elles ſe ſont rendus. L'Angleterre doit à des François la perfection de ſes pompes à feu, celle de ſes manufactures en ſoie & en acier, &c. La France doit à l'Angleterre les chaiſes à porteurs, les fiacres, la petite poſte, *V. infr.* A ces commodités il faut en ajouter une d'autant plus capitale, qu'elle a ouvert pour le commerce intérieur du royaume, des vues dont l'exécution a procuré à l'Etat & au commerce des facilités dont le premier honneur étoit réſervé à Henri IV. Le canal de Briare commencé en 1607, ſous les auſpices de ce grand Prince, & dont nos écrivains donnent l'invention à un Hugues Coſnier de Tours, avoit été imaginé & propoſé au commencement du dix-ſeptième ſiècle par un Humphrey Bradley, qui s'en explique ainſi lui-même dans une lettre du 6 Juin 1603, qui fait partie des *Epitres Françoiſes écrites à Joſeph Scaliger*, page 362. Après avoir remercié ce ſçavant, du mémoire qu'il lui avoit envoyé ſur les entrepriſes

des anciens pour joindre les mers, rendre les rivieres navigables, & deſſécher les marais (*a*), Bradley ajoûte : « Je ſuis d'accord avec le » Roi pour joindre la Loire & la » Seine au moyen de la riviere ou » ruiſſeau de Loing, le rendant na- » vigable à Montargis, juſqu'à Blé- » neaux, où il y a quelques ſept » lieues. Ce ruiſſeau ſe décharge » dans la Seine à Moret à deux » lieues de Fontainebleau, & là il » y a une montagne à couper pen- » dant deux lieues, & là ſe rencontre » le ruiſſeau de Thréſée à accom- » moder dans la longueur de trois » lieues, lequel ruiſſeau ſe déchar- » ge dans la Loire à Briare. Le Roi » m'en a promis 400000 liv. & le » tiers des droits ſur les denrées qui » y paſſeront ». Bradley ne bor- noit pas ſes vues à la France : à ce détail, qui annonce une entre- priſe agréée & arrêtée, il ajoûte par un P S. « Je me ſuis adviſé de- » puis deux ans d'un moyen pour

(*a*) Ce Mémoire eſt imprimé parmi les opuſcules de Scaliger.

» faire écouler, par un cours natu-
» rel, les eaux des terres basses de
» Hollande, sans les moulins à
» vent dont on se sert : chose qui
» épargnera, pour le moins, la
» moitié de la dépense annuelle.





VIE DE LONDRES.

L'EXACTITUDE que l'on apporte à la clôture de la bourſe de Londres, tient à l'intérêt général du commerce : elle ne laiſſe qu'un temps limité aux ſpéculations & aux négociations, qui, ſans cette précaution, dégénéreroient en radotage & ne ſiniroient point. Celles qui ne ſont qu'ébauchées, ſe terminent dans des caffés répandus autour de la bourſe. Le banquier, le négociant Anglois, les négocians étrangers diſtribués en nations, ont un caffé à la bourſe, comme les avocats & les procureurs au parlement de Paris ont leur banc au palais.

La manière de vivre des banquiers & négocians Anglois, malgré les ſoins & tous les détails qu'entraîne un commerce auquel aucun objet de ſpéculation n'eſt étranger, eſt la même que celle des gens de palais, des médecins & de toute la bourgeoiſie. On ſe lève aſſez tard, on

paſſe une heure chez ſoi à prendre le thé en famille : vers les dix heures, on va au caffé, où l'on paſſe une autre heure : on retourne enſuite chez ſoi, ou l'on fait quelques viſites d'affaires : à deux heures, on va à la bourſe : la bourſe fermée, on paſſe encore quelque temps au caffé, & de-là on va dîner vers les quatre heures. Il y a trente ans, midi étoit l'heure du dîner ; plus anciennement on ſe mettoit à table à dix heures : on ſe trouva gêné par l'heure de la bourſe, & l'on prit le parti de ne dîner qu'après. Depuis cet arrangement, qui eſt devenu général, le dîner termine la journée, dont on donne le reſte à ſes amis : au lendemain les affaires. Les amis ſe raſſemblent dans des cotteries formées par des liaiſons ou de jeuneſſe ou de voiſinage. Dans les grands jours d'été, ce reſte de journée ſe paſſe ſoit à la promenade, ſoit à la campagne, ſi l'on a quelque maiſon à portée de Londres. Vers les dix heures du ſoir, chacun revient chez ſoi & ſe met au lit, après avoir pris un léger rafraîchiſſement. En tout temps, tout Londres part le ſamedi pour la cam-

pagne, y paſſe le dimanche, & ne revient que le lundi pour l'heure de la bourſe ou du Parlement.

LES petits marchands, les artiſans même ſuivent de loin ce genre de vie : dans le mois de Mai, les boutiques & les atteliers n'ouvrent que vers les huit heures. Les bas artiſans, les compagnons même portent encore plus loin ce qu'ils appellent l'indépendance Angloiſe : le ſeul défaut d'argent les ramène à l'attelier. Y ſont-ils, ils ſe battent, pour ainſi dire, avec l'ouvrage : ils travaillent en furieux & comme gens fâchés de travailler. Ils aiment mieux travailler ainſi de toutes leurs forces, & ſe repoſer de temps en temps, que de paſſer mollement & langoureuſement la journée à l'ouvrage. Il gagne à cette ardeur qu'y apporte l'ouvrier : on en peut juger par la perfection de la main-d'œuvre Angloiſe, ſoit dans les ouvrages en acier, ſoit dans tous les ouvrages de l'aiguille. Le tailleur dans ſa boutique, le cordonnier, &c. ou travaille, ou ſe repoſe : on ne le voit point s'amuſer, en

travaillant, à chanter ou à ſiffler.

La perfection de la main-d'œuvre & l'amour de la liberté, dans la dernière claſſe des artiſans, contribuent également à la cherté de tout ce qui ſort des manufactures Angloiſes. En vain l'Etat a-t-il quelquefois eſſayé de diminuer cette cherté, en ne laiſſant, par le moyen des impôts, que le moins d'argent poſſible entre les mains du bas artiſan: il s'ameute, il refuſe de travailler, il ſe révolte; &, toujours à la charge du commerce, il obtient l'augmentation du prix de ſes journées, dès que ce prix ne ſuffit plus à ſon train de vie ordinaire (*a*).

(*a*) Voyez ci-après l'article des *Cotteries*.





COMMERCE ET COMMERÇANS.

LES banquiers & les négocians les plus occupés ne tiennent exactement leur cabinet que les deux jours de courrier qu'ils ont chaque ſemaine, l'un pour le Nord, l'autre pour le Sud. Le vuide qui en réſulte dans leur vie m'étonna d'abord; mais ma ſurpriſe ceſſa, quand j'eus appris qu'il s'en faut beaucoup qu'ils tiennent chez eux autant d'écritures que les banquiers & négocians Italiens & François. Portant dans les affaires l'eſprit d'ordre, de juſteſſe & de ſuite qui tient au caractère de la nation, de ſimples notes leur ſuffiſent pour les choſes les plus importantes.

Les bureaux du miniſtère & de toutes les parties qui en dépendent ou y correſpondent, ne ſont, en Angleterre, ni auſſi multipliés, ni auſſi nombreux, ni auſſi chargés d'écritures, qu'en beaucoup de pays. Si, ſous l'empire Romain, composé

de provinces qui forment aujourd'hui des royaumes, les affaires se fussent traitées avec le même appareil & la même prolixité, qu'elles se traitent aujourd'hui dans chacun de ces royaumes, il est très-douteux que la ville de Rome & ses fauxbourgs eussent pu suffire à contenir & à loger les bureaux.

Le *Carnet*, qu'un négociant Anglois porte toujours en poche, réunit souvent plus d'objets que nos plus gros livres. D'ailleurs les affaires de commerce sont moins affaires de plume que de tête : les plus grands gains sont à côté des plus grands risques : presque tout est à la grosse aventure ; & le négociant, qui a pour trois millions d'affaires, peut, par divers hazards qu'il brave, voir en un jour sa fortune ou doublée ou renversée.

Ces *Carnets* sont les plus solides fondemens de la richesse & de la grandeur de la nation : ce sont eux qui couvrent de vaisseaux les mers des quatre parties de l'univers ; ce sont eux qui suscitent les guerres & qui les soutiennent ; ce sont eux

qui triomphent dans les ſuccès & qui, dans les revers, réparent les brèches & en impoſent aux vainqueurs (*a*).

Sous ce point de vue, le négociant Anglois (*b*) eſt tel en effet que s'étoit fait repréſenter un fameux financier François (Samuel Bernard), dans une eſtampe, que le précieux de ſa gravure a rendu digne d'orner les cabinets les plus riches en ce genre. On y voit ce financier, une main appuyée ſur un globe maritime, donnant de l'autre ſes ordres à des vaiſſeaux qui ſe partagent pour différentes deſtinations.

Les négocians Anglois ont néanmoins des livres en état d'être repréſentés par-devant celui des grands-juges qui vient connoître à Guild-hall des conteſtations entre commerçans ; mais ces livres ſont tenus ſommairement, ſans répétition inu-

(*a*) Merſus profundo, pulchrior evenit ;
Luctere, multâ proruet integrum
Cùm laude victorem, geretque
Prælia conjugibus loquenda. *Horat.*

(*b*) *Négotiatores ejus Principes, Inſtitores inclyti terræ.* Iſaïe. Cap. 25.

tile, ſans détail ſuperflu. Chaque banquier, chaque négociant a communément un aſſocié, dont l'unique fonction eſt de tenir les livres & les écritures. L'aſſocié en chef eſt chargé des ſpéculations & des négociations : ces départemens ſe règlent, moins par la quotité des fonds, que par la capacité & par l'intelligence. Ils ont auſſi des élèves, qui portent le nom d'apprentifs; mais malgré le prix que coûte cet apprentiſſage, malgré les ſervices que l'on peut attendre de ces élèves, pendant les ſept années que dure leur noviciat, les banquiers, les négocians de la première claſſe ne s'en chargent que lorſqu'ils ne les peuvent abſolument refuſer.

Ou, diſent-ils, l'apprentif, toujours fils d'un homme très-riche, qui donne juſqu'à mille guinées pour ſon apprentiſſage, s'appliquera au travail du cabinet, ou il ne s'y appliquera pas. Dans le premier cas, il prendra une connoiſſance intime de mes affaires; &, l'apprentiſſage fini, il tournera cette connoiſſance à ſon profit & à mon

préjudice. Dans le ſecond cas, j'aurai chez moi un homme inutile, & qui ne fera qu'y déranger les travailleurs : mais, ce ſecond cas, ils le préfèrent au premier, &, pour le faciliter, ils n'exigent rien de l'apprentif, qui réjouit le maître, en paſſant ſon apprentiſſage, à ſe réjouir ſoi-même.

Dans les autres états, en vertu d'une loi de Henri VIII, abrogée par la reine Marie & rétablie par Eliſabeth, les apprentiſſages emportent le même temps. On les commence communément à l'âge de quatorze ans, & on les finit à la vingt-unième année, qui, pour tous les états, eſt, en Angleterre, le terme de la minorité. Ils ſont proportionnellement coûteux ; & les apprentifs forment, dans Londres, un corps nombreux, qui a tenu ſon coin dans toutes les révolutions (*a*). Ils ſont le ſecond

(*a*) Une requête préſentée ſous leur nom au Parlement en 1641, fut un des premiers ſignaux de la rébellion. *Hiſt. de Clarendon*, *tom*. I, *pag*. 70. Ils ſervirent depuis avec le même ſuccès le parti dominant, ou qui vou-

Ordre dans une ville où le premier eſt formé par des marchands & artiſans, partagés en corporations ou communautés décorées de privilèges qu'elles ont ſoin d'aſſurer & d'étendre à chaque révolution.

Ces corporations, au nombre de 72, ont chacune des officiers annuels pris dans le corps, dont ils maintiennent la police. Elles ont à leur tête les douze corps, qui ſont à Londres ce que ſont les ſix corps à Paris. Les marchands de ſoieries, les groſſiers ou épiciers, les drapiers, les poiſſonniers, les orfévres, les tanneurs, les tailleurs, les merciers, les regratiers, les marchands de fer, les cabaretiers, les drapiers drapans compoſent ces douze corps, d'où ſe tire chaque année le lord-maire, c'eſt-à-dire, le roi de Londres.

Il a un palais, des gardes, des équipages dont la magnificence ſemble annoncer un Souverain. Il tient table ouverte, & donne en certai-

---

loit dominer. *Ibidem, tom.* 2, *pag.* 184 & 585; *tom.* 5, *pag.* 108 & 110.

nes occasions des repas où le roi est le premier convive. Il exerce une jurisdiction très-étendue & sans appel en plusieurs cas. Il a, enfin, sur la ville de Londres, une influence qui a, plus d'une fois, allarmé les rois, & qui a préparé & souvent consommé les plus importantes révolutions (*a*). En un mot, le lord-maire a, plus que beaucoup de petits Souverains, l'extérieur & tout le réel de la souveraincté. Il arrive cependant quelquefois que le sujet nommé à cette grande place la refuse : dans ce cas, il est condamné, *ipso facto*, à une amende de 500 guinées.

La cour n'a qu'une influence très-éloignée sur l'élection de ce magistrat, laquelle se fait souvent d'une manière diamétralement opposée à ses vues. Les rois eux-mêmes se font quelquefois aggréger à l'un des douze corps. Le roi Guil-

(*a*) Les *Londriens* ou *villains de Londres*, & leur Maire, se trouvent à la tête de toutes les révolutions d'Angleterre, décrites par Froissard.

laume, n'étant encore que prince d'Orange, avoit été aggrégé à celui des drapiers. Quand, à l'exemple des anciennes républiques grecques, la ville de Londres veut honorer de sa bourgeoisie quelqu'étranger d'importance, il est obligé, en recevant la patente, d'opter un des douze corps. Le prince de Brunswick, qui, dans la dernière guerre, a si utilement servi l'Angleterre en Allemagne, vient d'être honoré de cette distinction, avec tout l'éclat que méritoient ses services. A la suite d'un grand repas que lui a donné la ville de Londres, en recevant du lord-maire la patente de bourgeoisie dans une boîte d'or, il a opté le corps des grossiers ou épiciers, d'où le lord-maire étoit tiré. Plus récemment le roi de Danemarck, actuellement régnant, a reçu avec la bourgeoisie & franchise de Londres, la maitrise dans la communauté des Orfèvres. Les Clefs-de-meute dans le parlement, quoique souvent gentils-hommes, briguent cette incorporation, qui, entr'eux & le peuple, devient un

gage mutuel d'affection & d'attachement. Le célèbre M. Pitt est aussi aggrégé au corps des épiciers.

L'affection de ces corps offre souvent des ressources à ceux qui ont sçu se la ménager. En 1706, le prince Eugene, n'ayant ni hommes ni argent pour ses opérations en Italie, passa à Londres, où les *marchands merciers* lui accordèrent un secours de six millions.

Londres, uniquement composée de marchands & artisans, n'étoit autre chose qu'une foire perpétuelle, avant que la haute noblesse, pour laquelle elle n'étoit qu'une aubèrge, y eût ces hôtels, dont le nombre augmente chaque jour. Le changement qui en résulte dans l'état physique de Londres, entraînera nécessairement des changemens essentiels dans son état politique.

La manière large dont, ainsi que je l'ai dit, le négociant & le banquier Anglois traitent leurs propres affaires, n'exclut point l'exactitude la plus rigoureuse dans la manière de traiter avec autrui. Un banquier,

à qui on préſentoit une lettre de change pour l'acceptation, ayant pris la plume & ayant mis au dos de la lettre les premières lettres de ſon nom, s'aviſa de jetter un coup-d'œil ſur ſes livres: y ayant vu qu'il ne devoit rien au tireur, il bâtonna le commencement de ſa ſignature, & rendit la lettre non acceptée. L'affaire fut agitée, diſcutée, jugée à la bourſe en ma préſence: il fut décidé que le négociant, qui avoit écrit ſur la lettre de change les premières lettres de ſon nom, l'avoit acceptée & qu'il en paieroit le montant. On alla juſqu'à dire qu'il en feroit de même, s'il avoit ſeulement dit de bouche qu'il l'acceptoit, ou même qu'en préſence de témoins, il eût pris la plume pour écrire l'acceptation, quoiqu'enſuite il eût changé d'avis. Les formalités, diſoient ceux qui portèrent la déciſion, ne ſont faites que pour être obſervées à la rigueur: il faut ou s'y conformer à la lettre, ou tout remettre à la bonne-foi.

Je n'entrerai dans aucun détail

ſur l'état actuel du commerce & des manufactures d'Angleterre. Tout eſt dit, à cet égard, dans des livres très-répandus. Ces manufactures, aujourd'hui ſi floriſſantes, doivent leur origine à l'eſprit d'intolérance qui les a chaſſées de France & antérieurement de la Flandre. « Les ſuc-» cès du duc d'Albe en Flandre, ne » lui laiſſant plus de beſogne, il » s'employa à rendre encore plus » rigoureuſe l'inquiſition, qu'il apel-» loit lui-même *le Conſeil ſanguinaire*; » ſi bien qu'il chaſſa de la Flandre les » meilleurs ouvriers & les maîtres » des manufactures, deſquels s'étant » emplies en Angleterre, Norwick, » Gloceſtre, Hampton, &c. les » villes de Flandre avoient force » maiſons à louer (*a*) ». La révocation de l'Édit de Nantes a depuis eu le même effet au profit de l'Angleterre, où les réfugiés François trouvèrent l'accueil qu'avoient trouvé ceux de leurs ancêtres qui y

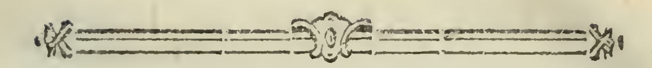
(*a*) D'Aubigné, Hiſt. Univ. ſous l'an 1570, l. 5. chap. 33. M. de Thou. l. 49. p. 618.

étoient paſſés ſous le règne d'Elizabeth (*a*).

(*a*) Gallos exules, qui propter religionem in Angliam confugerant, omni ope atque humanitatis genere, *à quâ alioqui inſulani illi plerùmque, & maximè ergà* Gallos, *ob antiqua odia, alieni ſunt*, fovet Elizabetha, & à ſuis, ut idem facerent, procuravit. *Thuan. Hiſt. lib.* 44. *ad ann.* 1568.



ANNUITÉS



ANNUITÉS

ET RENTES VIAGERES.

Du plus petit bourgeois au plus grand ſeigneur, tout, à Londres, eſt affaire de ſpéculation & d'*agiot*. Le duc de Bedford fait publiquement le commerce de rentes viagères, qui a ſi mal réuſſi en France, au moins à l'égard des prêteurs, entre les mains de quelques grands ſeigneurs ou de directeurs d'hopitaux (*a*). Tout le haſard de ces

(*a*) Dans le x[e]. ſiècle, l'Egliſe de France imagina ce trafic à l'égard des fonds, ſous le nom de *contrat précaire*. En lui abandonnant des terres, des maiſons, &c. on en retenoit l'uſufruit viager, & l'on touchoit le double de cet uſufruit en biens d'Egliſe. Ceux qui renonçoient à l'uſufruit du fonds abandonné, étoient traités encore plus favorablement; on le leur triploit. Ce trafic paſſa depuis en Italie, & il contribua beaucoup à faire paſſer tous les biens-fonds entre les mains des gens d'Egliſe. L'incertitude que mettoient les malheurs de ces temps dans toutes les poſſeſſions,

prêts roule en France ſur la mort plus ou moins prompte du prêteur. Mais en Angleterre, toute propoſition eſt de miſe : on prête également ſur la tête du prêteur, ſur celle de l'emprunteur, ſur celle du premier paſſant. Un homme, dans l'emploi, veut aſſurer du pain à ſa femme & à ſes enfans : il prêtera ſur leur tête & ſur la ſienne; il ne recevra, tant qu'il vivra, qu'un pour cent, mais, à ſa mort, ſa femme & ſes enfans toucheront 12, 15, 20 : ce qui peut arriver ou dès le lendemain du prêt, ou n'arriver jamais, ſi le prêteur enterroit ſa femme & ſes enfans. On anticipe les riſques de la mort, en prêtant ſur la tête ou du père du prêteur, ou du père de l'emprunteur. Des prêts de cette eſpèce ſont quelquefois limités à cinq ou ſept années, à la charge d'intérêts proportionnés à la briéveté du terme & aux riſques de perdre fonds & fruits, ſi celui ſur la tête duquel on a prêté ne vit pas les cinq ou ſept années.

---

déterminoit les poſſeſſeurs les moins avides à ces arrangemens ruineux.

C'eſt ſur-tout avec les ſeigneurs, qui veulent ſe ruiner, que ſe prennent ces arrangemens : reſſource dont, heureuſement ou malheureuſement, ſont privés les grands ſeigneurs des autres pays, qui veulent courir plus promptement à leur ruine. Une raiſon locale les a fait imaginer en Angleterre : les biens de preſque toutes les grandes maiſons ſont ſubſtitués ; & , en vertu de la loi, les enfans ou les appellés à la ſubſtitution entrent de plain-pied en poſſeſſion de ces biens, ſans être tenus de dettes d'aucune eſpèce. Les directions des biens de ceux des ſeigneurs qui, de leur vivant, tombent en déconfiture, ne procurent aux créanciers leur rembourſement, qu'autant que le débiteur vit long-temps.

Outre ces riſques, on a encore à redouter que ces arrangemens ne ſoient portés devant les cours de juſtice, qui, toujours attachées aux vieux principes, les rejettent & les proſcrivent comme palliatifs d'uſures énormes.

Les Anglois ont le protocole de toutes les ſpéculations poſſibles ſur

ces objets, dans le célèbre Traité de M. de Moyvre (*a*), *ſur les Rentes à vie, avec des Tables qui ſont voir d'un coup-d'œil la valeur des vies, quel que ſoit l'intérêt de l'argent*. Ce Traité parut pour la premiere fois en 1724 (*b*). L'Auteur en a depuis donné, en 1743, une édition plus étendue & plus complette. En devenant une eſpèce de code ſur les prêts & ſur les emprunts de toutes couleurs & de toutes nuances, il les a rendu très-communs.

La banque de Londres eſt, pour toutes les affaires de banque & de commerce, une eſpèce de thermomètre, dont l'élévation ou l'abaiſſement les accélère ou les ralentit. C'eſt la caiſſe commune de la nation : caiſſe dont le roi n'a point

---

(*a*) Réfugié François, né à Vitri en Champagne, Aſſocié étranger de l'Académie des Sciences de Paris.

(*b*) Dans l'Éloge de M. de Monmort, M. de Fontenelle dit que cet Académicien prétendoit que le premier ouvrage de M. de Moyvre, ſous le titre *de menſurâ ſortis*, avoit été fait *ſur & d'après ſon analyſe des jeux de hazard*, publié en 1708.

la clef. Les fonds en appartiennent à divers particuliers. Quelques politiques desireroient qu'elle fût sous la main du parlement ; ce qui, disent-ils, en augmentant considérablement son crédit, mettroit une plus grande facilité dans les affaires. Soit par cette raison d'intérêt public, soit par quelques vues d'intérêt particulier, on se promettoit de tirer parti du renouvellement prochain de la charte qui a autorisé la formation de cette banque, établie en 1664. Dans l'état actuel, son bénéfice annuel est évalué à 24 millions. Elle avoit donné à Law le modèle sur lequel il avoit commencé à travailler en France : mais former en France un établissement de cette nature, c'est planter de la vigne en Angleterre.

Les billets de banque sont burinés sur un papier sans consistance & presqu'aussi mince qu'une toile d'araignée, en sorte qu'il paroît impossible d'y faire aucune rature ni surcharge : on prend encore la précaution de piquer la somme écrite en toutes lettres. Malgré ces attentions, il s'y fait des friponneries,

qui tombent ſur celui qui fond le billet, la banque ne payant que la ſomme portée ſur les livres, ſous le numéro du billet.

Si les Hollandois aiment mieux placer ſur cette banque à trois pour cent, qu'à cinq en France, dans les emprunts royaux, c'eſt moins à cauſe de la ſûreté des fonds, que de la certitude invariable des paiemens. D'ailleurs, comme ils font infiniment moins d'affaires avec la France qu'avec l'Angleterre, ils connoiſſent davantage le papier Anglois.

TOUT ſemble arrangé de la part de l'Angleterre pour empêcher toute liaiſon, toute correſpondance d'affaires entr'elle & la France. Les marchandiſes du crû ou des manufactures de France, ſont abſolument prohibées ou chargées de droits, dont l'énormité équivaut à une prohibition formelle. Des drogues médicinales, des eſtampes, des livres achétés à Paris par le chirurgien avec lequel j'étois venu de Douvres à Londres, payèrent à la douane de Douvres, les trois quarts

en-sus du prix de l'achat, sur la quotité duquel on prit l'affirmation du chirurgien. Mais le commerce est comme l'eau qui cherche toujours son niveau & qui le trouve en surmontant tous les obstacles : l'empêche-t-on de le chercher à découvert elle sait le trouver sous terre. La contrebande fut & sera toujours, pour la France, un remède assuré contre les prohibitions de l'Angleterre, à l'égard de tout ce qu'elle y peut importer : remède d'autant plus efficace, que les Anglois ont pour les fabriques de France toutes les fantaisies qu'ont les François pour les fabriques d'Angleterre : avec cette différence que l'Angleterre, tirant de France des objets importans, tels que les vins, les soieries, &c. ne lui fournit en retour que des bagatelles de peu de valeur (*a*).

(*a*) Il ne faut pas confondre parmi ces bagatelles, le tabac que les fermiers généraux tirent de l'Angleterre : cette traite jette des millions en Angleterre, depuis que, pour parer à une légère contrebande, ces fermiers ont fermé l'Alsace & détruit les plantations

J'ai ouï dire à des négocians même, que l'on ne fait qu'en France de bons chapeaux & de bonnes étoffes, ſoit en ſoie, ſoit en laine; que les chapeaux d'Angleterre prennent l'eau comme des éponges; que les étoffes de ſoie ne ſont que du papier; que celles de laine ne ſont que du carton; & tout leur galon que du papier mâché. Les femmes en penſent encore plus déſavantageuſement: celle qui a le bonheur d'avoir une robe d'étoffe de France, ſi cette robe ſur-tout a été faite à Paris, eſt ſûre d'éclipſer toutes les femmes de ſon état.

Ajoûtez à ces fantaiſies le bon marché de la main-d'œuvre de France, en comparaiſon de celle d'Angleterre; ajoûtez le bénéfice porportionnel qui en réſulte pour le marchand Anglois, & vous ſerez convaincu que, ſi l'intérêt public rend néceſſaires les défenſes les plus ri-

---

de Clérac, Tonneins, &c. Les Anglois s'applaudiſſent d'autant plus de cet arrangement, que la guerre même n'interrompt point une fourniture devenue d'une indiſpenſable néceſſité.

goureuſes à l'égard des marchandiſes de France, l'intérêt particulier a mille raiſons pour éluder ces prohibitions & pour les braver. La contrebande lui en fournit les moyens : elle ſe fait avec des ruſes & quelquefois avec une intrépidité proportionnées à la grandeur du bénéfice. Tout eſt voiture, tout eſt entrepôt pour cette eſpèce de commerce. La petite iſle de Man, ſituée entre l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande, à une égale diſtance de ces trois royaumes, étoit pour la contrebande, ce que fut long-temps la Dombe en France. Cette iſle, où les chevaux & tous les animaux ſont d'une petiteſſe ſingulière, en comparaiſon de ceux des trois royaumes, appartenoit en pleine ſouveraineté à la maiſon d'Athol, qui avoit conſtamment refuſé d'en traiter avec le roi aux plus avantageuſes conditions (*a*). Le

(*a*) Un des juges de Charles I, auquel Charles II venoit de pardonner, ſe trouvant dans l'Iſle de Man, y fut arrêté de l'ordre d'une ducheſſe d'Athol, entre les mains de laquelle étoit alors la ſouveraineté. On lui fit ſon procès, &, malgré les interceſſions de Charles II, il ſubit le ſupplice des traîtres.

marché venoit enfin d'en être consommé, lorsque j'arrivai à Londres: le parlement, en la payant quinze-cent-mille livres, a enlevé à la contrebande son magasin le plus sûr & son comptoir le plus commode & le plus avantageux. Mais la cupidité qui va chercher des marchandises aux Indes, en saura toujours tirer d'un pays qui se trouve à sa porte.

C'EST à la différence du prix de la main-d'œuvre, que la France doit l'avantage capital de son commerce sur celui de l'Angleterre : avantage qui a sa source dans la différence du prix de l'argent. C'est moins la quantité du numéraire qui règle ce prix, que le taux de l'intérêt courant : la cherté de l'argent a le même effet à cet égard que sa rareté. Ainsi, quand l'argent seroit aussi commun en France qu'il l'est en Angleterre, loin d'y tendre à diminuer & à réduire le taux de l'intérêt, le bien des manufactures & du commerce demanderoit qu'on entretînt ce taux à 5 pour cent. Je laisse à d'autres le développement

de ce parodoxe, que je ne donne que d'après ce que j'en ai ouï dire à des banquiers Anglois.

Je ſuppoſe l'Angleterre plus riche que la France en eſpèces monnoyées, parce que toutes les monnoies frappées à la tour de Londres, depuis Charles II incluſivement, ont cours dans le commerce; tandis que le fond du numéraire actuel de France eſt en partie formé des eſpèces frappées ſous Louis XIV : eſpèces qui ont fourni aux refontes que fit ce prince dans les dernières années de ſon règne, à celles de la régence, à celles enfin qui ſe font encore aujourd'hui.

Cette innombrable quantité de numéraire répandu en Angleterre, annonce combien l'état actuel de cette iſle reſſemble peu à celui où Céſar la trouva (*a*).

En voyant à Londres les guinées

(*a*) Lorſque Céſar étoit occupé à la conquête de la grande Bretagne, Ciceron donnant à ſon ami Atticus, des nouvelles de cette expédition, lui dit : *illud jam cognitum eſt, neque argenti ſcrupulum eſſe ullum in illâ inſulâ, neque ullam ſpem prædæ, niſi ex mancipiis.*

frappées ſous Charles II & ſous le roi Guillaume, au pair dans le commerce avec celles qui ſe monnoient aujourd'hui, je n'ai pu concevoir quel étoit l'objet de ce grand travail ſur les monnoies, que l'on dit avoir été exécuté par le célèbre Newton, lorſque la reine Anne lui eut confié la direction générale de ce département. Il en eſt, ſans doute, de ce travail, ainſi que de beaucoup de travaux prônés au loin : ce ſont les bâtons flottans de la Fable (*a*).

L'ÉTAT du commerce en Angleterre s'annonce par l'opulence des commerçans, par la rapidité, par l'immenſité des fortunes comparables à celles que procure ailleurs la diſpoſition ou le maniement des deniers publics (*b*). On peut juger

---

ad Attic. 86. Il écrit ainſi à Trebatius : *in Britanniâ, nihil eſſe audis neque auri, neque argenti.* ad famil. Ep. 7. L. 7.

(*a*) *V.* La Fontaine.

(*b*) Dans la IV de ſes lettres ſur l'honneur, le Docteur Swift diſoit des richeſſes rapidement acquiſes par toute autre voie que

de ces fortunes par celle d'un chevalier Graham, qui a bâti des hopitaux, qui les a fondés & qui a élevé à ses frais la bourse de Londres. La statue de ce chevalier occupe le fond d'un des quatre portiques qui forment la partie intérieure de ce grand édifice. Le fond du portique parallele est occupé par la statue d'un chevalier Barnard, qui florissoit au commencement de ce siècle, & qui, enrichi comme lui par le commerce, & aussi opulent que lui, ne crut pas devoir lui céder en magnificence patriotique.

Ces richesses, soit directement par la noblesse, dont, depuis Charles II, les rois se portent à les honorer, soit indirectement par des mariages, opèrent en Angleterre ce que font ailleurs les biens amassés en finance. Elles relèvent les anciennes maisons, & en forment un grand nombre de nouvelles. A peine nées, ces

---

celle du commerce: « elles donnent à l'in-
» justice de leurs possesseurs, la publicité &
» l'authenticité qui manque aux petites fraudes
» & aux rapines de ceux qui n'ont pu parve-
» nir à se tirer de l'indigence.

nouvelles maiſons vont de pair avec les anciennes, qui ne rougiſſent point du commerce, où elles ont ſouvent quelques cadets.

D'ailleurs, l'économie qu'impoſe le commerce le plus étendu, l'eſprit de ſuite qu'il exige, les ſoins qu'il demande, les dangers & les riſques qui l'environnent, forment les grands négocians à des principes auſſi favorables à une maiſon naiſſante & aux mœurs publiques de l'Etat où naiſſent pluſieurs maiſons, qu'eſt dangereux, pour le public & pour le particulier, l'eſprit de la finance.

Cet eſprit a une influence néceſſaire ſur les mœurs publiques dans tout pays, où la faveur des loix tirant la finance de la foule des métiers lucratifs, l'auroit élevée au rang des poſſeſſions honorables; où, traitée avec quelque dignité par quelques-uns de ſes Miniſtres ſupérieurs, elle ſeroit devenue dans les ſubalternes l'art de forcer la loi, de l'interpréter contre le peuple, de tendre des piéges à la bonne-foi, de tirer parti des démarches les plus innocentes, de ſuppoſer, de voir

par-tout des contrevenans & des contraventions, des rébellions; enfin d'inſpirer, par des prétentions ſans fondement, des craintes très-réelles, en traînant les innocents pêle-mêle avec les coupables devant des tribunaux armés contre la fraude.

Un peuple ainſi harcelé deviendroit néceſſairement défiant, ſoupçonneux, & enfin d'autant plus hardi, d'autant plus habile à tromper, qu'en fraudant, ou en ne fraudant pas, le riſque ſeroit égal. Mais de quels dangers les mœurs ne ſeroient-elles pas menacées, ſi les bureaux des diverſes parties des finances répandues dans les provinces, étoient des écoles, où les plus honnêtes familles envoyaſſent leurs enfants pour s'y former à des principes qui ouvrent le chemin de la fortune? Une Jeuneſſe imbue de tels principes venant à refluer dans la ſociété, de quel œil y regarderoit-elle la droiture, la bonne-foi, la probité, qui en ſont les liens les plus forts? «Dans » un État, dit Platon, dans une » ville où l'on ne trouve que des » bureaux, l'amour de l'argent cor- » rompt les eſprits, gâte les cœurs,

» déprave les mœurs, & en bannit » la franchise & toutes les vertus so- » ciales ».

Des eaux se rendent, d'elles-mêmes & sans effort, dans le lit d'un fleuve qui les porte à la mer, dont elles réparent les pertes : voilà l'image la plus naturelle des finances bien réglées. Pourroit-on en chercher l'idée dans un ruisseau, dont les eaux, ainsi que celles qui lavent les boulevards de Paris, ne seroient extraites qu'à force de machines ; dans un fleuve, qui, comme le Rhin, avant que d'arriver à la mer, perdroit ses eaux dans des sables & dans une multitude de canaux sans nom ?

Un plan de finance, qui, rassemblant, pour ainsi dire, dans une roue de loterie, les fortunes, l'état & toutes les ressources des particuliers, en feroit au hazard une nouvelle distribution, seroit aussi fatal aux mœurs des Citoyens, qu'au crédit de l'État qui l'adopteroit. Nous en avons eu l'exemple dans le fameux systême de Law : systême qui a fait, sur nos mœurs, l'effet que quelques Physiciens attribuent au déluge sur l'axe de la terre.

Dans un commerce borné en comparaiſon de celui des Graham, des Barnard, un libraire, ayant boutique dans le Strand, jouit d'une fortune que toute la bourſe de Londres évalue à 1500000 liv. environ. Petit-fils d'un réfugié François, il doit le commencement de cette fortune à un oncle que le lord Sunderland avoit chargé de lui former une bibliothèque. Admis dans le corps municipal de Londres, il viendra à tour pour être lord-maire. Peut-être, lorſqu'il ſera parvenu là, mettra-t-il dans ſes procédés une nobleſſe que je n'y ai pas trouvée. On m'avoit chargé à Paris d'acheter des livres chez lui : l'emplette étoit d'environ vingt guinées. Je le preſſai en vain de tirer ces livres de ſon magaſin. Un détail immenſe dont il eſt chargé, la vie de Londres qu'il mène telle que je l'ai décrite, y compris les *villégiatures* du ſamedi, ne lui avoient pas laiſſé, pendant tout mon ſéjour à Londres, le peu de temps néceſſaire pour l'expédition de ce que je lui demandois. La veille de mon départ, après quelques excuſes ſur ſa négligence, il

me déclara que les livres ne ſortiroient point de ſon magaſin, & que l'envoi ne ſe feroit point, ſi je ne lui en payois le montant, ſur le mémoire qu'il me préſenta : je le payai ; & il me promit d'en expédier le contenu à ſa commodité & par la première occaſion qui s'offriroit. Il étoit cependant en affaires courantes avec mes commettans, il les connoiſſoit très-ſolvables : c'étoit une bonne pratique à ménager, & la demande étoit contenue dans une letrre dont je n'étois que porteur.

Quant à marchander avec lui, l'expérience que j'avois de Londres ne me permettoit pas d'y penſer. Preſque tous les marchands n'y ont qu'un mot, il faut ou prendre ou laiſſer. Ils ont emprunté des Quakers cet uſage fort commode pour eux : il l'eſt auſſi pour le public : un enfant peut faire toute emplette, auſſi-bien que l'homme le plus inſtruit du prix courant.

Les facilités que donne, pour s'enrichir, la réputation de probité, font entrer en foule les marchands de tout pays, dans toutes

les ſectes qui affichent la réforme & le rigoriſme (*a*). Le peuple, toujours dupe des apparences, ſe fait conſcience de marchander avec un homme de Dieu, dont la probité, l'intégrité, la ſainteté ſont atteſtées & cautionnées par tous les chefs du parti, dont il eſt un des plus forts appuis. A la mort de l'homme de Dieu (*b*), les enfans ferment boutique & recueillent, dans une opulente ſucceſſion, les fruits des grimaces de leur père & du culte intérieur qu'il a conſtamment rendu à la bienheureuſe *Laverne*.

J'APPRIS, avec étonnement, qu'en Angleterre une grande partie du commerce eſt, par autorité pu-

(*a*) Cupiditatum quiſque ſuarum Religionem habet velut pediſſequam. *S. Leo ad Theod.* Cela étoit, ſans doute, développé dans la *Patenôtre du Singe*, indiquée par Rabelais, dans le Catalogue des Livres de la Bibl. de S. Victor *Il mondo e di Gabba-Dei*, dit le Proverbe Italien.

(*b*) C'eſt ſur-tout dans cette eſpèce de Saints que s'accomplit la promeſſe : *Quærite primùm regnum Dei, & hæc omnia adjicientur vobis.*

blique, l'objet de divers monopoles. Telles ſont les compagnies des Indes, & de Hudſon-Baye, pour une partie capitale du commerce étranger. On parloit beaucoup à Londres de la ſuppreſſion de ces compagnies; mais l'intérêt ſecret de preſque tous les gens qui ont voix en chapitre, veille à leur conſervation. Ces compagnies n'ont point de vaiſſeaux à elles; ce qu'elles regardent comme un bénéfice conſidérable, outre l'avantage qui en réſulte pour la marine en général. Elles en frettent ſuivant leurs beſoins, & ſouvent à très-bon marché. Tout l'équipage eſt au compte des armateurs : la compagnie n'a à elle que les gens de plume & le capitaine, que les armateurs pourroient refuſer; mais qu'ils acceptent communément.

La fourniture de Londres en bétail, en poiſſon, &c. eſt entre les mains de compagnies. La fourniture de toute l'Angleterre en chanvre ſe fait auſſi par une compagnie, avec privilége excluſif. Comme les ſociétés pour ces entrepriſes ont beſoin de fonds conſidérables, les actions par leſquelles elles ſe les pro-

curent, étendant à tous les actionnaires le bénéfice qui se répand par-là dans le public, multiplient d'autant les fonds volans de la nation.

Ces arrangemens ont leur motif ou leur prétexte, dans la crainte que Londres, que l'Angleterre ne vinssent à manquer de denrées essentielles pour la subsistance ou pour la marine. Voici, à ce qu'il m'a paru, l'inconvénient qui en résulte.

Les entrepreneurs, avec une exacte connoissance du terme de la consommation, ne tirant qu'au *prorata* de cette consommation, tiennent toujours la denrée à un prix dont ils sont maîtres, c'est-à-dire, au plus haut prix. Suivant eux, la nation y gagne, & voici comment. Si, disent-ils, tout négociant Anglois pouvoit tirer directement de l'étranger, la traite excédant souvent la consommation, la denrée deviendroit à vil prix; ce qui, en ruinant le particulier, feroit à la nation un préjudice toujours certain, en portant chez l'étranger beaucoup plus d'argent qu'il n'en tire de compagnies que l'exclusif rend maîtresses & du prix de la denrée, & de la

quotité de la traite. Si, ajoûtent-ils, la denrée en devient plus chère pour l'Anglois conſommateur, au moins l'argent qu'emporteroit l'excédent de la traite, ne ſort-il point de l'Angleterre.

LES gains, dans un commerce tel que celui de l'Angleterre, ſont communément le réſultat de combinaiſons profondes & de ſpéculations réfléchies & bien digérées; mais il eſt des gains très-conſidérables qui ne ſont l'ouvrage que du haſard. Un commis de la compagnie des Indes pour l'Angleterre, dans la dernière campagne, ne put tirer quarante guinées d'un débiteur malaiſé, qu'en une partie de ces roſeaux qui s'emploient pour les chaiſes & pour les treillages, & dont aucun marchand n'avoit voulu ſe charger. Le commis, forcé de les prendre, les diſtribua par lits ſur les vaiſſeaux de la compagnie, parmi les boëtes de thé & les marchandiſes dont la conſervation demande un ſoin particulier. Pour le fret, pour les droits de douane, ils paſſèrent comme arrimage. La compagnie le remercia

de ſon attention : ayant ramaſſé & raſſemblé tous ſes roſeaux, il en a tiré 1700 guinées.

L'AMOUR de l'Humanité, dirigé par une politique éclairée, a, depuis Charles II, établi en Angleterre un expédient, dont la loi Judaïque a donné la première idée : aux dépens de quelques commerçans, cet expédlent rend au commerce des bras & ſouvent des têtes. Le roi envoie au parlement un édit, portant amniſtie générale pour tous les débiteurs inſolvables. Un pareil édit paſſa aux deux chambres pendant mon ſéjour à Londres. Il rendoit la liberté à 18000 débiteurs inſolvables détenus dans les priſons de l'Angleterre ſeulement. Il n'en avoit point été accordé de ſemblable depuis ſept années, qui ſont le terme ordinaire : on avoit penſé que le roi l'auroit devancé en faveur de la naiſſance de ſon premier fils, en 1763.

La nature du commerce Anglois, l'exceſſive cherté des denrées, la manière dont les Anglois vivent & travaillent, en multipliant les débiteurs inſolvables, entraînent de fréquentes banqueroutes. Elles ſe traitent

avec généroſité de la part des créanciers, lorſqu'il eſt bien prouvé qu'elles ſont arrivées par une force majeure. Dans tous les cas, une ceſſion non frauduleuſe met à couvert de toutes pourſuites : ceux qui ſe trouvent empriſonnés pour des diſcuſſions de cette eſpèce, ont le bénéfice de l'amniſtie dont je viens de parler.

On ne connoît point encore en Angleterre l'art d'arranger une banqueroute frauduleuſe, en faiſant arme, contre les créanciers, des formes établies pour conſtater le délit & en pourſuivre la punition. Au moindre ſoupçon de fraude, cette pourſuite devient l'affaire du miniſtère public. Le procès s'inſtruit à ſa diligence, & les créanciers ne ſe trouvent point expoſés à doubler leur perte par la néceſſité de ſe rendre parties. On s'eſt ailleurs relâché à cet égard, pour le bien, dit on, du commerce : ce relâchement date préciſément du temps où l'auteur du Télémaque concluoit à des peines afflictives contre tout banqueroutier, qu'il regardoit comme coupable envers la ſociété, ſoit de malverſation

versation dans le maniement de deniers dont il n'étoit que le dépositaire, soit d'une négligence équivalente, dans ses effets, à la malversation. Ainsi l'avoit jugé Henri IV, le plus clément, mais le plus juste des rois : *je paye mes dettes*, disoit-il; *je veux que mes sujets payent les leurs.*

Dans ces siècles où l'Italie étoit le centre du commerce, des manufactures & de toutes les affaires de l'Europe, il étoit de principe & d'usage d'appliquer à la question les marchands, qui, faisant banqueroute, ne présentoient pas à leurs créanciers un bilan de la dernière netteté. (*a*)

Quant aux simples dettes, toutes les sentences des tribunaux de l'Angleterre sont exécutoires par corps, & non sur les meubles : en vertu de la loi *habeas corpus*, on en suspend l'effet, ainsi que dans les matières

(*a*) Mercatores fugitivi & decoctores & falliti torquentur, ut indicent pecunias sibi datas, scripta & alia similia. *Alex. Consil. Paris de Puteo Casonus de Judiciis, Cap.* x. *n.* 21.

criminelles, en donnant caution, au défaut de laquelle, elles s'exécutent envers quelque perſonne que ce ſoit & dans quelque rang qu'elle ſe trouve conſtituée. Un petit bourgeois me diſoit qu'il pourroit faire arrêter le roi lui-même, s'il lui devoit une ſomme exigible qu'il fût en retard de payer. Si la dette excède quarante ſchelings, on peut faire arrêter le débiteur dans ſa maiſon, en obſervant néanmoins de ne point faire violence à la porte. Toute ruſe, pour y parvenir, eſt licite & de bon aloi. Ces ruſes ſont partie du métier des bas-officiers de juſtice : ils manquent rarement leur proie, quand ils ſont bien payés. On n'incombe ſur les meubles que dans le cas de banqueroute ouverte. Il n'eſt pas aiſé de concilier cet arrangement avec la liberté à laquelle les Anglois ſe donnent un droit excluſif.

L'Angleterre ne redoute point l'excès de population. Un des premiers membres du parlement parlant de l'expulſion des Jéſuites en France & en Portugal, je lui ouïs dire : Plût à Dieu qu'ils paſſaſſent

tous en Angleterre (*b*) : ils y apporteroient de quoi vivre & s'entretenir : au moins apporteroient-ils deux bras.

C'eſt en conſéquence de cette façon de penſer, aſſez commune aujourd'hui en Angleterre, que le fameux P. la Valette y avoit été reçu après ſa déconfiture de la Martinique. J'ai vu à Hamerſmith, près de Chiſwic, la maiſon qu'il y avoit tenue pendant deux années. Il y vivoit avec des Jéſuites François, qui lui ſervoient de facteurs & de commis, & aux Catholiques du canton, de confeſſeurs & d'aumôniers. Il avoit là monté pour ſon compte une maiſon de commerce, dont les Catholiques, pénitens de lui & de ſes facteurs, avoient fait les fonds. Cette maiſon venoit de finir par une banqueroute de deux millions. Un très-petit nombre de créanciers avoit retiré leurs fonds à propos.

(*a*) Ce vœu eſt rempli : les Jéſuites Portugais & François ont paſſé en grand nombre en Angleterre, où ils ſe ſont joints aux Jéſuites Anglois. Ils intriguent de concert contre les puiſſances dont ils ont à ſe plaindre.

L'ambaſſadeur de France étoit lui-même dans cette banqueroute, pour une ſomme de 80000 livres. Les Jéſuites, adjudans du P. la Valette, avoient quitté ſa Révérence, en diſant d'elle beaucoup de mal, ſoit qu'ils le penſaſſent, ſoit de concert avec lui-même.

LES vues des Anglois ſur la population rendent très-facile en Angleterre l'obtention des lettres de naturalité qui viendra enfin à ſuivre le domicile de fait ſur les terres de la couronne Britannique. Le fiſc y perdra (*a*) quelques droits ſur les marchandiſes : mais ces droits ont une origine commune, & ils auroient dû ceſſer avec ceux qui ad-

(*a*) Le droit d'aubaine, auquel Bacquet, ſon champion, n'a pu trouver d'origine que dans la tyrannie féodale, fut inconnu dans l'Aſie juſqu'au califat de Naſſer, c'eſt-à-dire, juſqu'au XIIIe. ſiècle. Il étoit échappé à l'avidité d'une foule de conquérans, qui n'avoient rien négligé pour enrichir leur fiſc. « Cette exaction, dit Khondemir, auteur » Arabe, eſt la ſeule tache qui ait terni le » règne de ce prince ». *Hiſt. des Califes.* Il n'a plus lieu en Angleterre.

jugeoient aux ſeigneurs de terres ſituées au bord de la mer, les effets des naufragés; droits qui, à la honte de l'Humanité, ont, dans tout l'univers, fait partie du droit des gens.

Un ſentiment religieux, développé par l'intérêt & par l'avidité, avoit établi ces droits ſur les naufragés. On voyoit en eux des hommes proſcrits & dévoués à la mort, des hommes qui vouloient ſe dérober à la vengeance Divine. Dans pluſieurs pays on accompliſſoit l'arrêt prononcé ſur eux, en les immolant en cérémonie: par-tout leurs dépouilles enrichiſſoient les temples & les prêtres (*a*). Elles appartinrent depuis au fiſc, ſoit des ſouverains, ſoit des ſeigneurs particuliers; & dans les pays moins policés, elles furent au premier occupant. Cependant l'empereur Anto-

(*a*) Ainſi, par principe de religion, on renonçoit au premier principe de la loi naturelle: *Alteri non feceris quod tibi fieri non vis.*

nin y avoit renoncé pour le fisc de l'Empire, par une loi dont les dispositions & les termes mêmes annoncent les plus tendres sentimens pour l'Humanité. (*a*) *Si quandò naufragio*, porte cette loi, *navis expulsa fuerit ad littus, ad dominos* (*b*) *pertineat : fiscus meus non sese interponat. Quid enim jus habet fiscus in alienâ calamitate, ut de re tam luctuosâ compendium sectetur* (*c*) ? Malgré cette loi, l'usage a subsisté (*d*) : il n'a cessé

(*a*) *Nunquam fisci causa mala, nisi sub bono principe.* Plin. Paneg. Traj.

(*b*) C'est-à-dire les propriétaires du navire.

(*c*) Au Cod. Lib. II. Tit. V. Elle est faussement donnée à Constantin.

(*d*) Il avoit été abrogé par une loi de Henri II : cette loi, ainsi que presque tous les sages réglemens de ce prince, avoit été étouffée par les troubles, qui, ayant pris naissance sous le règne de ses enfans, se sont perpétués pendant plusieurs siècles : *Antiquam & inhumanam circa naufragos consuetudinem, in ipsis regni sui initiis, eximiâ pietate correxit. Hujusmodi hominibus ab æquoreo discrimine liberatis, humanitatis officium exhiberi præcipiens, graves in eos pœnas sanxit qui fortè illis in aliquo molesti esse, vel de rebus eorum quippiam usurpare*

que par l'établiſſement des amirautés, qui encore le perpétuent autant qu'il dépend d'elles. Mais revenons aux droits d'aubaine, dont l'Angleterre auroit déja dépouillé le fiſc pour accroître les forces & les véritables richeſſes de la nation, ſi les émolumens, que ces droits procurent aux chefs de la légiſlation, leur laiſſoient une entière liberté à cet égard.

Tous les François réfugiés, lors de la révocation de l'édit de Nantes, ont été naturaliſés ſous le roi Guillaume. Il avoit été queſtion, dans le dernier parlement, d'attirer les Juifs en Angleterre par une pareille faveur. La propoſition a ſouffert de grandes difficultés, & elle eſt demeurée indéciſe.

Les derniers parlemens ont paſſé, par centaines, des actes de naturaliſation en faveur de tous ceux qui en ont demandé, & notamment en faveur de pluſieurs François, qui,

---

præſumerent. Guill. Neubr. de Henrico II. Liv. 3, chap. 26.

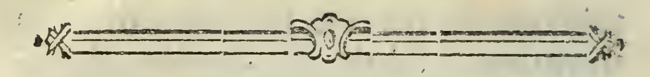
ayant des possessions dans le continent de l'Amérique & dans les isles cédées à l'Angleterre par le dernier traité de paix, ont été obligés de prendre ce parti pour s'assurer la propriété & la jouissance de ces possessions.

Pendant mon séjour à Londres, le parlement passant tous les jours de ces actes, un des deux éléphans que la reine a dans ses écuries, se promenoit un matin dans le parc S. James. Un Anglois le rencontrant, demanda où alloit cet éléphant : il va sans doute au parlement se faire naturaliser, répondit froidement un compagnon de promenade.

S'il arrive jamais que le domicile, dans les possessions de la Grande-Bretagne, vienne à y suffire pour y acquérir la naturalité & tous les droits de citoyen, malheur aux voisins, s'ils s'obstinent à conserver les anciennes formes : elles seront une barrière qui empêchera d'y refluer, en retenant parmi les Anglois, & ceux qui auront une fois pris domicile chez eux, & bien cer-

tainement les enfans nés de ces transfuges. Mais ces formes s'effaceront du droit général de l'Europe, comme se sont effacés du droit particulier de la France la *main-morte* & une foule de droits semblables, qui, de même que toute la machine féodale, avoient leur fondement dans la barbarie de ceux qui les avoient établis, dans l'ignorance des Etats qui les ont si longtemps soufferts, & dans l'intérêt personnel des chefs de la législation. Le législateur de la Normandie, le fameux Raoul, en y établissant le droit féodal puisé dans la barbarie du Nord, y avoit au moins détruit la *main-morte*, accordant la propriété des biens & le droit de succéder à tous les hommes de toute classe & de tout état.





COLONIES.

Les colonies Angloiſes ſont la principale ſource des richeſſes de l'Angleterre, parce que les colons Anglois ne travaillent pas généralement, comme nos colons François, dans l'intention de revenir vivre & jouir de leurs travaux dans leur patrie. Les Anglois Américains, fixés ſans retour, pouſſent la fortune juſqu'où elle peut aller, vivent au ton Anglois, & brillent ſur-tout par les équipages & par la richeſſe du mobilier. Boſton, capitale de la Nouvelle Angleterre, a plus de 500 carroſſes.

Par les emplettes & par les commiſſions, tout l'argent de ces établiſſemens paſſe en Angleterre, & ce qui leur reſte de richeſſes eſt en papier : unique, mais ſolide lien qui les retient dans la dépendance de la métropole ; mais lien qui ne ſubſiſtera qu'autant qu'il ſera léger & volontaire, lors ſur-tout que les colonies Angloiſes auront pris la con-

ſiſtance à laquelle elles tendent, & que la nation Angloiſe ſe repentira peut-être un jour d'avoir accélérée. Elles viennent de faire un premier eſſai de leurs forces dans l'affaire du papier timbré.

Les établiſſemens Anglois en Amérique comptoient, en 1740, quatre millions d'habitans. Tous les dix ans le nombre s'en eſt doublé, depuis cette époque. Soit par les naiſſances, ſoit par les Anglois qui y paſſent, ſoit par les étrangers qu'y attire la naturalité accordée à toute nation & à toute religion. L'augmentation qui en réſulte eſt d'autant plus ſenſible, que chaque nouveau colon, chaque fils de colon qui ſe marie, commence par bâtir une maiſon proportionnée à ſes facultés. Cette augmentation de population, dans les colonies, ne ſe fait point aux dépens de celle des trois royaumes : l'Irlande en particulier s'eſt accrûe, depuis 14 ans, de 14000 maiſons.

Si cette progreſſion continue dans la même proportion à l'égard des colonies, eſt-il à préſumer que l'Angleterre conſerve encore long-temps

la souveraineté sur des pays dont l'étendue, depuis la dernière paix, diffère peu de celle de l'Empire Romain : pays où, consultant moins la prudence que son intérêt présent elle construit des vaisseaux, elle fabrique des armes de toute espèce, & elle établit tous les arts ?

Les Anglois se rassûrent, à cet égard, par la distance respective de leurs colonies, qui ne forment que sur les cartes à petits points une espèce de continuité. Fixées aux embouchures des rivières les plus avantageuses pour la navigation, elles ne seront, disent-ils, de long-temps à portée de se donner la main.

Ce temps arrivé, & avant qu'il arrive, l'Angleterre ne trouvera dans ses colonies la soumission & la subordination qu'elle se flatte d'en obtenir, qu'autant qu'elle suivra envers elles l'exemple des métropoles Grecques à l'égard de leurs colonies, ni domination, ni souveraineté, y voyant des frères, des enfans, & non des sujets (*a*) : elles les pro-

(*a*) Οὐ γὰρ ἐπὶ τῷ δοῦλοι, ἀλλ' ἐπὶ τῷ ὅμοιοι εἶναι ἐκπέμπονται. *Thucyd. lib.* 1.

tégeoient, elles leur donnoient des loix & des magistrats, elles voloient à leur secours contre les ennemis du dehors, elles s'empressoient d'en éloigner ou d'y éteindre les divisions intestines; enfin, elles ne régnoient que par la raison & par les bienfaits, sur des peuples chez lesquels la reconnoissance & l'attachement tenoient lieu de dépendance & de soumission. Les colonies Grecques, liées à leurs métropoles par ces sentimens, étoient leur force, leur couronne & leur gloire (*a*). Il n'étoit secours d'aucune espèce qu'elles ne s'empressassent de leur donner, au premier besoin, avant même qu'elles en fussent requises : elles portoient souvent tout le poids de la guerre, qui duroit autant qu'il plaisoit à la métropole. Le commerce avoit été le premier motif de ces établissements : il en étoit le plus ferme appui : les métropoles y trou-

(*a*) Phœnices... Hipponem, Adrumetum, Leptin, Carthaginem, &c. in orâ Africâ condidêre; eæque brevi multùm crevêre. Pars originibus suis *præsidio*, aliæ *decori* fuêre. Sallust. Bell. Jugurth.

voient les dédommagemens des dépenses & des armemens qu'entraînoit leur protection.

Les Lacédémoniens ne tiroient point de contributions de leurs alliés. Ils se contentoient d'établir, dans les villes de la *Ligue Dorienne*, l'Oligarchie, qui avoit plus de rapport que la Démocratie à leur gouvernement : mais les Athéniens, s'étant saisis des vaisseaux de leurs alliés, excepté de ceux de Chio & de Lesbos, les faisoient tous contribuer.

Les desseins des Corinthiens sur Epidamne, furent la premiere étincelle qui alluma la guerre du Péloponnèse. Cette ville, Colonie de Corcyre, avoit été fondée par Phalie de Corinthe, tiré par les Corcyréens de leur métropole : il avoit conduit dans cette Colonie, non-seulement des Corcyréens, mais encore des Corinthiens, & un grand nombre de Doriens (*a*).

Les députés de Corcyre sollicitant à Athènes le secours de la R. P. en

---

(*a*) Thucydide L. I, n. 2.

faveur d'Epidamne, contre les Corinthiens, disoient au peuple assemblé : « Les Corinthiens objecteront » qu'il n'est pas juste de prendre la » défense d'une Colonie contre sa » Métropole ; mais une Colonie » n'est obligée envers sa Métropole, qu'autant qu'elle lui tient lieu » de mère & non de marâtre : elle » n'en est point sortie pour être » son esclave, mais pour partager » comme sa compagne, tous ses » droits & tous ses priviléges (*a*) ».

Les Lacédémoniens dégoûtés du commandement, par les manœuvres du roi Pausanias, il tomba aux Athéniens, qui exigèrent des Grecs de l'argent & des vaisseaux, sous prétexte de faire la guerre aux Perses. Ils établirent des receveurs, & la premiere levée produisit 460 talens attiques, qui furent déposés à Délos (*b*).

Plusieurs Isles, bientôt lassées de ces contributions rigoureusement exigées, refuserent de payer : Cy-

(*a*) ἐ γὰρ ἐπὶ τῷ δέλοι, ἀλλ' ἐπὶ τῷ ὕμοιοι ἶιναι ἐκπέμπονται.

(*b*) Ibid. N. 5.

mon, fils de Miltiade, les y obligea par la force des armes. Les autres, intimidées par ces exemples, fournirent les contributions, & rachetèrent, à prix d'argent, la contribution de vaisseaux (*a*).

Périclès disposa depuis souverainement du dépôt de Délos (*b*). La Grèce, & les Colonies mêmes d'Athènes, se donnerent aux Lacédémoniens (*c*).

Dix-mille Grecs, qui avoient suivi Xénophon au service du jeune Cyrus, étant revenus en 122 camps, du fond de la Perse, aux bords du Pont-Euxin, trouverent à Trébisonde, Colonie Grecque, tous les bons traitemens qu'ils pouvoient attendre de compatriotes. Ils eurent moins à se louer des habitans de Cotyore, sous les murs de laquelle ils passerent 45 jours : après s'être emparés des portes de cette ville, ils y avoient pris d'autorité, des logemens pour leurs malades. Cette ville avoit alors

(*a*) Ibid. N. 6.
(*b*) Ibid. L. II, n. 4.
(*c*) Voyez le Panégyrique & le Panathénaïque d'Isocrate.

pour gouverneur, un magiſtrat de Synope, métropole de Cotyore, de Céraſus & de Trébiſonde. Dans les plaintes qu'un député de Synope porte à Xénophon ſur la conduite de ſes troupes à l'égard de Cotyore, il lui apprend que ces trois villes payoient à leur métropole des redevances, non comme Colonies; mais *à cauſe* du territoire que Synope avoit conquis ſur les Barbares, & qu'elle leur avoit enſuite abandonné (*a*).

Δασμὸς, terme employé dans ce paſſage par Xénophon, & depuis dans le même ſens par Démoſthène & Iſocrate, ſignifie proprement *répartition*, & par extenſion *taille*, ſoit réelle, ſoit perſonnelle. Le tribut annuel que Tyr recevoit de Cartha-

(*a*) Κοτυωρῖται γὰρ οὗτοι εἰσὶ μὲν ἡμέτεροι ἄποικοι καὶ τὴν χώραν ἡμεῖς αὐτοῖς ταύτην παραδεδώκαμεν, Βαρβάρους ἀφελόμενοι: διὸ καὶ δασμὸν ἡμῖν φέρουσιν οὗτοι τεταγμένον. καὶ Κερασούντιοι καὶ Τραπεζούντιοι ὡσαύτως. *Retraite des Dix Mille, par Xenophon.* Voyez ſur les Colonies de Corinthe & Syracuſe qu'elle rétablit, l'hiſtoire ancienne de Rollin, Tome 3, page 72 & 280, & Tome 1, page 151, 158, 424. de l'édition in 4°.

ge, étoit moins un tribut, qu'un hommage de la nature de ceux que l'on rend à la Divinité : il consistoit dans les prémices du produit du territoire de Carthage.

Les Romains ont agi sur d'autres principes dans l'établissement de leurs colonies. Il n'y entroit aucune vue de commerce : elles se formoient de près en près; c'étoit autant de boulevards également redoutables, & aux peuples conquis, & aux peuples à conquérir. Constamment renfermées dans les limites de l'Empire, elles étoient soumises à l'exercice de tous les droits de souveraineté : droits dont les indictions, les impôts, les contributions réelles & personnelles faisoient une partie essentielle. Ajoutons que les principales colonies jouissoient de tous les droits des citoyens Romains, qu'elles avoient droit de suffrage dans les comices, qu'elles donnoient à Rome des chevaliers, des sénateurs, des consuls, des empereurs (*a*).

(*a*) *Gaudebant eâ civitate cujus imperium*

Chez Denis d'Halic. qui donne aux Romains, & aux Latins, une origine grecque, *Servius Tullius* refuse aux métropoles le pouvoir absolu sur les Colonies (*a*) : τὸ γὰρ ἄρχειν ἐκ πάντος τῶν ἁπάντων τὰς Μητροπόλεις, ὡς ἀναγκαῖον τί φύσεως νόμιμον, οὔτε ἀληθὴς, οὔτε δίκαιον.

Grotius. *L. II, c. 9. Quomodò imperia vel dominia desinant*, compare l'état des Colonies à celui des parties d'un Empire tombé dans l'anarchie : *Novus populus sui juris nascitur.*

Cœnina fut la premiére Col. Romaine sous Romulus. Tacite dans la vie d'Agricola, parlant des Colonies Romaines, dit : *apud imperitos, illud humanitas vocabatur, cùm pars servitutis esset.*

En remontant aux principes & aux motifs qui ont réglé la conduite des Grecs & celle des Romains à l'égard de leurs colonies, en les pesant & en les suivant dans leurs effets, l'Angleterre y trouvera les

---

armis tutabatur, & quòd, suorum militum manu, in id fastigium provenerat. Vell. Pat. liv. 3, c. 15.

(*a*) V. tout le discours & Strabon. Liv. 5.

règles qu'elle doit suivre pour tirer de ses colonies le parti le plus avantageux, le plus sûr, & le plus à l'abri des révolutions.

Les Anglois trouveront cette règle dans la maniere dont en usoient leurs ancêtres à l'égard des villes du continent, soumises à leur domination, soit volontairement, soit par droit de conquête.

Le fameux Prince Noir, s'armant pour remettre Pierre le Cruel sur le trône de Castille, suivit l'avis que lui donnoit son Conseil, en ces termes rapportés par Froissard : » rompez la grégneur partye de » votre vaisselle d'or & d'argent & » trésor, pour en faire monnoye ; » car bien vous en fera besoing, » sans tailler vos hommes ne votre » pays, sy en serez mieux armé & » servi de tous ».

Cet avis annonçoit la révolution qui enleva depuis la Guyenne à l'Angleterre, lorsque le Prince de Galles, changeant de maximes & de conduite, eut résolu de la *travailler en finance*.

Lors de la révolution qui plaça Henri IV sur le trône de Richard II,

les villes de Bordeaux, de Bayonne & de Dax dévouées à Richard, furent sollicitées par la France de rentrer sous sa domination. Le Conseil de Henri ayant eu avis de ces démarches, en redouta peu les suites : « ce ne sera ja, y fut-il dit, que » ceux de Bordeaux, ne de Bayon- » ne se tournent Françoys, car ils » ne sçauroient vivre en leur dan- » gier, ni ne sçauroient souffrir les » rufes; mais demeureront *FRANCS* » & *QUITTES*, & si les Françoys » les dominoient, ils seroient tail- » lés deux ou trois fois l'an, *laquelle* » *chose ils n'ont pas accoutumée, & leur* » *seroit dur à commencer* ». Froissard ajoûte : « en effet les Conseils de ces » villes ayant considéré comment » le royaume de France étoit vexé » & molesté de tailles, de fouages » & toutes exactions villaines, dont » on pouvoit extorquer argent, ils » dirent : si les François dominoient » sur nous, ils nous tiendroient en » ces usaiges : encore vaut-il mieux » estre Angloys, *car ils vous tiennent* » *FRANCS & LIBERAUX*. Si les » Londriens ont déposé le Roi Ri- » chard & couronné le Roi Henri,

» que nous touche cela ? toujours » avons nous roi » (*a*).

Dans *les Intérêts de l'Angleterre mal entendus*, ouvrage publié par l'abbé Dubos, en 1703, ouvrage aujourd'hui relégué parmi ces écrits qui ſurvivent à peine aux circonſtances pour leſquelles ils ont été compoſés, on lit (*b*), ſur le ſort des colonies Angloiſes, une prédiction qu'eu égard à ſa ſingularité, je vais rapporter ici en entier.

« Lors, dit l'abbé Dubos, que » tout le continent de l'Amérique » ſeptentrionale appartiendra à l'Angleterre, lorſqu'aux dépens de ſa » propre population, elle ſera parvenue à le peupler, comment en » uſera-t-elle avec ce nouvel Etat ? » En permettra-t-elle le commerce » aux étrangers ? Laiſſera-t-elle ſes » Américains, libres des impôts » qu'elle paie, ſe gouverner ſuivant » les loix qu'ils ſe donneront, au » mépris des actes du parlement de

---

(*a*) Froiſſard IV vol. vers la fin.

(*b*) Pag. 148, de la 2e. édition, ſortie en 1704 de l'imprimerie Royale, ſous le titre d'*Amſterdam*.

» Westminster ? Leur permettra-t-
» elle les manufactures & le com-
» merce avec l'étranger ? En pre-
» nant ce parti, elle tirera peu d'a-
» vantages de ces colonies : ils se-
» ront tous pour l'étranger ; & l'on
» ne s'appercevra chez elle de sa
» nouvelle conquête, que par la
» dépopulation & par la solitude
» qu'elle y laissera.

» Pour tirer, de cette conquête,
» des avantages qui puissent indem-
» niser de ce qu'elle coûtera, il y
» faudroit faire observer l'acte de
» navigation, y empêcher la culture
» de la vigne & des oliviers, & l'é-
» tablissement de toute manufactu-
» re ; en un mot, il faudroit la gou-
» verner sur le plan & sur les prin-
» cipes qu'a laissé Philippe II pour
» le gouvernement de l'Amérique
» Espagnole.

» Mais vouloir imposer un joug
» aussi pesant à un pays si floris-
» sant, éloigné de 2000 lieues de ses
» maîtres & peuplé de têtes Angloi-
» ses, ce seroit le mettre dans la
» nécessité de le secouer : le pouvoir
» ne lui manqueroit pas, il en au-
» roit bientôt la volonté ; &, pour

» l'exécuter, les nouveaux Améri» cains se réuniroient pour un temps » avec les anciens ».

L'abbé Dubos fortifie ses conjectures : 1°. Par la différence de la manière dont l'Amérique fut peuplée par les Espagnols, & celle dont elle le sera par les Anglois : les premiers, n'y arrivant qu'à la file, s'accoutumèrent à la dureté des loix qu'ils trouvèrent établies ; les Anglois, y tombant en bloc, sentiront d'autant mieux cette dureté & seront plus en état de s'y soustraire. 2°. Par la différence de l'attachement des Anglois & des Espagnols pour leur souverain (*a*). 3°. Par la différence des sentimens de subordination qu'inspire à chacun des deux peuples la religion qui lui est particulière : c'est par les prêtres, c'est par les moines que l'Espagne règne sur ses Etats d'Amérique,

(*a*) « Qui ne sait le proverbe qui fait le » roi d'Espagne, roi des hommes ; & le roi » d'Angleterre, roi des diables » ? L'abbé Dubos rappelle ce proverbe d'après l'Anglois Molleswortz, dans la Préface de son *Etat du Dannemarck.*

4°.

Enfin, par la différence de caractère national : la patience & la raison forment celui des Espagnols ; l'amour de la nouveauté, l'inquiétude & l'audace caractérisent les Anglois de tous les siècles.

L'abbé Dubos finit, en ne donnant que dix ans de durée au règne de l'Angleterre sur sa conquête.

Tout promettoit, au contraire, la stabilité aux établissemens des François en Amérique, si les liaisons secrettes de Cath. de Médicis avec l'Espagne, lui eussent permis de seconder le projet de l'amiral de Coligni, qui, dès l'année 1557, en avoit commencé l'exécution. *Il avoit résolu d'aller faire une peuplade dans l'Amérique, d'y planter la Religion réformée, d'y ouvrir un asyle & d'y mettre à l'abri des persécutions qui s'allumoient en France plusieurs familles désolées.* D'Aubigné, Hist. Univ. l. 1, c. 16.

La mer qui sépare les deux mondes, bannissant l'animosité inévitable entre deux partis qui vivent sous le même ciel, eût épargné à la France les horreurs des Guerres civiles. L'attachement naturel aux François pour leur patrie, eût retenu

les nouveaux colons dans la dépendance de la France : le desir d'y briller, desir qui tient également à leur nature, eût peu-à-peu rendu à la France & à la Religion dominante, les chefs des maisons les plus opulentes. La France devenoit l'entrepôt nécessaire des manufactures Françoises du nouveau Monde ; & ces manufactures, que la révocation de l'édit de Nantes a portées chez l'étranger, eussent toujours été nôtres. Enfin, la France devenoit à jamais la première & peut-être l'unique puissance maritime de l'Europe : elle y avoit déja figuré avantageusement, à ce titre, sous le règne de François I : sous celui du premier des petits-fils de ce prince, son oisive marine étoit réduite à quatre galères sur la Méditerranée, & sur l'Océan à une douzaine de bâtimens du port de 300 tonneaux (*a*).

Tout facilitoit l'entière réussite de ce grand projet : 1°. La Hollande n'existoit pas encore ; & peut-être

(*a*) Relazione di Michiele Suriani.

n'eût-elle jamais existé, s'il avoit été suivi. 2°. Les Anglois n'avoient alors aucune vue d'établissement en Amérique : les expéditions de leurs armateurs se bornoient à molester les Espagnols & à s'enrichir à leurs dépens. Qui sait même si les établissemens François, augmentés & fortifiés au point où les auroient mis des transmigrations continues, n'eussent pas embrassé de proche en proche tout le continent de l'Amérique ? La haîne nationale, aiguillonnée par la diversité de Religion, offroit aux réfugiés François, dans les Espagnols, des ennemis naturels, dont les bras étoient sans proportion avec l'étendue de leurs possessions :

Nimiùm vobis Trojana propago
Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent.

Si le projet de l'amiral ne produisit point ce que l'on en pouvoit attendre, peut-être en faut-il chercher la raison dans le principe établi par M. de Sully : *Que les caboches Françoises ne sont point faites pour les possessions lointaines* : ainsi s'exprimoit ce ministre dans une lettre du 26

Février 1608, au président Jeannin (*a*). Ce principe a trouvé sa démonstration dans une foule d'expéditions postérieures, très-ressemblantes à cette première expédition. Durand de Villegagnon, gentilhomme Champenois, qui en étoit le chef, y porta le fanatisme, qui étoit la folie du jour, avec l'ambition & la cupidité, qui sont les folies de tous les temps : folies dont le choc ruina les vues de l'amiral sur le nouveau Monde : (*b*). « Cette » expédition, dit Garasse, fut un » vrai vol d'oison, qui se lance de » son fumier, pour aller donner » du ventre contre terre à cinq ou » six pas de-là : ils revinrent avant » le bout de l'an, nous conter des » nouvelles de l'autre Monde (*c*) ».

(*a*) Négociations du Président Jeannin, tom. 2. Ce mot est rendu par Barclai avec autant de finesse que de précision. *Ita Galliæ commodus rei nauticæ situs, ut classes per omnia maria littoraque possit emittere, si spes, ut subitas, ita longas Galli ferre possent.* Euphorm. P. IV. C. 3.

(*b*) *V.* la Relation de cette expédition par le Ministre de Léry, l'Hist. Eccles. par de Bèze, & les Ecrits publiés par Villegagnon, pour sa défense.

(*c*) Rabelais réformé, pag. 87.

Le ſeul *fanatiſme* avoit déterminé le premier établiſſement des colonies Angloiſes. La plus brillante de ces colonies eſt l'ouvrage de la ſecte la moins conformiſte. Le patriotiſme Anglois les défendra-t-il contre l'*ambition* & contre la *cupidité ?* L'avenir nous apprendra, ſuivant le calcul de l'abbé du Bos (cet avenir n'eſt pas très-éloigné) ſi les têtes Angloiſes ſont plus *faites que les caboches Françoiſes, pour les poſſeſſions lointaines.* A la prédiction de l'abbé du Bos, j'en joindrai une diamétralement oppoſée. Dans *l'appréciation des mœurs Angloiſes*, compoſée vers l'année 1750, & traduite en François en 1758, le Doſteur Brown prédiſoit que l'Angleterre & ſes poſſeſſions Américaines ſeroient à la première guerre englouties par la France, parce que, dit-il, les François ſont plus dévots, plus unis, plus belliqueux, plus attachés à leurs principes & moins opulens que les Anglois; & il voyoit dans l'opulence de l'Angleterre la cauſe capitale de la diſparité qui fondoit ſa prophétie.

En 1746, j'ai ouï le premier politique de l'Europe, le Cardinal

Albéroni, que je voyois souvent à Plaisance, placer dans les colonies Angloises, le point d'où peut partir le Prétendant pour parvenir à son rétablissement. « Qu'il se jette, » disoit-il, dans l'isle de Corse, qu'il » y rallie autour de sa personne, les » Partisans qui lui restent dans les » isles Britanniques, qu'il leur joigne, » & les aventuriers des autres nations, » qui viendront s'attacher à sa fortu- » ne, & les troupes dont quelques » Cours de l'Europe ne manqueront » pas de l'aider ou à découvert ou *in-* » *cognitò* : qu'avec ces forces réunies, » il passe à Boston ou à Hallifax : » qu'il y promette la conservation » des religions conformistes & non » conformistes : qu'il étende les pri- » viléges des colonies jusqu'à l'exem- » ption de tout impôt : qu'il y éta- » blisse une législation & un Parle- » ment indépendans de la législation » & du Parlement de West-Minster, » maître de l'Empire Britannique » dans le nouveau Monde, bientôt il » verra l'Angleterre ou soumise de » plein gré, ou réduite sous ses loix » par une conquête facile ».



EXPORTATION.

Les sommes que paie l'Etat pour encourager (*a*) l'exportation des denrées du crû de l'Angleterre, ont poussé celle du bled à un point qui seroit inconcevable, si l'adresse des marchands n'en faisoit pas sortir, parmi les bleds Anglois, une partie considérable qu'ils tirent du Nord. Cela même supposé, les

(*a*) A ces encouragemens reconnoîtroit-on un Etat où, dans le XI[e]. siècle, le grand-justicier donna au roi deux faucons de Norwège, pour obtenir à un marchand qu'il protégeoit, la permission d'exporter un quintal de fromage? (*Hist. de l'Echiquier par Madox, citée par M. Hume*). La liberté d'exportation, quant aux grains, remonte, pour l'Angleterre, au XV[e]. siècle, sous le règne de Henri VI. Il fut en même temps permis de les verser d'une province dans une autre.

quantités exportées, sur-tout depuis quelques années, m'étonnoient d'autant plus, que les cantons d'Angleterre que j'ai parcourus, en allant de Londres, soit à Oxford, soit à Portsmouth, n'offrent que des communes, des prairies, des parcs immenses, des landes, des bruyeres, & très-peu de terres en culture. Il est vrai que ces terres, tenues par de riches fermiers, sont labourées très-profondément, au moyen de charrues qui, enfoncées à la tête du sillon, le continuent d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin d'aider l'action du soc en appuyant sur le manche : il est vrai que l'on n'épargne rien pour les engrais, auxquels on emploie la marne qui se trouve presque par-tout ; & qu'en conséquence les terres rendent tout ce qu'il est possible d'en tirer : ce qui prouveroit que c'est moins l'étendue du terrein, que la manière d'en tirer parti, qui fait la véritable richesse du propriétaire & du fermier. Cependant c'est moins l'abondance des récoltes que le peu de consommation de bled que font les

Anglois, qui les met en état d'en beaucoup exporter.

En effet, six ou sept onces de pain suffisent à la nourriture quotidienne de chaque Anglois, même dans le peuple. Ils ne vivent proprement que de viande, & ils ont dans la bière une boisson substancielle & très-nourrissante.

En 1764, l'Italie étoit désolée par la famine, la disette de bled se faisoit sentir en Espagne, la paix rendoit à la France des possessions qu'il étoit avantageux à l'Angleterre d'approvisionner avant que de les restituer; en un mot, les Anglois vouloient approvisionner l'Europe & l'Amérique, & ils le vouloient d'autant plus fortement, qu'ils voyoient les François préparés à remplir tous les vuides qu'ils laisseroient dans cette immense fourniture. Pour remplir toutes ces vues, ils firent comme les Welches de M. de Voltaire, *qui vendent au plus vîte tout ce qu'ils ont, au hasard de le racheter très-cher, trois mois après, semblables*, ajoûte ce célèbre écrivain, *à certains habitans de l'Amérique qui*

vendent leur lit le matin, oubliant qu'ils voudront ſe coucher le ſoir (*a*). Ces efforts haſardeux, ſuivis d'une mauvaiſe récolte, avoient tellement épuiſé l'Angleterre, que, pendant mon ſéjour à Londres, le pain s'eſt vendu juſqu'à huit ſous la livre : la diſette de bled étoit telle que ſi, inopinément, les Anglois euſſent pris le goût des François pour le pain, les trois royaumes auroient été totalement affamés en moins de huit jours.

Cependant le parlement aſſemblé ne paroiſſoit point s'en inquiéter. Le peuple attribuoit cette ſécurité ou à un monopole dans lequel il faiſoit entrer les chefs de la nation, ou au deſſein qu'il leur prêtoit, de ſe ſervir de la famine, pour chaſſer une partie du peuple dans les colonies. Enfin, à mon départ, le parlement, en ſe ſéparant, venoit de permettre, pour un temps limité, l'importation de bleds étrangers, même François.

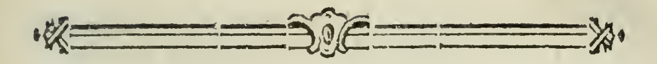
(*a*) Νήπιοι ἀγρειῶνται ἐρημέρια φρονέοντες.
Iliad. X.

En conséquence de cette permission, je trouvai dans les ports de France, plusieurs bâtimens qui alloient passer des bleds en Angleterre. Cette traite rencontroit de grandes difficultés dans le fameux acte de navigation, que l'Angleterre regarde comme son *Palladium*; & malgré, les circonstances, on ne s'étoit point relâché sur l'exécution des défenses prononcées par cet acte: d'un autre côté, les bleds François ne pouvoient sortir des ports de France que sur des bâtimens François; mais est-il des difficultés invincibles à l'intérêt & à la nécessité? Au moyen de quelques arrangemens concertés, le bâtiment qui partoit François des ports de France, arrivoit Anglois dans ceux d'Angleterre.

Les sommes que produit à la Grande-Bretagne l'exportation des bleds de son crû, sont le fruit des spéculations & des travaux de cultivateurs: espèce de négocians ou d'artisans inconnus à tous les autres pays de l'Europe & à l'Angleterre elle-même, dans les temps antérieurs au XVIIe. siècle. Des gens

de toute eſpèce & de tout état, ont, en Angleterre, embraſſé cette branche de commerce, qu'ils pouſſent avec autant d'intelligence que d'activité.





NOBLESSE COMMERÇANTE.

DES gentilshommes riches, quelques-uns même de la plus haute considération dans cette classe, s'emploient entièrement à la culture de leurs terres & à tous les moyens d'en tirer le meilleur produit. Il est vrai que les anciennes loix héraldiques, communes à la France (*a*) & à l'Angleterre, permettoient autrefois & permettent encore aux pauvres gentilshommes de labourer eux-mêmes leurs terres ; mais les suppôts de l'antique Chevalerie auroient vu de mauvais œil un gentilhomme aisé se concentrer dans des détails champêtres.

Heureusement pour l'Angleterre, ces loix & les préjugés qu'elles entretenoient contre le commerce &

(*a*) A une convocation du ban & arrière-ban du bailliage de Troyes en Champagne en 1407, plusieurs gentilshommes comparurent pour déclarer, suivant le procès-verbal de cette convocation, *qu'ils vivoient noblement du labour de leurs terres.*

contre l'induſtrie, ſont aujourd'hui remplacés par des préjugés contraires. Cette révolution eſt un des heureux effets des guerres civiles & de la démocratie qu'elles ont introduite dans le gouvernement.

Preſque toute la Nobleſſe, attachée au parti Catholique, au parti Epiſcopal, au parti du Roi, étoit l'objet de la fureur fanatique des ennemis & des uſurpateurs de l'autorité royale. Cette Nobleſſe, exclue de tous les emplois civils & militaires, ruinée par mille vexations revétues du ſceau de l'autorité publique, n'eut de reſſource pour ſes enfans, que dans le commerce national & étranger. Les fortunes qui ſe firent par cette voie, relevèrent un grand nombre de maiſons & en impoſèrent au préjugé: elles l'ont enfin détruit. M. Walpool, fils & neveu des célèbres Walpool, miniſtres de Georges II, entretient & augmente par la banque, les richeſſes très-conſidérables qui lui ſont échues par ſucceſſion.

L'auteur de l'*Etat de l'Angleterre* publié immédiatement après la *reſtauration*, confirme l'époque que je

viens de fixer à l'origine de la Nobleſſe commerçante en Angleterre, par les clameurs qu'il ſe permet contre la *Nobleſſe commerçante*. Après avoir obſervé que les loix Angloiſes regardent comme un opprobre le mariage d'un pupille gentilhomme avec la fille d'un marchand, & qu'elles l'autoriſent à réclamer juridiquement contre la propoſition qui lui en ſeroit faite par ſon tuteur ; il ajoûte douloureuſement : « *CE N'EST QUE DEPUIS PEU* » que la Nobleſſe d'Angleterre aſſu» jettit ſes enfans à l'apprentiſſage » qui eſt une parfaite ſervitude. Il » faut avouer, à la honte de notre » nation, que l'on a vu, non-ſeu» lement des fils de baronnets, de » chevaliers & de gentilshommes » dans des boutiques, & quelque» fois appliqués à de vils métiers, » plus propres à des femmes qu'à » des hommes ; mais même un » comte de ce royaume aſſujettir » ſon fils à l'apprentiſſage d'un mé» tier. Mais, ajoûte l'écrivain, la » *folie* des Anglois, en s'éloignant » des maximes de *LEURS PERES*, » paroît en ce que ces jeunes gen-

» tilshommes n'ont pu, *POUR LA*
» *PLUPART*, s'accoutumer à cette
» vie ſervile ».

Qu'eût dit cet écrivain, à la vue d'une de nos anciennes coutumes de France ci-deſſus indiquée : coutume qui autoriſe expreſſément les nobles, à vivre *marchandement* ou *roturiérement* ? Dumoulin, l'un des premiers juriſconſultes François, en a mieux jugé (*a*).

Les gentilshommes Anglois qui courent cette carrière, ont des commis ou facteurs chargés des détails. Ils penſent à cet égard, ils agiſſent & ſe conduiſent comme les Italiens des XV & XVIe. ſiècles, comme les Médicis, les Strozzi, les Spinola, comme les chefs des premières maiſons de Veniſe, de Gênes, de Florence, de Milan, &c.

Une ancienne loi d'Edouard II

(*a*) *Primâ facie*, dit Dumoulin, *ſtulta videtur iſta conſuetudo ; ſed non eſt ita, quia valet pro ſecundò genitis qui ſunt pauperes ſæpiſſimè, & interìm coguntur mercaturam exercere ; donec, meliori ſorte adeptâ, nobiliter vivere poſſint & arma pro republicâ gerere.* Sur l'art. 16 de la cout. de Troyes. Voyez auſſi la coutume de Bretagne, art. 561.

ou III favorisoit depuis long-temps cet arrangement. Par cette loi, tout citoyen qui possédoit 20 livres sterling en fonds de terre, étoit obligé de se faire recevoir chevalier (*miles*), au sens que donnent, à ce mot, les titres & tous les écrivains du moyen âge. Jacques I, & ensuite Charles I, avoient fait revivre cette loi oubliée. Leur but étoit de se procurer de l'argent, sans le concours du parlement. Par cette loi, bursale dans son principe, le citoyen, tiré de l'ordre de la bourgeoisie & passant dans celui de la Noblesse, devoit au roi & à l'Etat un service personnel : c'étoit sur ce plan que Solon avoit distribué les diverses classes de sa république : l'état du bien les régloit, ainsi que dans la république Romaine (*a*).

Ainsi Edouart I, avoit, avec le titre de Baron, accordé la noblesse à tous les Bourgeois de Londres : ainsi Charles le Sage avoit fait à tous les Bourgeois de Paris la même concession, dans laquelle ils furent

(a) Si quadragentis sex septem millia desunt,
Plebs eris. *Horat.*

maintenus par tous les Rois ſuivans, & dont ils ont joüi juſqu'en 1577. Ces conceſſions tenoient à l'état politique de l'Angleterre & de la France ſous ces deux règnes. La victoire & les conquêtes d'Edouard l'avoient amené à regner arbitrairement ; & des malheurs de toute eſpece avoient, par l'anarchie, conduit la France à une eſpèce de Démocratie. Or, ſous le premier de ces gouvernemens, la nobleſſe eſt nulle, & tout Sujet, ſoit noble ſoit roturier, eſt également eſclave : l'égalité entre auſſi dans le ſyſtême de la Démocratie : tout Citoyen eſt également libre : on n'y connoît de diſtinctions que celles que forment les places & les richeſſes.

La conſtitution de la monarchie, tempérée, exclut ce ſyſtême d'égalité : la nobleſſe y forme une diſtinction réelle : tant que cette conſtitution retient les principes qui en ſont l'ame & le reſſort, on n'y voit point entre le commerce & la nobleſſe une alliance ſincere, ſolide & durable.

Lupis & agnis quanta fortitò obtigit
Tanta semper erit inter illos discordia.

Un des oracles du parlement de Paris terminoit par cet axiôme son plaidoyer sur une contestation très-vive entre une Communauté de marchands & un gentilhomme nommé par le Roi à une place qui n'avoit jusqu'alors été occupée que par ces marchands ou par leurs créatures. Après le détail de toutes les chicanes, tracasseries, infamies, &c. que ce gentilhomme avoit eu à essuyer, M. Seguier terminoit son plaidoyer par cette phrase : *tout cela est très-désagréable ; mais un gentilhomme pourroit-il attendre autre chose de marchands ?*

En un mot, l'alliance de la noblesse & du commerce se règle par les mêmes principes & par les mêmes considérations que la transmission de l'infamie du pere aux enfans, c'est-à-dire, par des principes qui varient suivant la variété des constitutions & des gouvernemens (*a*).

(*a*) Voyez sur cette transmission, l'art. de la *Jurisprudence criminelle*.

En rompant les entraves dont le ſyſtême du gouvernement avoit chargé la Nobleſſe, les guerres civiles d'Angleterre lui en ont donné de nouvelles, dont elle a à ſe louer: elles ont éteint la fureur des duels & des combats particuliers. Les Puritains, les Indépendans, les *Levellers* & autres enthouſiaſtes qui formoient l'armée de Cromwel, ne connoiſſoient rien hors la bible: n'y trouvant point d'exemples de combats ſinguliers (*a*), ils les eurent en horreur, ils n'y virent qu'une invention de l'Antechriſt: la prohibition des duels, ſous les peines les plus graves, fut un des premiers objets de la ſollicitude de Cromwel. D'après ce préjugé, lorſque les Indépendans eurent levé le maſque dans le Parlement, à la ſuite d'une querelle très-vive au milieu de la Chambre des Communes, entre Hollis & le fameux Ireton; le premier ayant, à la porte même de la

(*a*) Les Anglois ont puiſé dans la même ſource le préjugé peu favorable à la finance & à l'état des financiers: ils les voient de l'œil dont le N. T. voit les publicains.

Chambre, proposé un duel, Ireton répondit que sa conscience ne lui permettoit pas de l'accepter, & sur ce refus il reçut & souffrit paisiblement les nazardes que lui distribua Hollis (*a*). Or, Ireton, qui ne le cédoit à Cromwel ni en perfidie, ni en bravoure, étoit alors la troisieme personne parmi les chefs de l'armée qui fixa la révolution. Les Catholiques, attachés au parti du roi, en conservèrent l'usage; mais le préjugé contraire étant adopté par le plus grand nombre, on n'entendit presque plus parler de combats singuliers; & c'est un des plus grands biens que le fanatisme ait procurés à l'Angleterre.

Le théâtre achevera ce que la religion a commencé : on n'y néglige aucune occasion pour tourner en ridicule le duel & les duellistes. L'effet en sera d'autant plus sûr, que cette fureur n'est point dans le caractère Anglois : elle ne se rencontre que dans la haute Noblesse,

---

(*a*) Mémoires de Clarendon, *l.* x.

parmi quelques gens qui, de leurs longs voyages, ont rapporté des mœurs étrangères.

L'Angleterre fut long-temps soumise, ainsi que le reste de l'Europe, aux loix qui ordonnoient le combat singulier : elles sont l'objet du second livre du grand ouvrage de Glanville *de Leg. & Conf. Angliæ sub Henric. II.* La fermeté des souverains avoit renfermé cet usage dans les termes de la loi, qu'aucun particulier n'eût osé franchir & qui devoit cesser par l'abrogation de la loi. Cette abrogation a insensiblement ramené les Anglois au point où se trouvoient à cet égard & les Grecs, & les Barbares que connoissoient les Grecs (*a*) : peut-être leur exemple y ramenera-t-il enfin le reste de l'Europe, leurs

(*a*) L'oraison de Démosthène contre Midias offre un passage qui semble indiquer que l'usage du duel étoit également inconnu aux Grecs & aux Barbares. *Voudriez-vous me persuader*, dit l'orateur, *qu'il est plus brave & plus généreux de souffrir les injures, de révérer même*

leçons y peuvent auſſi contribuer : je ne connois rien de plus ſolidement lumineux ſur cet objet, que ce qu'en dit l'Ecoſſois Barclay (*a*).

Artiſan, marchand, cultivateur, tout Anglois enrichi par ſon induſtrie, ou attaché à la glèbe que lui ont tranſmis ſes ayeux, met communément ſa gloire à mourir riche, à avoir un bel enterrement, & à faire un teſtament dont les diſpoſitions ſingulières répandent au loin, dans les papiers publics, le bruit de ſon opulence : c'eſt leur manière de jouir. Pendant mon ſéjour en Angleterre, tout y retentiſſoït d'un legs de 2 à 300000 liv. fait en faveur de M. Pitt par un provincial, dont l'héritier, pour ne

---

ceux de qui on les reçoit, ainſi qu'en uſent les Barbares, que de les repouſſer avec les armes que donnent les loix ? Προσκυνεῖν τοὺς ὑβρίζοντας, ὥσπερ ἐν τοῖς βαρβάροις, ἢ ἀμύνασθαι κράτιστον εἶναι. *In Midiam. Ed. Francof. p.* 400.

(*a*) Euphormion. P. 4. Cap. 3.

le point céder au teſtateur en ſingularité & en zèle patriotique, a conſenti l'exécution, par les motifs qui avoient déterminé le legs.





COTERIES.

J'AI déja donné une idée de la maniere de vivre des habitans de Londres, en traçant celle des négocians & des banquiers; & à ce ſujet, j'ai parlé de leurs *Clubs* ou coteries.

L'établiſſement de ces coteries tient au caractère Anglois, qui garantit leur perpétuité. Elles ſe tiennent entre amis, qui, s'étant connus de bonne heure & s'étant éprouvés, ſont unis par la conformité de goûts, de vues & de maniere de penſer. Ces coteries leur rempliſſent tout le beſoin qu'a l'homme de la ſociété de ſes ſemblables. « Vous autres François, me diſoient-ils, vous êtes trop répandus, vous vivez avec trop de monde, vous voyez trop de gens & trop de choſes, pour y pouvoir aſſeoir vos réflexions : les ſociétés ſi étendues ſont des eaux plates où rien ne jaillit ».

Les Clubs Anglois reſſemblent

beaucoup à ces tables communes où mangeoient les Spartiates. Le choix des convives se faisoit par scrutin, & il falloit réunir tous les suffrages. Chaque table étoit d'environ quinze personnes. Cette institution répandoit dans ces repas la gaieté qui suit la confiance (*a*), & cette gaieté assaisonnoit la mauvaise chère prescrite par les loix de Lycurgue.

Les affaires d'intérêt & de religion entrent pour beaucoup dans ces liaisons concentrées, qu'Addisson, dans son Spectateur, a peintes d'après nature, en les formant de bossus, de bègues, &c. Elles ont pour statuts fondamentaux, tous les devoirs les plus rigoureux de l'amitié. On m'a assuré que, si quelqu'un des membres a, inopinément, besoin d'argent, toutes les bourses de la coterie lui sont ouvertes. Il arrive même que des gens opulens ne vont point chercher d'héritiers hors de leur coterie. Cette fraternité réunit souvent différentes religions, mais

(*a*) Plutarque, Athénée, &c.

jamais des factions opposées sur les affaires publiques : tant il est vrai, suivant la pensée d'un de nos plus grands moralistes, « qu'il y a » peu de nos amitiés qui ne tien- » nent quelque chose de la caba- » le (*a*) ».

Il en est de fixes qui se tiennent dans les cafés ou dans les tavernes, à jours & heures certaines : la bière, le thé, le café, des pipes & du tabac aident à y tuer le temps. On ne paie pas à chaque fois : le maître du café ou de la taverne tient registre des séances & de la dépense. Il en est d'autres entre gens aisés : ellès s'assemblent par tour chez ceux qui les composent, s'ils sont célibataires, ou si, étant mariés, ils sont sûrs que leurs femmes le trouveront bon & qu'elles voudront bien les laisser libres. Celui qui tient l'assemblée donne les rafraîchissemens.

La plupart de ces coteries ont un président, au choix duquel on procéde par acclamation ou par scrutin,

---

(*a*) Nicole, Pensées diverses, N°. 93.

pour un temps déterminé, à l'expiration duquel on fait une nouvelle élection. La place du président est au haut bout de la table, sur un siége dont le dossier, plus haut que celui des autres, est orné de quelque relief doré, le plus souvent relatif aux objets dont la coterie s'occupe de préférence.

Les étrangers, les François surtout, ne sont admis dans ces assemblées que sous caution; & ils y trouvent les égards & cette politesse franche qui vaut tous les complimens. J'avois mes entrées dans quelques coteries de ministres, de médecins, de gens de loi : elles étoient fréquentées par des lords & par des chevaliers des différens Ordres du roi.

On y est rangé autour d'une grande table ronde, chargée de vins de différentes especes, de thé, de café & de tout le service nécessaire pour ces différentes boissons. Chacun en use à sa fantaisie & autant qu'il lui plaît : l'attention du maître de la maison se borne à faire renouveller les boissons qui viennent à faillir.

En faveur de mon ignorance de la langue Angloiſe, toute la coterie ſaiſoit effort pour parler François. On me plaçoit entre celui qui le ſavoit le mieux & celui qui le ſavoit le moins : le premier répondoit à mes queſtions, & je répondois à celles que l'autre me faiſoit relativement ou à la France ou à la langue Françoiſe. La converſation rouloit au haſard ſur différens ſujets, dont chacun occupe le tapis, tant que quelqu'un de la compagnie a quelque choſe à en dire ; celui qui tient la parole parlant autant que la matière lui fournit, ſans crainte d'être interrompu par ceux qui ſortent ni par ceux qui ſurviennent. Un ſurvenant prend, en ſilence, la première place qui ſe trouve à remplir, ſur-tout auprès de celui qui parle, ou il s'arrange derrière le cercle, après avoir ſalué l'aſſemblée d'un léger coup de tête, que lui rendent ceux à la portée deſquels il ſe rencontre : les gens qui ſortent s'épargnent, & à leurs voiſins, même le coup de tête.

Le ſujet que l'on traite n'amène pas toujours celui qui ſuit : ils ſont

ſouvent ſéparés par un intervalle de ſilence plus ou moins long, tous les aſſiſtans ſe regardant alors & réfléchiſſant, le menton communément appuyé ſur la pomme de la canne à laquelle la main ſert de couſſinet. Ce ſilence ſe rompt, ou par la continuation du même propos, ou par quelque choſe qui y a de l'affinité, & très ſouvent par l'ouverture d'un nouveau abſolument diſparate & auquel on paſſe ſans tranſition.

Quand, au milieu d'un propos ou dans une pauſe, quelqu'un venoit à éternuer, je le ſaluois, ainſi que cela ſe pratique en France; mais on m'apprit que depuis que l'on prend du tabac, les éternûmens ne ſignifient plus rien; & que ſaluer un preneur de tabac qui éternue, c'eſt complimenter quelqu'un ſur les cheveux de ſa perruque.

Entre ſavans, artiſtes, miniſtres, les affaires publiques fourniſſent le plus communément la matière de la converſation : chaque Anglois en eſt au moins auſſi occupé que les miniſtres d'Etat; & cela dans le peuple, & chez le payſan même,

qui s'y intéreſſe autant que tous ceux qui y ont l'intérêt le plus direct. Les propos joyeux n'ont point lieu dans ces ſociétés : l'Anglois ne ſe délaſſe de la réflexion qu'en réfléchiſſant ; il ne connoît que ce moyen pour s'égayer : le jeu même ne l'amuſe qu'autant qu'il lui donne matière à réfléchir.

Parmi différentes coteries de jeu proportionné au goût & aux facultés de ceux qu'elles raſſemblent, il en eſt pluſieurs où l'on joue un jeu énorme. Dans ces coteries, où le choix eſt décidé par le goût pour le jeu, la réflexion n'abandonne pas ceux-mêmes qui perdent le plus : ces pertes ne marquent en aucune façon ſur la phyſionomie. On me montra une joyeuſeté Angloiſe qui venoit d'être faite ſur la plus meurtrière de ces coteries : c'étoit un grand écuſſon rempli, ſuivant les loix du blaſon, de divers ſymboles des jeux le plus à la mode : il portoit pour cimier, une main armée d'un énorme cornet ; & l'on nommoit le lord à qui cette main appartenoit.

Les Anglois profonds, violens,

outrés dans toutes leurs paſſions, portent celle du jeu à l'extrême : on nomme pluſieurs lords très-riches qui s'y ſont abſolument ruinés : d'autres prennent ſur les affaires, ſur le repos, ſur leur ſanté le temps qu'ils lui donnent. Un miniſtre d'Etat paſſa 24 heures dans un jeu public, toujours occupé au point que, pendant ces 24 heures, il ne vécut que de quelques tranches de bœuf grillé, qu'il ſe faiſoit ſervir entre deux rôties de pain & qu'il mangeoit ſans quitter le jeu. Ce nouveau mets prit faveur pendant mon ſéjour à Londres : on le baptiſa du nom du miniſtre qui l'avoit imaginé, pour économiſer le temps.

Le plus bas peuple a auſſi ſes coteries. Le lord Cheſterfield m'en indiqua une qui, depuis fort long-temps, s'aſſemble, deux fois par ſemaine, dans Fleet-market. Elle a pour préſident le boulanger du coin, qui, d'un ſiége élevé, diſtribue le temps, au moyen d'un ſablier, aux maçons, charpentiers, & autres qui, en habits du métier, forment cette coterie. Elle tient

trois heures : chaque membre a pour parler douze minutes, à l'expiration desquelles le président impose silence, d'un coup de marteau sur le bras de la chaire où il siége. Cette coterie est, suivant le langage Italien, en forme sémi-publique. Toute personne y est admise, tant qu'il y a place ; & l'on eut cette bonté pour moi, moyennant un demi-scheling, pour lequel on me servit une pinte de bière. Les affaires publiques, celles-mêmes de religion, partagent les attentions & les spéculations de cette coterie où s'agitent souvent de nouveau les objets les plus controversés au parlement. Il s'y dit quelquefois de fort bonnes choses : je ne pus en juger, n'ayant trouvé là personne qui pût me servir d'interprète : je me contentai de jouir des mines, qui étoient admirables.

Les femmes n'ont point entrée dans toutes ces coteries : elles s'en indemnisent par des coteries entre elles, où, dit-on, elles traitent aussi les affaires d'Etat. Pour me prouver à quel point ce goût pour la politique est généralement établi en

Angleterre, même parmi les femmes, on me raconta que le lord Tyrconnel, élevé en France, étoit venu pour la première fois en Angleterre à l'âge de 30 ans. Avec une pleine connoiſſance de l'Anglois, il vit & entendit les Anglois chez eux & dans leurs aſſemblées. Las de n'avoir ouï parler que politique dans toutes les maiſons & dans toutes les aſſemblées qu'il avoit vues pendant deux mois, il avoit fait arranger un ſouper de filles dans un *Bagno*; mais à peine étoit-on à table, que la converſation fut miſe, par ces filles elles-mêmes, ſur un objet dont la diſcuſſion, très-intéreſſante pour la Nation, partageoit alors le parlement. Les filles ſe partagèrent auſſi. L'amphytrion, qui leur donnoit à ſouper, fit de vains efforts pour les ramener à des objets plus amuſans; elles ne démordirent point: excédé, il quitta la partie, & reprit la route de France.

Tous les dîners forment des eſpèces de coteries. Elles n'entrent en vigueur qu'au deſſert: alors on lève la nape, on apporte différens vins;

&, les femmes retirées, la salle à manger suffisamment garnie de pots-de-chambre, chacun, les coudes sur la table, se passant les bouteilles, boit & arrange l'Etat. Cette séance, qui dure une ou deux heures, s'appelle le *Toster* (*a*). La conversation est coupée par les santés des présens & des absens. Parmi ces santés, celles de l'homme d'Etat & de la beauté la plus à la mode tiennent le premier rang.

(*a*) Cet usage, propre aux Anglois, est très-ancien en Angleterre. Dans la vie de saint Wistan, Guillaume de Malmesburi rapporte que ce bon Evêque, *cibi & potûs abstinens erat, quamvis in aulâ ejus, pro more Anglorum, totis post prandium biberetur horis, cum quibus ipse assidens ruminabat* * *psalmos: ordine tamen suo se bibere simulabat. Hauriebant alii spumantes pateras: ipse minutissimum vasculum tenens, eos ad hilaritatem invitabat, magis consuetudini patriæ, quàm judicio satisfaciens animi.* Pontificum Angl. Gesta. L. 4. Le même écrivain avoit déja dit ailleurs qu'en Angleterre, avant la conquête des Normands, *potabatur in commune ab omnibus, in hoc studio noctes atque dies perpetuantibus*, & que cette crapule *servituti homines patriamque pessumdedit.*

* Le vieux François disoit dans le même sens, *Grignotter* ou *Gringotter.*

A propos de ces ſantés, j'appris, en les buvant, ce que l'on penſe en Angleterre ſur l'origine de cet uſage, que les montagnards d'Ecoſſe ont conſervé dans toute ſa pureté primitive. Ces gens, encore à demi-ſauvages & diviſés de toute éternité pour les querelles des princes, & par les inimitiés que ces querelles perpétuent dans les familles, ſe trouvent quelquefois réunis par des fêtes & par des repas. Dans ces repas, boire à la ſanté de quelqu'un, c'eſt le prier de veiller à votre ſûreté, tandis que vous boirez. En conſéquence de cette priere tacite, celui à qui la ſanté eſt portée, répond: *Je vous cautionne*, tire ſon poignard, le pique ſur la table, & tient l'œil au guet jusqu'à ce que le verre ſoit vuidé & remis à ſa place. La dureté des mœurs qu'annonce cet uſage, eſt ſans doute le comble de la barbarie: *Tollite barbarum morem, ſodales*, s'écrioit Horace ſur un ſemblable uſage établi chez les anciens Thraces. Cependant il a eu lieu en France, à en juger par l'ancienne formule: *Je vous pleige*, uſitée par nos ancêtres, pour répondre aux ſantés: cette for-

mule étoit *in terminis*, celle des montagnards d'Ecoſſe ; peut-être même la cérémonie du poignard l'accompagnoit-elle, dans les guerres, par exemple, des Bourguignons & des Armagnacs & ſous d'autres époques malheureuſes où les François en étoient, entr'eux, aux termes où en ſont encore les montagnards d'Ecoſſe.

Quand le Pape mange à ſon grand couvert, évènement très-rare, que Rome voit à peine une fois dans chaque ſiècle ; (*a*) les cardinaux, aſſis à deux tables parallèles & ſervies de celle du St. Pere, le *pleigent* d'une façon ſingulière. Chaque fois qu'il boit, ils ſe levent & ſe tiennent debout juſqu'à ce qu'il ait quitté le verre. Toute la prélature ſe jette en même temps à genoux & y reſte tant que le Sacré Collège eſt debout.

Londres a quelques aſſemblées qui réuniſſent les deux ſexes : telles ſont

(*a*) Clément XIII donna ce ſpectacle peu de tems après ſon exaltation, en réjouiſſance de la promotion qu'il venoit de faire de Charles Rezzonico, ſon neveu.

celles que tiennent à jours marqués les miniſtres d'Etat, les ambaſſadeurs & quelques perſonnes de la première diſtinction. Tels étoient les bals que, dans une ſalle conſacrée à cet uſage, une compagnie formée par ſouſcription, donne à certains jours, ou plutôt à certaines nuits; mais la petite Nobleſſe & la bourgeoiſie ne partagent point ces plaiſirs bruyans, auſſi éloignés de leur goût & de leur caractère que de leur manière d'être.

Les plaiſirs de Fax-hall & de Renelag, réuniſſent les deux ſexes & tous les états. Leur établiſſement date d'environ trente ans. A une demi-lieue de Weſtminſter, au milieu de jardins peu étendus, mais très-variés & bien illuminés, Renelag offre un ſallon en rotonde d'environ 180 pieds de diamètre, capable de contenir cinq à ſix-cents perſonnes. Le centre en eſt occupé par une cheminée portée ſur quatre colonnes iſolées, & garnie d'un grand braſier trouſſé à l'Angloiſe, ſur quatre faces, où chauffent les boiſſons chaudes qui ſe conſomment là. Ce braſier, répandant une chaleur moins peſante que celle d'un poële, forme,

par ſon brillant éclat, une partie très-agréable de l'illumination : il eſt le centre du mouvement & le ſanctuaire du temple que repréſente le ſallon. Des luſtres de la plus grande proportion & des cordons de lumières ſymmétriquement diſtribués dans le pourtour, forment le reſte de l'illumination. Vis-à-vis une des faces du braſier, s'éleve un amphithéâtre en gradins, occupé par la muſique, qui, pendant toute la nuit, donne alternativement de grandes ſymphonies, des airs de danſe & des morceaux de chant Italiens ou Anglois. L'intérieur du ſallon eſt diſtribué en trois étages. Le premier, orné de colonnes, eſt partagé en cinquante réduits, tous garnis d'une table & de ſiéges pour une compagnie de dix perſonnes : le fond eſt orné d'une grande figure peinte à freſque & qui ſert d'enſeigne au réduit. Le ſecond ordre, formé de pilaſtres, eſt coupé en galeries correſpondantes aux réduits du rez-de-chauſſée : au moyen de treillis volans qui ferment ces galeries, on peut y tout voir & y tout faire ſans y être vu. Le troiſième ordre eſt

un ſimple attique ouvert par des fenêtres également diſtribuées, qui, de jour, éclairent le ſallon. Le foyer eſt circulairement environné de quatre rangs de tables de diverſes formes, & de bancs où l'on s'arrange pour ſe repoſer, pour cauſer ou pour boire. On ſert à ces tables, ainſi que dans les réduits, café, thé, chocolat, pain & beurre, le tout à diſcrétion, moyennant une demi-couronne ou un écu de France, qui paie l'entrée & les rafraîchiſſemens.

Imaginez ce ſallon, amphithéâtre; réduits, galeries remplis de gens aſſis; & dans le plain-pied, une foule (*a*) de toute eſpèce de gens ſe promenant en tout ſens; le murmure de tout ce monde qui parle,

(*a*) Averti par les regards malins d'un grouppe de femmes, je démêlai, une nuit, dans cette foule, un vieux militaire en uniforme, ſe promenant appuyé ſur l'épaule d'un jeune homme. A la phyſionomie de l'officier, à la phyſionomie du jeune homme, il me ſembla voir le vieux, le vineux, le voluptueux Anacréon promenant Bathille. J'appris, à ce ſujet, que l'Angleterre a auſſi des Anacréons & des Bathilles.

couvert par une ſymphonie continue ; tout le ſpectacle éclairé d'une lumière auſſi vive & plus douce que celle du jour : vous concevez aiſément qu'il eſt peu de ſpectacles dont le premier coup-d'œil doive produire une auſſi agréable ſurpriſe.

Pour y répandre encore plus de vie, il n'y manque que la danſe ( ), que ſemble appeller la ſymphonie continue ; on aime mieux ſe promener circulairement, juſqu'à ce que la tête en tourne. Croyant peut-être la parure abſolument néceſſaire à la danſe, il leur eſt plus commode de ne point danſer, que d'être obligés de venir à ces fêtes autrement qu'en demi-déshabillé. Ainſi en uſent elles-mêmes les dames de la première diſtinction : en les rapprochant de la bourgeoiſie, l'uniformité répand

(*a*) Les contredanſes nous ſont venues de l'Angleterre : leur nom dont on chercheroit en vain le ſens en François, eſt peu Anglois : *Countri-dance*, *danſe de village* : en francifant ce mot, nous l'avons eſtropié, ainſi que la plupart des mots empruntés de l'Italien, de l'Eſpagnol & de l'Anglois.

ſur tout le ſpectacle cet air d'aiſance qui ſuit l'égalité.

Fax-hall eſt auſſi à la portée de Londres que Renelag. Son ſallon, de la même forme, eſt beaucoup moins étendu, mais il a le veſtibule dont j'ai parlé, & qui manque à celui de Renelag pour en completter la magnificence. D'ailleurs, les jardins dont il occupe le centre, totalement illuminés, ſont plus étendus que ceux de Renelag. La muſique y a auſſi un amphithéâtre, mais en plein air; & les réduits pour les rafraîchiſſemens ſont répandus dans le jardin en forme de Kioſques Chinois. L'entrée ne coûte que deux ſchelings; mais outre le thé, le café, le chocolat, on y trouve de quoi ſouper, & tout ſe paie ſuivant un tarif affiché à la porte du ſallon.

Ces fêtes, qu'ouvre le mois de Mai, rempliſſent quatre nuits par ſemaine. Elles réuniſſent, ainſi que je l'ai dit, tous les états, & dans tous ces états, une foule de femmes à la beauté deſquelles il ne manque que cet air de gaieté qui eſt la fleur de la beauté. Ces lieux, où l'on peut tous les jours aller déjeûner, ſervent

également de rendez-vous & pour les affaires de cœur, & pour les affaires d'intérêt. Ils rassemblent les coteries particulières : on y voit les pères & les mères avec leurs enfans : dans ces plaisirs publics, ils trouvent des plaisirs de famille.

Les Anglois prétendent que de pareils plaisirs ne pourroient tenir en France contre l'humeur tapageuse de la nation. Au moins, est-il certain que ceux de Fax-hall & de Renelag, qui n'ont de garde que la décence publique, se passent sans ce tumulte & sans ce désordre qui se mêlent souvent aux fêtes publiques de France. Je ne sais si la nation Angloise y gagne : la joie qu'elle y vient chercher ne brille point dans les physionomies, qui sont-là les mêmes qu'à la banque, au temple, au *Tost* & dans les coteries particulières. Tout le monde y semble se dire ce que disoit en France un jeune seigneur Anglois à son gouverneur : *Me réjouis-je-t-il bien ?*

Cependant en comparant la magnificence & l'éclat de ces lieux à l'état mesquin & très-négligé de la chambre des pairs, de celle des

communes, des tribunaux des grands juges, du palais même du roi, il n'eſt aucun étranger qui ne crût que les Anglois, gens de plaiſir, lui conſacrent excluſivement tout ce qui peut annoncer la grandeur de la nation.





COURSES DE CHEVAUX.

IL eſt d'autres plaiſirs auxquels les Anglois ſe livrent tout entiers, & qu'ils prennent auſſi triſtement : les combats de coqs & les courſes de chevaux. Ces plaiſirs ſont une eſpèce de fureur qu'anime l'intérêt aiguillonné par des gageures immenſes. Pluſieurs bons gentilshommes ſe ruinent à ces plaiſirs, dont je partageai la vue à Epſom, où ils avoient attiré une grande partie de Londres & toute la nobleſſe des campagnes voiſines. Je vis, avec le plus grand étonnement, l'intérêt que marquoient tous les ſpectateurs pour les combats de coqs, qui ne paroiſſent que jeux d'enfans (*a*).

Les courſes de chevaux ſont plus

(*a*) Ces combats & les gageures qu'ils occaſionnent, ſont néanmoins de la plus haute antiquité ; ils ont amuſé & intéreſſé les pays & les peuples les plus connus par la politeſſe & l'aménité de leurs mœurs. *V. Camerar. Var. Hiſtor. l. 5, c. 9.*

intéreſſantes pour des hommes, & ſur-tout pour des hommes qui, comme les Anglois, aiment beaucoup ces animaux, en font un étude particulière, & vivent, pour ainſi dire, avec eux. Ce goût illuſtra l'ancienne Grèce : il fut l'objet des chants de ſes premiers poëtes : il faiſoit une partie capitale de ces fêtes qui contribuèrent à fixer dans la Grèce cette ſupériorité de lumières & de bravoure, qui l'a ſi long-temps diſtinguée des autres pays de l'Europe.

La courſe d'Epſom ſe fit au milieu de landes coupées dans leur longueur par trois collines parallèlement prolongées, la crête & les vallons de ces collines furent la lice où l'on courut. Les carroſſes qui avoient amené les ſpectateurs, arrangés ſur trois ou quatre files, en paix, ſans tumulte, ſans fracas & ſans prétention de préſéance, occupèrent la première de ces hauteurs ſur le point le plus élevé de laquelle étoit une baraque pour les juges du prix : cette baraque étoit le but de la courſe : le point de départ étoit à la tête du vallon exté-

rieur de la ſeconde colline. Quatre chevaux, partis de-là, coururent dans ce vallon, la longueur d'un mille environ, revinrent par la colline ſuivante à la hauteur du point du départ, & gagnèrent enfin la colline de la baraque, où le premier arrivé acquiert droit au prix. Il ne s'adjuge qu'après trois courſes, à celui qui, dans ces trois courſes, eſt arrivé deux fois le premier au but. S'il y arrive dans les deux premières courſes, la troiſième n'a pas lieu : c'eſt ce qui arriva à la courſe que je vis.

Il n'y a là pour ces courſes, ni lices ni barrières : les chevaux courent au milieu de la foule, qui ne s'écarte qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour leur livrer paſſage, en les animant du geſte & de la voix. Le cheval vainqueur, arrivé au but, peut à peine ſe tirer de cette foule qui le félicite, le careſſe, le baiſe avec une effuſion de cœur, dont il faut avoir été témoin pour l'imaginer.

Elle ne ſe borne pas à ces hommages paſſagers. Toutes les maiſons des gentilshommes campagnards, toutes les auberges ſont tapiſſées de

portraits de chevaux peints ou gravés ſous diverſes attitudes de force ou de ſoupleſſe, avec l'indication des victoires qu'ils ont remportées, leurs noms, ceux des piqueurs qui les ont formés, ceux enfin des ſeigneurs à qui ils appartiennent & chez qui ils trouvent toutes les attentions auxquelles peuvent prétendre des enfans chéris.

Au moyen de la foule qui couvroit le lieu de la courſe, je ne vis les chevaux courir que ſur la crête de la ſeconde colline. Ils couroient en s'allongeant, ſans s'élever ni s'élancer, & ils me paroiſſoient comme des chevaux de bois qui, dans tout l'allongement poſſible, auroient été fixés ſur le plan d'une grande roue horiſontale, mûe ſur ſon pivot avec toute la rapidité imaginable. Les monumens antiques repréſentent ainſi allongés, les chevaux, courant dans le cirque. Une médaille conſulaire qui porte le nom de L. Piſo Frugi, offre un coureur dans cette attitude, qui me paroiſſoit forcée & hors de nature, juſqu'à ce que j'euſſe vu la courſe d'Epſom. Le coureur antique porte, ainſi

que

que ceux d'Epſom, un cavalier entièrement penché & portant la main droite en avant.

Ces coureurs antiques & modernes, ſemblables, à cet égard, à beaucoup de gens de mérite, s'annoncent & ſe préſentent très-mal: ils ſont abſolument efflanqués, & la tête, qu'ils portent en avant, au bout d'un cou très-allongé, leur enlève toutes les graces dont la première, dans un cheval, eſt de bien porter ſa tête.

Cette race de chevaux fournit les coureurs Anglois ſi eſtimés. On en doit la conſervation & la multiplication à des loix de Henri VIII, mais ſpécialement à des prix établis en différens endroits de l'Angleterre pour les courſes: cette race eſt, à l'eſpèce chevaline, ce qu'étoient, chez les Grecs & chez les Romains, les gladiateurs à l'eſpèce humaine.

Ces courſes ne ſe font point comme celles des Barbes à Rome & en d'autres villes d'Italie. Chaque coureur eſt monté par un piqueur: c'eſt le plus ſouvent un ſimple palfrenier, qui n'a aucune part à l'honneur de la victoire: cet honneur ſe partage

entre le cheval & le maître à qui il appartient. Ces chevaux ſont quelquefois montés dans les courſes, par des ſeigneurs, qui veulent bien en courir les riſques. Ils ſont moins expoſés à tomber, à ſe meurtrir ou à ſe diſloquer quelque membre, ainſi qu'il venoit d'arriver à un jeune ſeigneur dans la première courſe de New-Market, qu'à perdre la reſpiration par la rapidité de la courſe. Pour couper l'air, l'écuyer, preſqu'entièrement penché ſur le cou du cheval, tient le manche du fouet fixe en avant, ou il le remue devant ſa bouche.

La viteſſe de ces chevaux a fait l'objet de la curioſité & des calculs de M. de la Condamine, qui m'a fait part du résultat de ſon travail ſur cet objet. Je vais placer ici ce réſultat, tel qu'il a eu la bonté de me le communiquer.

« Le ſpectacle qui fait aujourd'hui » l'amuſement du peuple de *Rome*, » ne tient rien de la barbarie des » anciens combats de gladiateurs. » Quelques princes & ſeigneurs Ro- » mains ſe plaiſent à entretenir des » chevaux, uniquement pour les

» faire courir, non comme en
» Angleterre, montés par un cava-
» lier, mais ſeuls en pleine liberté,
» livrés à leur ardeur naturelle &
» à cette eſpèce d'émulation, que
» le concours ſemble exciter en eux.
» Huit ou dix chevaux Barbes, pour
» l'ordinaire, de petite taille, &
» de peu d'apparence, retenus ſur
» une même ligne par une corde
» tendue à la hauteur de leur poi-
» trail, partent à l'inſtant qu'on
» laiſſe tomber cette corde. Dans
» les courſes du carnaval, qui ſont
» les plus ſolemnelles, la carriere
» eſt ordinairement dans la longue
» rue de Rome, à laquelle cet
» exercice a fait donner le nom de
» *rue du Cours* ou *de la courſe* (*il corſo*).
» On a ſoin alors de la ſabler : ſa
» longueur eſt de 865 toiſes, depuis
» la corde de la barriere tendue,
» 74 pieds au-delà de l'obéliſque de
» la porte du Peuple, juſqu'à l'an-
» gle ſaillant du palais de *Veniſe*.
» J'ai reconnu deux fois avec une
» montre à ſecondes, & par le
» moyen d'un ſignal, que cette diſ-
» tance fut parcourue en 141 ſecon-
» des, ce qui fait près de 37 pieds

» par ſeconde. La réflexion fera
» trouver cette viteſſe plus conſidé-
» rable qu'on ne la juge peut-être
» au premier coup-d'œil.

» Il paroit évident qu'on ne peut
» ſuppoſer plus de deux ſauts ou
» progreſſions de galop en une ſe-
» conde, puiſque chacun des ſauts
» exige au moins trois inſtans très-
» diſtincts : celui ou le cheval s'éleve
» de terre, celui où on le voit fen-
» dre l'air, & celui auquel il re-
» tombe ; & qu'ainſi deux élans
» ſuppoſés par chaque ſeconde,
» exigent ſix inſtans marqués, à
» peine perceptibles dans une eſ-
» pace de temps ſi court. Ces che-
» vaux qui ſont d'aſſez petite taille
» & dont la viteſſe par ſeconde eſt
» de 37 pieds, parcourent donc à
» chaque élan un eſpace de plus
» de dix-huit pieds, & à-peu-près
» égal à quatre fois la longueur de
» leur corps, priſe du poitrail à la
» croupe. Il eſt vrai que cette lon-
» gueur eſt plus que doublée par
» l'extenſion que leur galop allongé
» donne à leurs jambes de devant
» & de derriere. Tout ceci conſi-
» déré, comment la viteſſe des che-

» vaux Anglois peut-elle être encore » beaucoup plus grande, comme » elle l'eſt en effet; mais il eſt des » cas où la vérité paſſe les bornes » de la vraiſemblance, & tel eſt » celui dont il s'agit.

» Feu M. Dufay, écrivoit en 1737 » de Newmarket, que la courſe de » quatre milles d'Angleterre (*a*), » dont il venoit d'être ſpectateur, » avoit été achevée en huit minu- » tes, moins quatre ou cinq ſecon- » des. Ces milles ſont de 826 de nos » toiſes, ce qui donne plus de 41 » pieds $\frac{2}{3}$ par ſeconde, ou près de » 5 pieds de plus que les Barbes de » *Rome*; & il faut bien remarquer » que ceux-ci courent en pleine » liberté, au-lieu que les chevaux » Anglois ſont chargés du poids » d'un cavalier. Cependant cette vi- » teſſe de 41 pieds $\frac{2}{3}$ par ſeconde,

(*a*) » *Nota*. Le mille Anglois a été fixé par » *Henri VII*, à 1760 *yards* ou verges de trois » pieds, & par conſéquent ce mille contient » 5280 pieds d'Angleterre, qui équivalent à » 4957 pieds de Paris, ou à 826 de nos » toiſes : le rapport du pied Anglois au nôtre » étant comme 1352 à 1440.

» n'eſt encore qu'une viteſſe aſſez » commune, puiſque de dix che- » vaux qui couroient enſemble, le » plus arrieré ne l'étoit à la fin de » la courſe que de douze à quinze » pas; dailleurs, on prétend que la » même carriere a pluſieurs fois été » parcourue en ſix minutes, ſix ſe- » condes. Je tiens ce fait d'une per- » ſonne qui a ſouvent parié aux cour- » ſes de *Newmarket* (*a*) & cette vi- » teſſe, qui reviendroit à plus de 54 » pieds par ſeconde, ſeroit à celle » des Barbes preſque comme trois » eſt à deux. Il faut encore obſerver » qu'au lieu d'un mille Anglois ou » très-peu plus, à quoi ſe borne la » courſe de *Rome*, celle de *New- » market* eſt de quatre milles, eſpace » trop long pour que la viteſſe du » cheval s'y puiſſe conſerver ſenſi- » blement égale. Il eſt évident » qu'elle doit ſe ralentir à la fin de » la carriere, & que par conſéquent » dans les premiers momens de la » courſe, le *maximum* de la viteſſe

(*a*) » *Nota.* M. Tauſſe préſentement à » Paris.

» doit être de plus de 54 pieds par » seconde. Aussi assûre-t-on qu'un » fameux cheval de course, nommé » *Sterling*, avoit fait quelquefois le » premier mille en une minute, ce » qui feroit 82 pieds & demi par » seconde, vitesse inconcevable, » quand même on la supposeroit » exagérée, comme il y a bien de » l'apparence : c'est sur quoi j'at- » tends de nouveaux éclaircisse- » mens (*). Il suffiroit qu'une telle

(*) » Voici ceux que j'ai depuis reçus de » M. *Maty*, garde de la Bibliothèque du Ca- » binet Britannique, Auteur d'un Journal » françois fort estimé (le Journal Britanni- » que). *Il y a*, dit M. Maty, *deux carrieres à* » *Newmarket, la longue & la ronde : la premiere* » *est exactement de quatre milles Anglois mesurés,* » *plus* 380 *yards*, c'est-à-dire de 7420 yards ou » verges Angloises, ou de 3482 de nos toi- » ses). *La seconde n'a pas quatre milles Anglois,* » *il s'en faut* 400 *yards*, (c'est-à-dire qu'elle a » 6640 yards ou 3116 toises de Paris.) *Chil-* » *dress, le plus vîte des chevaux dont on ait* » *mémoire, parcourut la premiere carriere en sept* » *minutes & demie, & la seconde en six minutes* » *quarante secondes* (ce qui revient à 46 pieds » 5 ou 9 pouces de France par secondes) *au-* » *lieu que tous les autres chevaux depuis celui-là,* » *mettent du moins sept minutes cinquante secon-* » *des à la premiere, & la plus longue carriere &*

» viteſſe eût duré quelques ſecondes, » pour que l'on pût dire ſans au- » cune exagération, que ce cheval » étoit plus vîte que le vent, puiſ- » qu'il eſt rare que le vent le plus » violent faſſe autant de chemin. » On ne connoît point à la mer de » plus grande viteſſe d'un navire que » celle de ſix lieues marines par heu- » re, & ſuppoſant que le vaiſſeau » prenne le tiers de la viteſſe du » vent qui le pouſſe, celle-ci ne ſe- » roit encore que de 80 pieds par ſe- » conde.

Avant que les chevaux Anglois entrent en lice, l'écuyer, la ſelle & tout l'équipage du cheval eſt peſé

» *ſept minutes ſeulement à la plus courte*(c'eſt-à- » dire 44 pieds cinq à ſix pouces par ſecon- » de). *Voilà des faits*, ajoûte M. Maty, *que* » *je crois ſûrs. J'ajoûte que l'on croit communément* » *que ces coureurs couvrent à chaque élan, un eſ-* » *pace d'environ 24 pieds* (Anglois) *de longueur.* » Ceci s'éloigne peu de ma ſuppoſition de » deux élans par ſeconde. Chaque élan ſeroit » de 18 pieds & demi de Roi pour Barbes de » *Rome* les plus vîtes, & de 22 ou 23 pieds de » Roi pour les chevaux de courſe Anglois, » en ſorte que la viteſſe de ceux-ci ſeroit à » celle des Barbes à peu-près comme 4 eſt à 3.

ſous les yeux des juges, & tout s'arrange de manière que la charge ſoit égale entre les chevaux admis à la courſe.

La victoire eſt dûe ſouvent à la connoiſſance qu'a l'écuyer de ſon cheval, & à la direction qu'il lui donne, en le pouſſant ou le ménageant à propos. Dans les deux courſes qui décidèrent du prix d'Epſom, le cheval qui arriva le premier au but, étoit devancé, lorſque je les apperçus ſur la hauteur.

En général, les Anglois ont pour les chevaux une amitié, une affection que l'on ne trouve pas dans tous les hommes à l'égard de leurs ſemblables. Il arrive peu qu'ils les frappent; & la grande houſſine de baleine, dont ſont armés les cochers & les charretiers, leur ſert à les diriger, plutôt par des ſignes que par des coups : ils ne leur parlent même que doucement & d'un ton d'amitié.

Les chevaux des gens aiſés à la ville & à la campagne, meurent la plupart dans l'écurie où ils ſont nés: ce ſont de vieux amis dont on reconnoît les ſervices par les ſoins que

l'on prend d'eux dans leur vieilleſſe. On ne voit à Londres que de bons chevaux : les carroſſes, même de place, ſont aſſez bien attelés (*a*). Mais c'eſt dans l'opération pour les ferrer que ſe montre, ſur-tout à la campagne, toute l'attention que l'on a pour eux. Un laboureur amène ſon cheval chez le maréchal, il l'attache de long à un anneau, le careſſe, ôte ſon habit, le lui met ſur la tête de manière que ſes yeux ſoient bouchés, &, le tenant par la tête, continue à lui parler & à le careſſer tant que dure l'opération. Le maréchal n'eſt pas moins careſſant que le maître, il flatte auſſi le cheval, cauſe avec lui, lui lève doucement le pied de terre, & après avoir donné à la jambe & à la cuiſſe un mouvement de rotation, qui me fit croire d'a-

(*a*) La plupart ſont en même temps fiacres & remiſes : pris à l'heure, ils ont à la portière un N°. peint ſur une feuille de fer-blanc amovible : pris à la journée, le N°. enlevé, ils ſervent avec les mêmes chevaux, & fourniſſent, hors de Londres, des courſes de dix lieues.

bord qu'il s'agiſſoit de remettre une cuiſſe diſloquée, il tient le pied d'une main & fait tranquillement ſon opération de l'autre. Ces bons traitemens rendent les chevaux auſſi dociles qu'amis de l'homme : l'ardeur & le feu qui les animent ne prennent rien ſur leur douceur. Pendant les ſéances du parlement, je voyois avec plaiſir, à la porte de Weſtminſter, parmi une foule prodigieuſe des plus beaux attelages de l'Angleterre, des troupes d'enfans badiner avec les chevaux & les chevaux leur rendre leurs careſſes, à la grande ſatisfaction du cocher. Pendant ces très-longues ſéances, on les voit s'amuſer entr'eux : ils ſavent auſſi s'amuſer ſeuls, en grattant le pavé comme s'ils vouloient y chercher ou ramaſſer quelque choſe ; ce qu'ils font avec toute la fineſſe & la légéreté du chat.

Les boutiques des maréchaux ne s'annoncent point en Angleterre par le *Travail*, deſtiné à donner la torture aux chevaux difficiles à ferrer : la douceur des chevaux Anglois le rend inutile. On ſuſpend ſeulement dans l'ntérieur de la boutique ceux

qui font difficulté de se prêter à l'opération.

L'attention des Anglois pour leurs chevaux ne les empêche pas d'en tirer tout le service possible : le petit, & très-souvent le grand galop est leur allure favorite & la plus ordinaire. J'ai vu, avec étonnement, les chevaux ainsi galopés, être arrêtés, au milieu de la course, par ceux qui les montent, à tous les endroits qui leur offrent de quoi boire : rivières, ruisseaux, fontaines, tout est égal. Dans les endroits où l'eau manque, on y supplée par de grande jarres que les paysans tiennent à leur porte : les cavaliers s'y arrêtent & font boire leurs chevaux en payant. On en use de même à l'égard des chevaux des attelages, même de poste (*a*). Leur course terminée, trempés de sueur, à peine dételés, ils vont boire au gué, s'il s'en trouve à leur portée, ou dans

(*a*) Si, par quelqu'évènement inopiné, ces chevaux sont obligés de s'arrêter en route, on jette sur leur corps des couvertures qu'ils conservent tant que dure l'*embargo*.

de grandes auges que l'on tient toujours remplies. Les Anglois disent que cela répare en partie la déperdition que viennent de faire les chevaux ; & il n'en arrive aucun des inconvéniens qu'on croit ailleurs avoir à en redouter.

En un mot, par la manière dont les Anglois traitent leurs chevaux & dont ils en usent, pour ainsi dire, avec eux, il semble qu'ils aient voyagé avec Gulliver au pays des Houyhnhyms, & qu'ils en aient rapporté tous les sentimens d'estime & d'affection dont Gulliver demeura pénétré pour ces *Messieurs*. Le docteur Swift n'avoit pas besoin de quitter l'Irlande pour trouver le pays des Houyhnhyms, s'il est vrai, ainsi que le rapporte l'auteur des Délices de la Grande-Bretagne, pag. 1438, que ceux des Irlandois qui sont encore dans l'état de pure nature, *ont pour leurs chevaux une telle amitié, que, quand on leur en parle, ils veulent toujours qu'on ajoûte*, Dieu les conserve, *ou qu'on crache sur eux, s'ils sont présens : autrement ils se figurent qu'ils deviennent malades. Ils s'imaginent aussi leur conserver la vie & la santé, s'ils ne permettent point à*

leurs voisins de venir prendre du feu chez eux.

Nous avons un illustre monument de la considération dont jouissent les chevaux en Angleterre, dans le magnifique Ouvrage de Guillaume de Cavendisch, marquis & comte de Neucastle, sur *la Méthode de dresser & travailler les chevaux.*

Les égards des Anglois pour les chevaux, ne s'étendent pas à l'espèce inférieure, c'est-à-dire, aux ânes. Ils sont dans l'usage de les priver de l'ornement capital qu'ils tiennent de la nature : ils leur coupent les oreilles au niveau de la tête, ce qui leur dénature la physionomie, de la manière la plus frappante & la plus ridicule. Un bon-homme de ministre prêcha en vain dans son village contre cet usage : il avoit rassemblé dans son sermon tous les traits les plus forts contre l'usage des masques, alors toléré par les ministres de la religion dominante (*a*) ; & les appliquant aux bau-

---

(*a*) Le tremblement de terre de Lisbonne fit à Londres une impression d'autant plus

dets, il avoit démontré qu'il n'étoit pas permis à l'homme de changer & de dénaturer l'ouvrage de Dieu.

L'équitation eſt pour les Anglois, ce qu'eſt la muſique pour les Italiens. Elle les remue, elle prévient, ſuſpend ou guérit les effets de la mélancolie ſur le tempérament & ſur l'âme : elle eſt un beſoin habituel & un remède néceſſaire. C'eſt ſur-tout à la chaſſe qu'ils uſent de ce remède. Les chaſſes ſe font à cheval, à travers des terreins enclos, coupés & défendus par des haies : les chevaux ſautent ces haies dans les endroits où elles ſont le moins élevées : le ſont-elles également dans tout le contour d'un enclos, on vient à l'entrée fermée par un chaſſis roulant, de cinq pieds de long ſur quatre au moins de hauteur : tous les chevaux de la chaſſe le franchiſſent à la file

---

vive, que pluſieurs de ſes habitans y perdoient conſidérablement. Les prédicateurs de Londres ſaiſirent cette occaſion pour prêcher contre l'uſage des maſques, qui, ſur leurs clameurs, a été abrogé.

& quelquefois ſur deux de front. Les dames Angloiſes, grandes chaſſereſſes, pour une partie des raiſons que je viens d'expoſer, ſautent auſſi le bâton, quoiqu'aſſiſes de côté ſur les chevaux qui les portent. Elles ne trouvent rien que de très-commode dans cette façon de chevaucher, qu'elles tiennent d'Anne de Luxembourg, femme de Richard II, dont l'exemple l'introduiſit comme plus décente : ainſi montées, elles fourniſſent de très-longues traites au plus grand trot.

Les carroſſes, ſur le pavé de Londres, ont l'effet du trot forcé : c'eſt le plus rude trémouſſoir que la mécanique puiſſe imaginer. Ce pavé eſt ſi mauvais, les chevaux y courent avec une telle impétuoſité dans les rues où ils ne trouvent ni embarras ni obſtacles, les voitures ſe traînent ſi lourdement dans les rues embarraſſées, que le meilleur carroſſe eſt auſſi rouant que ces tombereaux que les garçons bouchers promènent à Paris. Le ſimple marcher n'eſt pas un exercice moins violent pour les Anglois, ſoit dans les rues, ſoit à la promenade.

En attendant un jurisconsulte de Lincoln-inn, qui devoit incessamment revenir chez lui, je passai dans le jardin qui fait partie de cette maison. Il étoit occupé par un Anglois qui s'y promenoit seul, se battant les flancs des coudes & courant en frappant du pied, avec toute l'action d'un athlète qui, attendant son homme pour se battre à coups de poing, feroit tout ce qu'il faut pour se mettre en humeur ou pour se tenir en haleine. La scène étoit commencée, lorsque j'arrivai au jardin : j'y passai une heure & demie, & y laissai mon homme, qui y court & s'y bat peut-être encore.

Etant une autre fois en visite dans une maison voisine du *Musæum* & de l'hôtel de Bedfort, on m'y fit voir, sur une terrasse voisine, M. Yorc, aujourd'hui Procureur-Général (*a*), & qui étoit alors avocat plaidant pour les parties. Il répétoit là un

---

(*a*) Mort en 1770, Chancelier du Royaume.

plaidoyer avec action; mais cette action, ayant un objet déterminé, étoit très-éloignée de celle d'un Energumène.





MÉLANCOLIE.

Ses causes, ses effets & ses remèdes.

MALGRÉ tous les efforts involontaires ou prémédités des Anglois pour dissiper la mélancolie qui les domine,

Post equitem sedet atra cura ;

elle produit chez eux mille effets soit particuliers, soit généraux, que j'examinerai par la suite.

Avant que d'entrer dans cet examen, me seroit-il permis de rechercher les causes de cette triste affection ?

Un Auteur du XIIe. siècle, frappé de ce caractère spécifique, qui distinguoit les Anglois de toutes les nations, & spécialement des François, leurs plus proches voisins, en recherchoit la cause dans l'*excessive humidité des cerveaux Anglois* (*a*).

(*a*) Petri Cellenois Epist. 23, lib. VI.

Les brouillards, dont Londres & les trois royaumes, dont elle eſt la métropole, ſont perpétuellement environnés ; l'humidité conſtante qu'y entretient l'air de la mer, en donnant dans toutes les ſaiſons, aux campagnes & aux végétaux qui les revêtent, une verdure d'un éclat & d'un brillant que l'on ne voit point ailleurs & que les plus grands ſoins n'y peuvent procurer, agiſſent néceſſairement ſur le tempérament des habitans.

Ils ne vivent que de viande : la quantité de pain que mange un François chaque jour, pourroit ſuffire à quatre Anglois. Le bœuf eſt leur viande la plus uſuelle ; & cette viande, qu'ils eſtiment en proportion de la graiſſe dont elle eſt chargée, mêlée dans l'eſtomac avec la bierre qui leur ſert de boiſſon, doit produire habituellement un chyle, dont la peſanteur viſqueuſe ne peut porter au cerveau que des germes de mélancolie (*a*).

Voyez auſſi les Œuvres mêlées du Chevalier Temple.

(*a*) La bierre étoit la boiſſon ordinaire des

Si leur bierre, la plus légère & la plus pétillante, agit ſur la tête, c'eſt en l'appeſantiſſant, c'eſt en y portant tous les déſordres de la plus triſte ivreſſe. Celle qu'ils appellent *Potter*, fermente à peine dans l'eſtomac : c'étoit celle que je buvois le plus volontiers & le plus habituellement. Malgré le peu d'uſage que j'avois de toute bierre, quoique le *Porter* paſſe pour très-fort, il me portoit moins à la tête qu'à l'eſtomac & au bas-ventre : j'y trouvois un purgatif très-doux, lorſqu'il m'étoit arrivé d'avoir outre-paſſé la meſure de mon ordinaire. Cette eſpéce de bierre ne ſe fait qu'à Londres (*a*) : elle n'a été très-longtemps connue que des crocheteurs & des gens de place : depuis que l'on

---

Thraces, des Pœoniens, & d'autres Peuples voiſins de la Grece. Dans la tragédie de Triptolème, citée par Athenée, *liv.* x, Sophocle félicitoit les Grecs de ce qu'ils n'étoient point réduits à *s'emplir le ventre de cette boiſſon terreſtre.*

(*a*) Il y entre de la fleur de ſureau à grande doſe.

a imaginé de la prendre comme ſpécifique contre la gravelle, le beau monde, les dames elles-mêmes s'en ſont permis l'uſage.

Dans le détail des denrées de conſommation en Angleterre, j'ai parlé ci-deſſus, & de la diſette de vin que l'on y ſouffre, & du vin que l'on y boit. L'un & l'autre ne contribuent pas peu à entretenir la mélancolie. Sans adopter tous les éloges qu'Horace & preſque tous les anciens donnent à cette liqueur, ſans vouloir autoriſer l'adage qui en permet l'excès une fois par mois, on ne peut ſe diſſimuler que nous lui devons preſque toutes les choſes d'agrément, qui ſont comme la fleur de l'eſprit, dans les anciens & chez les modernes. Celui des Grecs avoit toutes les qualités de leurs vins : vivacité, chaleur, légéreté. Ces vins leur offroient une agréable diverſion contre l'amour & contre toutes les paſſions qui participoient de l'ardeur de leur tempérament & de leur caractère. Plutarque n'a parlé de Lampias ſon aïeul, que pour ſe rappeller ce qu'il avoit ſouvent ouï dire au bon-homme : *Que le vin faiſoit*

ſur ſon eſprit, ce que fait le feu ſur l'encens dont il développe & volatiliſe ce qu'il a de plus agréable, de plus fin & de plus exquis.

La fumée de charbon de terre, qui remplit l'atmoſphère de Londres, peut entrer en compte parmi les cauſes phyſiques de la mélancolie de ſes habitans. Les parties terreſtres & minérales, dont cette fumée eſt imprégnée, paſſent dans le ſang de ceux qui les reſpirent ſans ceſſe, l'appeſantiſſent & y portent de nouveaux principes mélancoliques (*a*).

(*a*) L'Ecrivain du projet patriotico-économique, pour chauffer Paris d'un mélange de charbon de terre & de houille, s'eſt élevé, ainſi qu'il le devoit, contre l'influence qu'ici & ailleurs je donne à la fumée de charbon dont l'atmoſphere de Londres eſt impregnée. Pour toute réponſe, il me ſuffira de prier cet Ecrivain de me ſuppoſer marchand de bois. Il m'indique en lettres capitales, un ouvrage qui a un grand nombre de protecteurs, & qui le méritoit à bien des égards; & il prétend que j'aurois dû le conſulter, parce qu'il a parlé de la fumée de Londres

Les cauſes morales, réſultantes en partie des cauſes phyſiques, aggravent & perpétuent ce que celles-ci ont commencé.

L'éducation, la religion, les ſpectacles, les ouvrages les plus répandus, ſemblent n'avoir pour but que d'entretenir le ton lugubre de la nation.

L'ÉDUCATION, qui doit avoir pour objet de diriger le caractère, de l'adoucir, de le dreſſer, a à peine quelque priſe ſur le caractère Anglois. Elle commence par des leçons domeſtiques ſur la lecture & ſur l'écriture. L'objet capital de cette première éducation, eſt de ne point gêner les enfans & de n'apporter aucun trouble à l'opération de la nature dans le développement ſoit

dans l'eſprit du projet; mais cet ouvrage n'a paru que pluſieurs mois après l'impreſſion & premiere diſtribution du Londus, qui, dénué de prôneurs & de toute protection, a auſſi mal-adroitement donné dans l'OBSERVATEUR FRANÇOIS, que les Gentils-hommes Suédois dans l'Abbé Richard.

du

du corps, ſoit de l'ame : ce qui eſt conforme aux principes poſés par Ariſtote, au dernier livre de ſes politiques.

Suivant les mêmes principes, de la maiſon paternelle, les enfans paſſent dans des penſions très-nombreuſes, ſoutenues & éclairées par l'autorité publique. Après qu'elle y a pris les élémens des langues ſavantes & des connoiſſances correſpondantes à ces langues, la Jeuneſſe ſe diſtribue dans les univerſités de Cambridge & d'Oxfort.

En réuniſſant tous les états, les penſions & les univerſités les rapprochent. Il y règne une émulation qu'exclut l'éducation domeſtique : il s'y forme des liaiſons qui ſont ſouvent la baſe des plus hautes fortunes. Telle étoit, diſent les Anglois, l'éducation de Sparte, qui avoit pour objet de former des hommes & non de jolis hommes : telle a été celle de la famille royale actuelle, élevée en ſociété avec tous les enfans qui ſe trouvoient à portée d'elle & qui partageoient ſes divertiſſemens & ſes plaiſirs. Les princes, frères du roi, y ont contracté cette

popularité que les Romains appelloient, dans leurs princes, *civilitas* : popularité d'autant plus flatteuſe pour un peuple, qu'en l'honorant, elle ne lui laiſſe voir dans ſes maîtres que des concitoyens & des amis.

J'ai ſuivi le penſionnat de Weſtminſter, j'ai vu celui d'Éton : ce ſont les deux plus grands établiſſemens en ce genre. Les enfans, vétus uniformement & très-ſimplement, tous tondus comme le ſont nos Frères de la Charité, & le cou orné d'une petite fraiſe, s'y montrent ce qu'ils ſeront à cinquante ans. Avec des phyſionomies généralement très-jolies, avec l'air de la plus grande douceur, ce ſont déja les moins dociles & les plus entières créatures qui ſoient ſorties des mains de la Nature. Dans leur maintien, dans les jeux même, leur phyſionomie n'a rien de cette ſoupleſſe & de ces graces naïves qui ſont ailleurs le partage du jeune âge (*a*). Leur ame

(*a*) Un morne ſérieux en tient lieu dès la premiere enfance : je le remarquai particulierement à deux offices où j'aſſiſtai dans le

ne se développe point par ces petites espiégleries, par ces niches dont le résultat est de rire aux dépens de ses camarades. En revanche, ils sont furieux pour les exercices violens, dont ils sentent déja le besoin : la permission de s'y livrer est la plus grande faveur qu'ils attendent de l'indulgence des maîtres. Si, dans les récréations, ils prêtent l'oreille à la conversation des surveillans, ces conversations, qui ont communément la politique pour objet, ou les ennuient, ou tournent d'avance leur goût, du côté de la politique.

En descendant de Windsor à Éton par la Tamise, à cinquante pas du terrein qu'occupe le pensionnat, nous rencontrâmes, à la tête d'une digue établie pour le service d'un moulin, trois grands pensionnaires, qui, cachés dans les roseaux,

---

Tabernacle des *Méthodistes*. Les appuis des fenêtres, les portes, les bases des piliers étoient jonchés d'enfans de deux à quatre ans. Malgré la longueur de l'office, ces enfans ne donnoient aucun signe d'inquiétude, d'ennui, ni d'impatience.

avoient établi là un affut : dès que nous fûmes à leur portée, ils nous ſaluèrent d'une décharge générale, que nous euſſions ſans doute reçue à travers les oreilles, s'ils euſſent ſu mieux tirer. Nous leur tînmes compte de la bonne intention, & arrivâmes au collége par une prairie qui le ſépare de la Tamiſe. Le ſoleil venoit de ſe coucher : au milieu d'un air imbibé de ſerein, dans cette prairie, dont l'herbe déja haute étoit couverte de roſée, une ſoixantaine de penſionnaires, en chemiſe & en ſueur, jouoient à une eſpèce de paume qui demande autant d'adreſſe que de preſteſſe & d'action. De cette partie étoit un très-joli enfant, neveu de milord Cheſterfield : m'ayant apperçu, il quitta le jeu & me joignit. J'appris de lui, avec étonnement, que lui & ſes camarades prenoient cette récréation tous les jours, à la même heure & dans le même lieu. Ces enfans avoient pour unique ſurveillant un homme qui, hors de leur portée, étoit aſſis ſur le bord de la Tamiſe & liſoit.

Ayant enſuite viſité le collége diſ-

tribué en plusieurs cours, dont la principale est ornée d'une statue en bronze de Henri VI, qui avoit fondé & bâti-là un monastère, nous passâmes dans le bourg & nous entrâmes dans la boutique d'un mercier pour y attendre une partie de notre compagnie. Dans le peu de temps que nous nous y arrêtâmes, une douzaine de pensionnaires y vint à la file acheter des biscuits, des dragées & autres friandises. Il y avoit-là une grosse servante, que quelques-uns de ces messieurs cajolèrent & caressèrent sous nos yeux.

J'ai parlé ailleurs des querelles qui s'élèvent entr'eux, sur-tout dans les promenades, & que dès le lendemain, ou à la première commodité, ils vuident à beaux coups de poing, avec la bravoure & tout l'acharnement d'athlètes formés. Ainsi l'éducation guerrière de Sparte autorisoit entre les jeunes gens, des combats sanglans & opiniâtres, où chacun aimoit mieux périr que s'avouer vaincu (*a*).

(*a*) Cicero Tuscul. Lib. 5.

La préſence de la plus auguſte compagnie leur en impoſe à peine. S'il en eſt quelque part de cette eſpèce, c'étoit aſſûrément celle que réuniſſoit la grande ſalle de Weſtminſter, au jugement du lord Byron. A la tête du plain-pied qu'occupoit la chambre des pairs, préſidée par le chancelier, faiſant les fonctions de grand Stewart, étoit élevé un trône qui, quoique le roi ne le remplît pas, repréſentoit la majeſté royale préſente au jugement. Les enfans des premiéres maiſons d'Angleterre, vétus de petits frocs qu'ils ont dans leurs penſions, & qui les confondent avec les enfans de la bourgeoiſie & du peuple, rempliſſoient les gradins du trône : très-attentifs à tout ce qui ſe paſſoit dans le cours de l'inſtruction : ils revenoient à eux-mêmes dans les intermèdes qu'ouvroient les débats entre les pairs ſur diverſes parties de l'inſtruction ; & alors ils faiſoient des culbutes ſur les degrés même du trône, ſe gourmoient, mangeoient les pommes dont leurs poches étoient remplies & s'en jettoient les reſtes au viſage. J'en vis même quel-

ques-uns jetter de ces restes dans l'énorme perruque dont étoit affublé le grand Stewart, d'autant plus avantageusement placé, que son siége tournoit le dos au trône : il se retourna deux ou trois fois d'un air qui marquoit assez qu'il prenoit la chose en bonne part. Je ne vis jamais Jeunesse moins répréséntante ni moins pénétrée de sa dignité.

Le bas-chœur de S. Paul, lorsqu'à l'heure des offices, je passois à la portée de cette église, m'offroit le même spectacle dans une Jeunesse destinée, sans doute, à l'état ecclésiastique. Ce bas-chœur est formé d'une douzaine de polissons en surplis, qu'ils ne prennent pas même la peine d'arrêter ou d'attacher, courant ou se tenant à leur place, chantant, c'est-à-dire glapissant, ou ne chantant point, suivant leur fantaisie, & se faisant de fréquentes grimaces. Quelle différence entre des enfans de chœur ainsi tenus, & ces révérencieuses poupées qui parent les chœurs de nos cathédrales & de nos collégiales !

Dans les universités, sous un Principal despote, la vie presque mo-

nacale de chaque collége, paroît plus propre à roidir qu'à plier des caractères hauts, durs & entiers. Ainsi qu'à l'université de Paris, les professeurs sont dans quelques-uns de ces colléges, astreints au célibat. En portant cette loi & en la conservant, on n'a pas consulté celle de la nature, suivant laquelle des gens mariés & des pères de famille trouvent dans leur cœur, la mesure de la sévérité qu'exige l'éducation, & de l'indulgence qu'elle permet.

Au moins dans tous les états, l'éducation Angloise est-elle un préservatif contre la mollesse, contre la vanité, contre la frivolité. *Mollis educatio*, s'écrioit Quintilien, *nervos omnes mentis & corporis frangit. Quid non adultus concupiscet qui in purpuris repit? Nondùm prima verba exprimit, & jam coccum intelligit, jam conchylium poscit! Antè palatum eorum, quàm os instituimus.* Cette éducation étoit cependant la plus convenable au siècle de Quintilien, qui ne demandoit plus des hommes, mais des esclaves qui sussent adorer la volonté & les caprices d'un Néron, d'un Domitien & de tous les tyrans en sous-ordre.

Les jeunes gens qui des écoles Angloiſes paſſent dans le monde, ſont tels que les deſire le duc de la Rochefoucault. « Il faut, diſoit-» il, que les jeunes gens qui entrent » dans le monde ſoient honteux ou » étourdis : un air capable & com-» poſé ſe tourne d'ordinaire en im-» pertinence ».

L'Angleterre ne connoît que l'éducation publique : les enfans de la plus haute condition ont, dans le bas âge, de ſimples précepteurs, qui les mettent en état de paſſer dans les penſions. Au moyen de cet arrangement, l'Angleterre n'eſt point ſurchargée d'un peuple qui, ayant donné la plus belle partie de ſa vie à un état qui ne produit que quelques reſſources viagères, en paſſe le reſte dans le célibat & dans l'inutilité pour ſoi-même & pour autrui.

Les jeunes perſonnes du ſexe ſont auſſi élevées dans des penſions, qui ſont en très-grand nombre à Londres & dans toute l'Angleterre. Les jeunes ladis le ſont par des gouvernantes, la plupart Françoiſes ou filles de réfugiés François, qui ont

fait ce métier en Allemagne, en Hollande & dans les Etats du Nord. Ces gouvernantes, toutes pétries de grands principes, se plaignent toutes de l'indocilité de leurs élèves.

Je vis, avec étonnement, dans une très-bonne maison de Londres, un petit homme qui faisoit la première éducation d'un jeune enfant, & par occasion celle de trois sœurs de cet enfant : l'aînée, âgée de treize à quatorze ans, fort jolie, & étudiant sous les yeux de l'instituteur, dans le déshabillé Anglois, parloit le François, l'Italien, l'Allemand, aussi parfaitement que la langue de sa nourrice. J'admirai la vertu du maître, qui devoit apparemment à sa mauvaise mine, le choix que l'on avoit fait de lui, pour un emploi que l'on peut appeller *periculosæ plenum opus aleæ*.

Il s'est conservé parmi le peuple d'Angleterre un usage singulier, qui autrefois en Europe, faisoit partie de l'éducation populaire : les mères conduisoient leurs petits enfans à l'éxécution des criminels ; &, de retour à la maison, elles leur donnoient le fouët pour qu'ils s'en sou-

vinſſent, & que les leçons qu'elles leur faiſoient à ce ſujet, demeuraſſent plus fortement gravées dans leur mémoire (*a*).

TOUS les exercices de religion

(*a*) Le Supplément au Gloſſaire de Ducange offre l'exemple de pluſieurs expédiens uſités à l'égard des enfans dans la même intention & à la même fin : *Conceſſit dominus Hugo S. Chriſtophori, & Rechildis uxor ejus, & Hugo puer filius Hugonis, cui tunc pater Hugo pilos temporis vellit, &* FLEVIT PUER. Ex Chart. ann. 1346 V. *Pilus.* On ſouffletoit les enfans à même intention. Un jeune page ou échanſon, ainſi ſouffleté pour qu'il ſe ſouvînt d'un acte auquel il étoit admis comme témoin, ſe plaignit de la peſanteur du ſoufflet, *cùm requireret cur ſibi H. per maximun colaphum dediſſet, reſpondit ille : quia tu junior me es, & multo vives tempore, & eris teſtis hujus rationis, cùm res popoſcerit.* Ibid. Ex Chart. ann. 1034. V. *Alapa.* Le ſoufflet que donnent nos Evêques à l'enfant qui reçoit la confirmation, n'eſt ſans doute qu'une extenſion de cet ancien uſage, que Callot a mis en action dans ſon eſtampe intitulée, *Supplicium ſceleri frænum.*

n'offrent rien à l'Enfance & à la Jeunesse qui soit plus capable de déroidir le caractère. Ces exercices ne parlent point aux sens : ils se réduisent à des prières qui ne finissent point & qui ont pour intermèdes, des instructions métaphysiques ou dogmatiques, qui ne portent rien à l'ame des enfans. L'office de l'église Romaine, les tableaux, les statues qui décorent ses temples, la variété des cérémonies, des ornemens, des habillemens, les processions, les saluts, &c. sont plus à leur portée : naturellemeut imitateurs (*a*), on les voit s'attrouper, dans les pays Catholiques, pour arranger des paradis, chanter des messes, faire des processions (*b*) :

(*a*) *Reddere qui voces jam scit puer & pede certo*
Signat humum, gestit paribus colludere, &c.
Hor.

(*b*) Quoique très-amoureux des encensoirs & des encensements, je ne les ai vu nulle part s'attrouper pour imiter ces grouppes de 30, 40, 50 encensoirs imaginés dans la communauté de Saint-Sulpice pour completter

en les berçant dans la niaiſerie, qui eſt l'appanage de l'Enfance, ces exercices laiſſent à leur ame cette ſoupleſſe qui entretient la douceur du caractère & la diſpoſition à la gaieté.

Si, en Angleterre, nous ſuivons les influences de la religion ſur les gens faits, nous n'y verrons pour eux que de nouveaux principes de triſteſſe. En nous bornant au peuple des villes & à celui des campagnes,

---

l'éclat de ſes proceſſions; ces troupes de fleuriſtes ou *anthobales* qui doublent les encenſeurs; enfin ce prêtre qui, à grands coups de breviaire, dirige les évolutions & tous les mouvemens des encenſoirs & des fleurs. Cette gauche magnificence eſt certainement hors de la nature, puiſqu'elle ſe trouve au-deſſous même de la portée de l'Enfance. Dans ſon voyage d'Athènes, Spon a donné la figure de la fête ou proceſſion des flambeaux exécutée en bas-relief, avec toute la pureté du ſtyle grec, dans le contour d'un piédeſtal antique. Demandez à nos peintres & à nos ſculpteurs, quelle figure feroient dans un tableau, ou dans un bas-relief, les encenſoirs de Saint-Sulpice?

c'eſt-à-dire à la partie de la nation qui en uſe le plus, la maniere judaïque dont on oblige ce peuple à paſſer les dimanches, eſt un ſpécifique ſûr pour l'entretenir dans la triſteſſe. Cette obſervation rigoureuſe du Dimanche a ſon fondement dans des loix multipliées qu'arrachèrent les Puritains à la reine Eliſabeth : loix que Jacques I & Charles I entreprirent en vain d'adoucir, par des ordonnances qui permettoient tous les divertiſſemens honnêtes après le ſervice paroiſſial. Ces ordonnances firent partie des griefs des enthouſiaſtes contre ce prince & contre les miniſtres de l'égliſe Anglicane qui les avoient adoptées & publiées dans les temples. Le long parlement fit même brûler ces ordonnances par la main du bourreau. Et l'obſervation du dimanche à toute rigueur fut un des articles du traité qu'il propoſa au même Prince pendant ſa priſon (*a*) dans l'Iſle de Wight. De pieuſes impoſtu-

(*a*) Mémoires de Clarendon. Tom. 5. pag. 390.

res, que les Réformateurs avoient abhorrées dans le clergé Romain, ſont enſuite venues à leur ſecours en faveur de l'obſervation du dimanche. Vers Néos, dans la partie orientale du comté de Cornouaille, on voit au milieu de la campagne un cercle de grès bruts, piqués en terre & très-anciennement arrangés de main d'homme. Les miniſtres on dit & tout le peuple de ce canton croit pieuſement, que ces grès ſont autant d'hommes ainſi métamorphoſés au milieu d'une partie de paume, qu'ils s'étoient irréligieuſement permiſe un jour de Dimanche (*a*).

(*a*) Le plus conſidérable des monumens de cette eſpèce, que poſſède l'Angleterre, eſt le *Strone-heng*, ou *la danſe des Géans*, dans la plaine de Salisbury. C'eſt un amas de pierres brutes, dreſſées en rond & dont quelques-unes ont juſqu'à 28 pieds de hauteur, ſur leſquelles d'autres pierres du même volume ſont couchées en forme d'architraves. Inigo Jones, fameux architecte, a vu, dans ces pierres, les ruines d'un temple bâti par les Romains & dédié à Cœlus. Il a compoſé, ſur cet objet, un vol. *in-folio*, publié à Londres en 1655.

Le Code de la Penſilvanie va plus directement au but, en condamnant à l'amende ceux qui oſent travailler ou jouer le dimanche, & en tous tems ceux qui danſent.

Ce jour-là les ſpectacles & toutes les maiſons publiques ſont fermés, tout jeu défendu, toute danſe interdite : on ne peut ni chanter chez ſoi, ni jouer d'aucun inſtrument; les papiers publics, aliment favori de la curioſité nationale, ſont ſuſpendus; les bateaux dans leſquels on paſſe la Tamiſe pour aller de Londres ou de Weſtminſter à Soutwark & aux Guinguettes répandues dans cette partie, ſont ſans bateliers; les péages établis aux avenues de Londres ſont doublés, quelques-uns mêmes ſont tiercés en vertu d'un acte du dernier parlement, qui a aſſigné le produit de cette augmentation, au rétabliſſement du pavé

D'autres prétendent que cette conſtruction eſt l'ouvrage des Danois. Peut-être eſt-elle celui des anciens Bretons. On voit en France, auprès de Ponts-ſur-Seine, les reſtes d'un pareil édifice.

de Londres; & dans l'intervalle des offices, on voit chaque habitant attendre ſur ſa porte, les bras croiſés, ou un nouvel office, ou la fin du jour, ſans autre amuſement que celui de regarder triſtement les paſſans. (*a*) Le jeune officier Anglois, qui ſuivoit le carroſſe de Paris à Calais, nous refuſa, un Dimanche, de chanter un air Anglois, par la raiſon que ce n'étoit pas le jour, & un cantique, par la raiſon que ce n'étoit pas le lieu.

En 1757, lorſqu'après la priſe de Minorque, le Parlement eut réſolu de chercher dans l'établiſſement de la milice nationale, un remede efficace aux terreurs & aux maux, auxquels la nation avoit été expoſée par les menaces d'une deſcente de la part des François, & par le ſéjour des troupes étrangeres en Angleterre; les Miniſtres non conformiſtes ſe réunirent pour demander

(*a*) Les Romains reprochoient aux Juifs la triſteſſe de leurs ſabaths. Voyez le commentaire de Caſaubon ſur le vers de Perſe: *Labra moves, recutitaque ſabbata palles.*

qu'il fût défendu de faire faire l'éxercice à la milice qu'on alloit lever, *dans le ſaint jour du Seigneur.*

Les grandes fêtes de l'année apportent un renfort de triſteſſe. Excepté l'heure des offices, l'égliſe de Weſtminſter eſt fermée à la curioſité nationale & étrangère : cette curioſité eſt, dit-on, une eſpece d'affection mondaine, qui ne doit rien prendre ſur les exercices d'une journée entiérement conſacrée à de pieux ſoliloques.

Cette obſervation à outrance du Dimanche tire ſon origine des Anabaptiſtes. « Un marchand de cette » ſecte, établi à Roterdam, ayant, » un Dimanche matin, payé à ſes » ouvrieres leurs journées de la ſe» maine précédente, fut mandé au » conſiſtoire, vertement cenſuré & » ſuſpendu de la cène, comme vio» lateur du jour de repos. Un autre » à Amſterdam, ſe promenant un » Dimanche au ſoir, ne voulut pas » dire le prix du logis de ſa maiſon » à M. de Courcelles, qui le lui de» mandoit (*a*).

(*a*) Sorberiana.

Ainſi accoutumés à voir d'un œil ſombre la religion, les Anglois ſont diſpoſés à tous les excès qu'ils imaginent devoir les conduire à la perfection, par quelque route que ce ſoit. Il n'eſt point, en ce genre, d'abſurdité dont une tête Angloiſe ne ſoit ſuſceptible, ainſi que nous le verrons dans l'examen des diverſes ſectes qui partagent l'Angleterre.

Cependant la religion eſt faite pour rendre l'homme heureux: « Il » ſera gai avec une religion gaie, il » ſera triſte avec une religion triſte; » il lui ſubordonne ſon bonheur & » s'en rapporte à elle de tout ce qui » l'intéreſſe le plus : ainſi les miniſ» tres de la religion ſont reſponſa» bles envers Dieu, non-ſeulement » du bonheur futur, mais encore » du bonheur préſent des peuples » dont ils ont la confiance : c'eſt » un crime contre le genre hu» main, que de troubler le bon» heur dont il doit jouir ſur la ter» re (*a*) ».

LES SPECTACLES ne ſont pas une

(*a*) *Antiq. dévoilée*, *l*. 5. *c*. 2. *n*°. 8.

reſſource moins certaine pour entretenir la mélancolie nationale, ou plutôt pour l'exalter. Les tragédies, que le peuple ſuit le plus, ſont un aſſemblage de ſcènes atroces qui font frémir l'Humanité ; & ces ſcènes ont au théâtre toute la chaleur qu'y peut jetter l'action la plus vraie : action auſſi vive, auſſi pathétique, auſſi chaude que celle des prédicateurs eſt froide, languiſſante & monotone. L'imagination ne ſe peut rien figurer d'auſſi fort que ce que j'ai vu, en ce genre, aux théâtres de Covent-garden & de Drury-lane, où, ignorant l'Anglois,

Spectabam populum ludis attentiùs ipſis.

Aux repréſentations de Macbet, de Richard III, du roi Léar, & autres pièces de Sakheſpear, dont le hazard m'a favoriſé, le ſpectateur a ſous les yeux tout ce que peut exécuter, tout ce que peut imaginer la cruauté la plus brutale & la ſcélérateſſe la plus rafinée. Ce qui manque à ces pièces du côté des règles, eſt abondamment com-

pensé par le choix des situations les plus attendrissantes & les plus capables de déchirer l'ame. Si l'amour s'y montre, c'est dans ce que peut produire de plus fort & de plus énergique l'amour filial ou conjugal. L'histoire d'Angleterre a fourni les sujets les plus communs & les mieux traités. La plupart des anciens rois y jouent le personnage de fous, de furieux ou d'imbécilles. Le théâtre n'a pas encore osé s'emparer de l'histoire de Charles I (*a*). Cependant quel fonds pour lui que les diverses situations par lesquelles passa ce prince malheureux, considéré comme roi, comme pere, comme époux (*b*) !

Dans une des pièces que j'ai vu représenter, un roi détrôné & condamné par un tyran à périr avec

(*a*) J'ai sçu depuis que ce sujet avoit été mis au théâtre dans une tragédie de M. Havart, que le public a peu goûtée.

(*b*) La secrette admiration que conserve une partie de la nation pour Cromwel, interdit apparemment ce sujet aux poëtes dramatiques.

ſa femme & ſes enfans, demande à ce tyran, pour grace unique, d'être mené au ſupplice avec ſa famille. Cette grace lui eſt refuſée : à l'inſtant qui les va ſéparer pour jamais, le roi vôle dans les bras de la reine, la reine ſe jette dans les bras du roi, & ils y demeurent collés avec une action, des ſerremens, des tranſports qui excitent dans tout le ſpectacle un frémiſſement annoncé par une eſpèce de jappement, de la part d'un grand nombre de ſpectateurs. A cette ſcène & à pluſieurs autres de la même force, dont le ſimple recit m'auroit plutôt fait rire que pleurer, je ne pouvois me défendre de l'impreſſion générale, ni retenir mes larmes. Le lord Cheſterfield, à qui je rendois compte de l'impreſſion que ces ſituations faiſoient ſur moi, prétendoit qu'elle étoit en raiſon de mon ignorance de l'Anglois, & qu'elle auroit été nulle, ſi j'euſſe entendu toutes les platitudes qui les amènent & les accompagnent. Un long ſéjour en France, à la cour du régent, & une connoiſſance entière de nos meilleurs écrivains dans tous les genres, avoit

un peu dégoûté ce ſeigneur de bien des choſes que les Anglois

Ad cœlum tollunt rumore ſecundo.

Le théâtre Anglois a quelques uſages bien capables de faire diverſion, pour un François qui n'y eſt pas encore accoutumé. La dernière ſcène de chaque acte eſt conſtamment coupée, dans l'endroit quelquefois le plus intéreſſant, par le ſon glapiſſant d'une clochette qui avertit la muſique de ſe tenir prête pour l'entre-acte. Les actrices, qui, dans les premiers rôles, traînent des queues carrément terminées comme un tapis, & dont l'ampleur eſt en proportion de l'importance de leur perſonnage, ont pour ſuite un petit poliſſon du coin de la rue, qui les ſuit comme l'ombre ſuit le corps. Ce caudataire, chauſſé & coëffé comme le haſard l'a permis, & affublé d'un habit de livrée fait pour ſa taille, à deux ou trois pouces près, en plus ou en moins, a imperturbablement l'œil ſur la queue de ſa princeſſe, la rajuſte au moindre dérangement, & on le voit cou-

rant après, à toutes jambes, dans les grands mouvemens qui emportent quelquefois la princeſſe d'un côté du théâtre à l'autre : tout cela ſe paſſe de ſa part avec le flegme Anglois & l'attention du chat ſur ſa proie. Dans cette ſcène, entre ce roi & cette reine, à qui on avoit refuſé la grace de mourir enſemble, quel attendriſſement peut tenir contre l'attention imperturbable du petit caudataire à réparer les irrégularités continues que jettent dans la queue de la reine, tous les mouvemens qu'elle ſe donne dans les bras du roi ?

Les ſcènes de batterie & de carnage, ſont conſtamment annoncées par un vaſte & épais tapis qui forme le champ de bataille, & que l'on enlève enſuite avec les morts, pour procurer la liberté des trappes, aux morts qui reviennent communément ſur la ſcène, dans les actes qui ſuivent les combats.

Avec ces accompagnemens, ou conſervés ou diminués, peut-être le théâtre Anglois réuſſiroit-il à Paris, au moins pour ces vieux Pariſiens, qui bercés, depuis l'enfance, de tout

ce que nous avons de plus parfait & de plus exquis, pourroient encore ſentir leur ame aux pièces de Sakheſpear : ils iroient y pleurer, comme ils vont rire aux pots-pourris de l'Opéra-comique ou des boulevards (*a*).

Quel effet ne feroient pas ſur eux les morts, les maſſacres & l'apparition des gens tués dans le cours de la pièce ! Au dernier acte de Richard III, une foule de princes & princeſſes empoiſonnés, aſſaſſinés, poignardés, ſortent de terre pour accabler de malédictions le tyran endormi dans ſa tente : ceux qui ont péri par le fer, fixes, immobiles, pâles, les yeux fermés, la chemiſe & les habits teints de ſang dans les endroits où ils ont été frappés, parlent d'un ton ſépulchral, qui fait ſur les ſpectateurs tout le contraire de l'effet que j'avois imaginé à la lecture du théâtre Anglois : c'eſt le φόβος καὶ ἔλεος des Grecs.

On comprend aiſément leur effet

(*a*) Depuis la premiere Édition de cet Ouvrage, Paris a vu quelques eſſais en ce genre.

ſur des têtes Angloiſes. Les Anglois mènent volontiers leurs enfans au ſpectacle : ils s'autoriſent, à cet égard, des mêmes raiſons qui les déterminent à mener ces enfans aux exécùtions de juſtice. L'impreſſion qui leur en reſte eſt ſi vive, elle s'empare tellement de leur cerveau & s'y enracine ſi profondément, que, malgré tous les préjugés contraires à ceux qu'entretient, dans les pays Catholiques, la croyance du purgatoire & de toutes les hiſtoires qui y ſont relatives, il eſt peu de peuples qui, ne croyant point aux Revenans dans la ſpéculation, les redoutent autant dans la pratique, que le peuple Anglois.

Le fils de la maiſon où j'occupois un appartement, enfant de neuf à dix ans, me prouva à quel point cette crainte agiſſoit déja ſur lui, par deux ou trois ſcènes nocturnes qu'il nous donna, avec un tintamarre qui pouvoit répandre l'allarme dans tout le quartier. Il s'étoit jetté hors du lit, & après avoir frappé les murs de la tête & des pieds, en hurlant comme un Energumène, il ſe rouloit à terre dans un état

de convulſion à faire craindre pour ſa vie : il voyoit à ſes trouſſes les Revenans de Richard III, & tous les morts des cimetières de Londres.

La comédie eſt peu capable d'effacer ou d'affoiblir l'impreſſion de triſteſſe que laiſſe la tragédie : elle en porte de nouvelles par les ſcènes nocturnes qu'elle donne très-ſouvent. En général, les Anglois ont autant d'indifférence pour la comédie, qu'ils ſont paſſionnés pour la tragédie : ils abandonnent volontiers aux autres nations la ſupériorité dans le genre comique, à condition qu'elles ne la leur diſputeront pas dans le tragique.

Les meilleures comédies ſont un tiſſu d'intrigues qui mettent à la torture l'eſprit de qui les veut ſuivre. Le fond le plus commun de ces intrigues, eſt ce traveſtiſſement de perſonnages, que les Italiens apellent *ſotto nome*, & ſur lequel roulent les comédies Eſpagnoles & notre ancien théâtre François. D'ailleurs les Anglois évitent, comme des défauts, l'unité de l'action & celle de lieu, & leurs pièces ſont d'autant

meilleures que les perſonnages y ſont plus multipliés.

A PEINE les ouvrages Anglois préſentent-ils quelque reſſource contre la mélancolie. Le ſpectateur de Steele & d'Addiſſon eſt le chef-d'œuvre de l'Angleterre dans le genre badin & plaiſant ; mais toute la gaieté de cet ouvrage gît dans la forme, ſous laquelle d'excellentes leçons de morale ſont préſentées (*a*).

Les œuvres du docteur Swift offrent des Traités de Politique & de Théologie, ſous un vernis de badinage plus mordant qu'ingénu, & où l'on chercheroit en vain la fineſſe, la délicateſſe, la légéreté de nos *Provinciales*. Le voyage de Gulliver eſt le chef-d'œuvre de cet écrivain ; mais il a beaucoup gagné en paſſant par les mains & par la plume de notre abbé Desfontaines. Dans ce genre & dans tous ceux qui

(*a*) Ut pueris abſynthia tetra medentes
Cùm dare conantur, priùs oras pocula circùm
Contingunt mellis dulci flavoque liquore.
Lucret.

demandent une gaieté naïve, l'Angleterre le disputeroit en vain à l'Italie & à la France :

Ne forçons point notre talent ;
Nous ne ferions rien avec grace.

Aussi les Anglois, écrivains & lecteurs, préférent-ils le don de faire penser, au talent de faire rire. Cependant quel plus beau champ pour ce talent que les Pamphlets, dont Londres est tous les jours inondé, par les partis opposés qui essaient mutuellement de se couvrir de ridicule ? La bile la plus âcre, le fiel le plus amer, d'atroces vérités y tiennent lieu du badinage & de la gaieté, que le maître du goût exigeoit pour ce genre de composition : *Ridiculum acri, &c.* : cependant les Anglois appellent cela *Humour*, terme emprunté du mot François, *belle-humeur*.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit des conversations : elles sont toujours au ton sérieux. Les Anglois sont encore tels que les dépeignoit M. Dubellai, Ambassadeur en Angleterre, dans une dépêche

du 22 Juillet 1523, au Connétable de Montmorency. *Sur-tout je vous prie*, lui écrit-il, au sujet d'une entrevue alors projettée entre Henri VIII. & François I, *que vous ostiez de la Cour*, qui paroîtra à cette entrevue, *ceux qui ont la réputation d'être joyeux & gaudisseurs; car c'est bien en ce monde la chose la plus haïe de cette Nation* (*a*). J'ai cru cependant appercevoir que les Anglois voient avec plaisir dans les Etrangers une gaieté naturelle, & qui ne prétend point insulter à leur sérieux. Ils m'ont paru en penser comme l'Ecossois Barclay, qui, dans l'examen des Nations, qui fait partie de son Euphormion, *ne connoît point de plus aimable créature qu'un François, chez qui l'enjouement est tempéré par le jugement & par la discrétion*. Je n'ai vu en Angleterre qu'un acte de gaieté, d'autant plus remarquable qu'il étoit moins placé: c'étoit à la seconde séance de Westminster pour le lord Byron. Un homme bien mis y étoit

---

(*a*) Preuves de l'hist. du Divorce de Henri VIII.

aſſis mal à ſon aiſe ſur le gradin le plus élevé de la partie de l'amphithéâtre où je me trouvois placé. Une heure avant que les pairs entraſſent, cet homme ſe leva & attaqua de converſation toutes les perſonnes qui ſe trouvoient à ſa portée : ſes propos étoient montés au ton le plus haut, & ſoutenus des geſtes d'un Saltimbanque de place : ils étoient coupés par de grands éclats de rire, tant de ſa part que de la part de ceux qui pouvoient l'entendre, & cela dura juſqu'à l'arrivée des pairs. Je le crus ivre ; mais on me dit qu'il étoit membre de la chambre des communes, qu'il étoit naturellement fort jovial, & qu'il donnoit ſouvent à ſa chambre des ſcènes de cette eſpèce.

Hors quelques exceptions, qui confirment d'autant mieux l'uſage général qu'elles ſont plus rares, la triſteſſe régne à Londres dans l'intérieur du domeſtique, dans les coteries, dans les cercles, dans les aſſemblées, dans les fêtes publiques & particulieres ; & la nation Angloiſe, qui voit chez elle le *Populum latè regem* chanté par Virgile,

n'offre aux yeux des étrangers qu'un *Populum latè tristem*.

Les fêtes même du plus bas peuple participent de cette tristesse. Le 26 Avril, les garçons bouchers célébrèrent l'anniversaire de la naissance du duc de Cumberland. Au nombre d'une cinquantaine, en uniforme, c'est-à-dire bonnets, pantalons & tabliers blancs, ils coururent dès le matin les rues de Londres, ayant chacun à une main un gros os de bœuf, dont ils touchoient en mesure sur un couperet qu'ils portoient de l'autre main : cela formoit un charivari aussi aigre que discordant. L'air de ceux qui le donnoient, aussi sauvage que leur musique, sembloit annoncer une troupe de bourreaux marchant en cérémonie pour quelque grande exécution.

Le premier Mai est fête générale pour les vendeuses d'herbes, les laitières & les ramoneurs. Les premières, enveloppées sous un grand manequin de forme pyramidale, étagé en fleurs & en herbes potagères, courent les rues & vont chez toutes leurs pratiques demander, en dansant, les étrennes. Le manequin des

laitières eſt couvert de pièces d'argenterie, diſpoſées par étages comme ſur un buffet; & ces mannequins danſans ne laiſſent appercevoir que les pieds de celles qui les portent. Les ramoneurs ſont moins biſarrement, mais plus ridiculement accoûtrés: enfarinés, chargés d'énormes perruques poudrées à blanc, galonnés en papier ſur toutes les tailles, ils portent, ſous cette parure, l'air morne & ſérieux d'un enterrement.

C'eſt l'unique eſpèce de maſcarade qui ſoit actuellement permiſe en Angleterre. Lors du renverſement de Lisbonne, les évêques demandèrent en corps, & obtinrent du roi l'interdiction abſolue de l'uſage du maſque au carnaval, & dans toutes les réjouiſſances, ſoit publiques, ſoit particulières.

L'amour même, à ce que l'on m'a aſſuré, ſe traite, dans tous les domaines de la couronne Britannique, comme la plus importante de toutes les affaires, comme une affaire qui a toujours les ſuites les plus ſérieuſes, comme une affaire qui conduit tous les jours, de la part de l'un

ou de l'autre ſexe, à des mariages déſaſſortis à tous égards.

Les Anglois badinent eux-mêmes du ſérieux & de la triſteſſe qui ſe mêlent à leurs amours. Je les vis en foule, & avec le plus vif empreſſement, acheter chez un marchand d'images dans Chéapſide deux figures gravées en trois couleurs, que ce marchand venoit d'expoſer en vente. Elles repréſentoient en regard, un vieil amant avec ſa maitreſſe, bâillant l'un & l'autre d'une manière ſi naturelle & ſi franche, que leur vue excitoit la même convulſion dans ceux qui les regardoient. On liſoit au bas de chacune de ces figures : HO! -- HGH! -- HO!

Je ſais que dans les villes de tout pays, en proportion de leur grandeur, l'intérêt, la vanité, le luxe, le déſœuvrement, la ſatiété, le choc continu de mille petites paſſions, interdiſent aux habitans cette gaieté franche & naïve que l'on trouve dans les campagnes, ſous un gouvernement doux & modéré :

Extrema per illos

Lætitia excedens terris veſtigia fixit.

Mais en Angleterre, le payſan bien vétu, bien logé, aiſé & heureux, a cet air ſérieux, affligé, mélancolique qu'ont ailleurs de malheureux campagnards pourſuivis & harcelés par mille gens, qui ont titre & ſerment pour les défendre & les protéger.

Fin du premier Volume.



TABLE

Des Articles contenus dans ce Volume.

SOMMAIRES.





